MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 04070 6749

PUBLISHERS LAW BOOKS
PRINTERS AND BOOKBINDERS
Company

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/chansonniercana00burq

7495

CHANSONNIER

CANADIEN-FRANÇAIS

ED. ARCHAMBAULT INC.
500 Est. rue Ste Catherine
MONTREAL, P. Q.

~~706.1~~
~~C212l~~

CHANSONNIER

Canadien-Francais

RECUEIL

DE

Chansons Populaires
Chansons Nouvelles et
Vieilles Chansons Restaurées

NOVA ET VETERA : - : DU VIEUX ET DU NEUF

PAR

L'Abbé F.-X. Burque

(Musique par Mme J.-B. Duplain)

8333
28.7.59.

QUEBEC
L'IMPRIMERIE NATIONALE
317, rue Saint Joseph
1921

M
1678
B92

Autres ouvrages du même auteur:

La pluralité des mondes, considérée au point de vue négatif. — Un volume.

Elévations poétiques. — Deux volumes.

Le Docteur Pierre Martial Bardy, sa vie, ses oeuvres et sa mémoire. — Un volume.

LIBRARY
SEP 24 1963
UNIVERSITY OF TORONTO
860452

Droits de reproduction réservés, 1921.

INSPIRATIONS

Aimez-vous les vieux airs?... Goûtez-vous leur charme attendrissant?... Pour moi, rien ne m'enchante comme la poésie naïve de ces chansons."

Madame Colette.

(Voir son article dans la Préface)

"La vraie chanson populaire est tantôt gaie, tantôt triste; elle rend les sons les plus variés.... Ces chansons populaires sont naïves, piquantes, gracieuses..... Nous n'avons pas encore accordé assez d'attention à cette littérature.... Il faut regretter que la chanson populaire se fasse de plus en plus rare sur les lèvres de nos gens."

M. l'abbé Camille ROY.

(Voir son article dans la Préface)

Chantons nos chansons populaires,

Concerts de notre enfance, échos de nos berceaux,

Héritage sacré de la voix de nos mères,

Refrains de nos aïeux au fond de leurs tombeaux.

L'abbé F.-X. Burque.

(Voir *Premier prélude* aux chansons nationales, dans la deuxième partie).

PREFACE.

Le compilateur de ce Recueil en était à se demander quelle espèce de drapeau, c'est-à-dire quelle espèce de préface, il allait bien donner à son ouvrage, lorsque tout-à-coup, le hasard le servit merveilleusement en mettant sous ses yeux la chronique suivante de Madame Colette (Colette Lesage), dans *La Presse* du 4 juin 1913.

LES VIEILLES CHANSONS.

Aimez-vous les vieux airs que disent, en chevrotant, les bisaïeules à leurs tout petits-enfants qui les apprennent d'elles? Goûtez-vous leur charme attendrissant et désuet qui nous fait, à les entendre, une âme si lointaine et si neuve?

Pour moi, rien ne m'enchante comme la poésie naïve de ces chansons; et d'avoir écouté, ce matin, un brave homme de maraîcher qui fredonnait *La belle Françoise* en descendant, au pas de son cheval, des hauteurs de Toutes-Grâces, je sens que tout le jour, j'aurai le coeur joyeux.

J'aime mieux la musique fruste des vieilles chansons que les mélodies savantes et compliquées de certains concerts à la mode. Leurs mots simples et expressifs, comme s'ils étaient empruntés à la langue des petits enfants, me plaisent à l'égal des poèmes les mieux ciselés et les plus vantés.

C'est peut-être que les vieilles chansons prennent la grâce indicible de la nature dont elles sont toutes proches, qu'elles dérobent leurs couleurs à cette palette merveilleuse où se confond, avec le vert de la prairie, le blanc-rosé des fleurs du "pommier doux", et l'incarnat des roses qui fleurissent au "joli rosier de mai." Ou bien c'est qu'elles ont retenu quelque chose du rayonnement de "la claire fontaine" ou des transparences de "l'étang" où se

mire le "fusil argenté" du "fils du roi". Oh! l'harmonie des vieilles chansons; qui sait si elle ne leur vient pas du rossignol qui chante, à la fontaine, "sur la plus haute branche" du chêne, ou bien du joli geai captif "dedans sa cage ronde"? Et moi, je les aime aussi, peut-être parce qu'elles ont enchanté mon enfance et que la voix paternelle me les a dites jusqu'à ce qu'elle se soit tue dans la mort. Qui sait?.....

Pour combien d'autres de mes contemporains les airs d'antan ne sont-ils pas évocateurs de souvenances chères?

La mode, en son évolution, devrait bien ramener un jour — bientôt — la vogue des chansons anciennes. Il suffirait pourtant de quelques "jeunesses" de bonne volonté pour remettre en honneur dans les salons d'aujourd'hui les rythmes doux qui ont bercé les rêves de nos devanciers.

C'est un patrimoine que ces vieux airs jolis, et il n'en faudrait pas laisser perdre un seul. Lorsque tant de nos traditions agonisent ou meurent, si l'on pouvait conserver la plus gracieuse de toutes, celle de la bonne chanson, nous aurions fait encore, ce me semble, oeuvre bonne et patriotique.

COLETTE.

REFLEXIONS.

Le compilateur tressaillit de joie en lisant cette belle revendication. Il s'écria: Oui, en effet, il faut aimer mieux la musique fruste des vieilles chansons que les mélodies savantes et prétentieuses; oui, il faut regretter que les vieilles chansons menacent de disparaître déjà en beaucoup d'endroits; oui, il faut conserver ce patrimoine sacré de nos vieux airs, cette tradition gracieuse de la bonne chanson; oui, pour une foule de contemporains, les airs d'antan évoquent les souvenances les plus chères et doivent provoquer les désirs les plus ardents pour leur complète réhabilitation; oui, voilà un coeur qui vibre à l'unisson avec le nôtre et qui devra trouver bon le travail que nous faisons pour la réalisation de ce qu'il aime et désire comme nous.

Il ajouta triomphalement: Voilà notre Préface toute trouvée; car il est impossible de mieux dire pour présenter notre Recueil au public. *

La raison d'être du Chansonnier nouveau est tout entière dans ces paroles: "J'aime mieux la musique fruste des vieilles chansons que les mélodies savantes et compliquées de certains concerts à la mode", et dans cette autre parole: "La mode, en son évolution, devrait bien ramener un jour — bientôt — la vogue des anciennes chansons!"

La raison philosophique de l'excellence particulière des vieilles chansons est parfaitement indiquée par Madame Colette quand elle dit: "C'est qu'elles prennent la grâce indicible de la nature dont elles sont toutes proches"; disons même: dont elles sont la fidèle et vivante expression.

En effet, la différence essentielle entre les vieilles chansons et les nouveaux chants à la mode, est que les premières expriment la nature absolument telle qu'elle est, sans fard et sans artifices, avec la plus naïve simplicité; tandis que les chants nouveaux, en musique et en paroles, à force d'être travaillés et raffinés, nous présentent une nature morte, froide, guindée, artificielle qui peut, admettons-le, frapper l'oreille plus que les compositions populaires, mais qui ne dit absolument rien à l'esprit et au coeur.

Parler à l'esprit et au coeur tout en flattant suffisamment l'oreille par une harmonie plus suave que criarde, voilà donc la pierre de touche des véritables chansons conformes à la nature. Ces chansons nous empoignent, nous transportent, nous émeuvent, nous font pleurer de joie ou de peine; tandis que les autres, non conformes à la nature, nous laissent toujours insensibles et indifférents, sinon ennuyés et déçus. Pourquoi? Parce qu'il n'en reste plus rien après qu'elles sont chantées. *Vox, vox, et praterea nihil.* Elles se sont évanouies avec les sons.

(*) La grande guerre européenne (1914-1918) en a retardé la publication pendant plus de cinq ans.

Espérons qu'ils sont nombreux, — en tout cas ils ont infiniment raison — les amateurs de la nature vraie et vivante, éloquente et touchante, qui d'accord avec la brave Madame Colette, déplorent vivement l'ostracisme dont paraissent frappées nos bonnes vieilles chansons, et font les voeux les plus sincères comme les plus ardents pour que la mode, cette capricieuse fée, les remette bientôt en honneur parmi toutes les classes du peuple canadien-français.

Dieu merci, les vieilles chansons n'ont pas disparu de partout. Elles existent encore dans nos campagnes. Là on peut les entendre encore comme autrefois, quand le moissonneur est à son ouvrage, ou quand la fille va traire les vaches. On les entend surtout dans les parties de plaisir, comme les noces, les banquets, les réunions de parents et d'amis.

C'est dans les villes généralement, c'est dans les hautes classes de la société, dans les salons, théâtres et assemblées solennelles, que les chansons d'allure moderne ont plus ou moins supplanté les vieilles chansons du pays. Et c'est donc là, dans ces milieux distingués, où l'on dédaigne les vieilles chansons comme trop simples et trop campagnardes, que le travail est à faire pour la réhabilitation de celles-ci.

Pourquoi dans les sphères cultivées, n'est-il plus de bon ton de chanter les vieilles chansons canadiennes? Une seule réponse tant soit peu recevable est possible à cette question. C'est que beaucoup de nos vieux chants, défectueux en langage, en mesure et en rime, — surtout si on les compare aux nouveaux, importés de France pour la plupart, et toujours bien tirés à quatre épingles, c'est-à-dire corrects quant à la forme, — ont paru d'une trop grande rusticité et ont fini par tomber en disgrâce.

Considérez, par exemple, quelques-unes de nos chansons les plus populaires, et vous verrez que ceux qui les ont délaissées, ou les ont laissées tomber en désuétude, n'ont pas eu complètement tort. Pourquoi *Vive la Canadienne*, autrefois la plus populaire de toutes, ne se chante-t-elle plus nulle part en entier dans les milieux distingués? C'est parce que, à proprement parler, cette chanson n'a qu'un

seul couplet, le premier; tous les autres n'étant que des ineffabilités de débauche et d'ivrognerie.

Jusqu'à un certain point, il en est de même de *La Guignolée* qui manque d'esprit, de respect et de paroles convenables. Il en est de même encore de la chanson des bois *Dans les chantiers nous hivernerons*, et de plusieurs autres plus ou moins défectueuses dans la forme. Il n'y a pas jusqu'à la si belle chanson de *Gai lon là, joli rosier du joli mois de mai*, qui ne laisse à désirer quant à l'exposition du sujet, laquelle n'est ni assez logique, ni assez précise, ni assez claire. *François Marcotte, — J'ai fait une maîtresse, — Marianson*, laissent encore beaucoup plus à désirer. *Marie-Anne au moulin* n'est pas non plus sans défauts. Que ces exemples suffisent.

Mais on est allé trop loin, bien trop loin, lorsque, à cause de quelques chansons réellement défectueuses, on a renoncé presque entièrement à nos vieilles chansons populaires pour adopter le genre moderne infiniment plus pauvre en nature, en esprit et en coeur, quoique mieux attifé extérieurement.

La preuve qu'on est allé trop loin, c'est que de toutes les chansons contenues dans le Chansonnier populaire de M. Ernest Gagnon, il n'y en a guère plus d'une quinzaine ou une vingtaine qui soient susceptibles d'un certain perfectionnement littéraire. Il est impossible de toucher aux autres. Il faut les chanter telles qu'elles sont, ou ne pas les chanter du tout.

Voyez *A la claire Fontaine, — Un Canadien errant, — La belle Françoise, — En roulant ma boule, — A Saint-Malo beau port de mer, — Dans les prisons de Nantes, — Isabeau s'y promène, — Digue dindaine, — Petite et jeune étions, — Mon père a fait bâtir maison, — M'en revenant de la Vendée,* — et beaucoup d'autres. Qui osera prononcer un *tolle* de mort sur une quelconque de ces admirables chansons? Qui osera dire qu'elles ne sont pas toutes dignes d'être chantées, telles qu'elles sont, dans n'importe quel milieu social?

Donc dans l'oeuvre de réhabilitation dont il s'agit, il

y a deux classes de vieilles chansons, très distinctes, à considérer: 1o celles qui doivent garder leur ancien texte; 2o celles qui peuvent être perfectionnées matériellement.

A l'égard des premières, il faut en prendre son parti. Il faut que tous les amateurs de bonne volonté, selon le voeu très sage et très patriotique de Madame Colette, se mettent résolument à l'oeuvre pour les chanter, sans forfanterie, mais avec fierté, dans toutes les circonstances favorables à un regain d'honneur et de popularité pour ce "patrimoine", pour cette "tradition" que certains milieux ne semblent plus guère estimer.

Les retoucher serait certainement leur enlever des charmes et de la valeur. Les abandonner comme trop rustiques serait un manque de goût et un injustifiable dédain. Chantons-les donc dans leur vieille forme, absolument parfaite en son genre.

Pour en arriver là, il faut se remettre, de part et d'autre, à étudier la valeur intrinsèque de ces bonnes vieilles chansons canadiennes. Plus on les pèsera dans la balance de la nature, du coeur et de l'esprit, plus on se convaincra de leur extraordinaire mérite, non pas en dépit de leur simplicité, mais précisément à cause de leur extrême simplicité qui touche à la sublimité.

Lafontaine a écrit une parole sublime en disant que si le conte de *Peau d'âne* lui était conté, il y prendrait un plaisir extrême. Ridicule! diront les esprits superficiels, voilà le bonhomme au rang des petits enfants, écoutant comme eux des contes à dormir! Et cependant les hommes les plus sages du monde admirent cette bonhomie du fabuliste qui se fait petit enfant pour goûter l'instruction, la poésie contenue dans les sources les plus humbles mais aussi les plus pures.

Qu'il en soit de même de nous tous à l'égard de nos bonnes vieilles chansons canadiennes. Ne craignons pas de manquer de goût et de nous rendre ridicules en les estimant et en les chantant à qui mieux mieux.

Les plus chaleureux applaudissements que reçut Madame Albani (notre Emma Lajeunesse), lors de son der-

nier voyage en Canada et de sa dernière apparition à l'Auditorium de Québec, éclatèrent losrqu'elle chanta... quoi? *A la claire fontaine!*

Quant aux chansons de la deuxième catégorie, celles qui peuvent être perfectionnées matériellement, il faut bien que des spécialistes, intéressés et dévoués, se mettent à l'oeuvre, non moins résolûment, pour opérer cette nécessaire amélioration au moyen de laquelle des chansons en défaveur à cause de leurs défauts pourront peut-être redevenir populaires, et sans laquelle, peut-être, elles resteront toujours en cet état de discrédit.

On n'a pas à craindre ici que les retouches fassent perdre à des chansons quelque chose de leurs charmes propres et de leur spéciale valeur, puisqu'il s'agit plutôt de leur communiquer une valeur et des charmes qu'elles n'ont point, tout en leur conservant ceux qu'elles ont.

Le dilemme est celui-ci: ou les retoucher pour les rendre chantables, ou les laisser tomber de plus en plus dans l'abîme du mépris et de l'oubli. Ne vaut-il pas cent fois mieux les retoucher afin de les sauver? Oui, sans doute, à la seule condition de ne pas altérer leur caractère spécial de chansons populaires, c'est-à-dire simples, naïves et naturelles au suprême degré.

Sera-ce un scrupule de propriété littéraire qui nous arrêtera dans cette oeuvre? A Dieu ne plaise. Pourquoi? Parce que les chants populaires, en général, sont impersonnels, c'est-à-dire qu'on n'en connaît pas les auteurs. Pourquoi encore? Parce que toutes les chansons qui tombent dans le domaine de la popularité, ou de l'impersonnalité, deviennent propriété publique. Elles appartiennent à tout le monde. Et alors, de fait, sinon de plein droit, qu'on le veuille ou ne le veuille pas, toutes les chansons populaires dont le texte primitif est perdu, sont à la merci de Pierre et de Jacques, des réformateurs bons ou mauvais qui, au gré des tempéraments et des circonstances, leur font subir toute espèce de modifications.

Il en est de même des fables et des cantiques. On sait avec quel bonheur Lafontaine exploita Phèdre, Esope et

même le Père Commire son contemporain. Quant aux cantiques, on sait encore qu'il en est dont les variantes sont incalculables.

Encore si ces modifications des chansons populaires étaient toujours pour le mieux, comme celles que Lafontaine faisait subir aux fables de ses devanciers! Mais presque toujours elles sont pour le pire; les altérateurs étant des gâcheurs ou des artistes rudimentaires. De là viennent tant de variantes plus ou moins saugrenues à une foule de chansons dont le fond reste excellent.

Mais puisque les chansons populaires ont une tendance fatale à dégénérer, il devient donc évidemment nécessaire que des mains plus expérimentées s'en emparent de temps à autre, pour les débarrasser des ronces qui les déparent, les restaurer et les faire remonter au niveau d'une perfection au moins relative.

Ces ronces à enlever, que sont-elles? si ce n'est les accrocs trop odieux faits à la grammaire, à la versification, au bon sens et au bon goût. Voilà ce qui rend certaines chansons trop rustiques, jusqu'à en être grossières. Voilà ce qui les fait dédaigner par la société la plus instruite.

C'est pour elles une question de vie ou de mort. Que notre cri de guerre soit donc: Tout pour sauver de la mort ces bonnes vieilles chansons dont l'existence est compromise par leur manque de forme!

Fidèle jusqu'au scrupule à son principe, à son plan de consigner dans son Recueil les chansons populaires du Canada telles que le peuple les chante, M. Ernest Gagnon en a fatalement inséré quelques-unes qui sont plus ou moins répréhensibles en forme et en substance. Il s'en excuse lui-même en faisant observer qu'il n'en est pas responsable, étant en cela un simple compilateur.

Mais aujourd'hui que le temps et l'expérience ont fait leur oeuvre; à présent que des chansons pourtant de si haute importance, comme *Vive la Canadienne*, ont cessé d'être chantées; que plusieurs autres ont aussi porté la peine de leurs défauts en cessant d'être populaires, et que,

par ricochet, tout notre patrimoine de vieilles chansons est gravement compromis; n'est-il pas temps de réagir, de faire aux chansons défectueuses les corrections nécessaires et de présenter au public un nouveau Recueil de chansons où sans aller jusqu'au dilettantisme de la musique moderne, on élague au moins les fautes grossières contre la langue et la versification, en accordant le bon goût de la forme avec celui de la pensée, tout en restant dans les strictes limites de la nature simple, honnête et vraie?

Il faut bien reconnaître que la trop grande rusticité de quelques-unes des chansons de M. Ernest Gagnon et d'une foule d'autres chansons inédites ont fait un tort très réel et très grave à notre patrimoine de vieilles chansons considéré dans son ensemble. Alors, la restauration des chansons trop rustiques n'est plus qu'un simple devoir, une urgente nécessité, au double point de vue de l'art et du patriotisme.

Les chansons du Recueil de M. Ernest Gagnon corrigées, refaites ou complétées par le compilateur du Recueil nouveau, sont au nombre de quatorze dans cet ouvrage. Ce sont les suivantes: *Vive la Canadienne*, — *Un Canadien errant* (2e partie), — *Gai lon là, joli rosier*, — *Marie-Anne au moulin*, — *Malbrough*, — *Adam et Eve*, — *Le Juif errant*, — *Complainte de Cadieux*, — *La Guignolée*, — *Dans les chantiers*, — *Marianson*, — *J'ai fait une maîtresse* (qui est devenue *Les transformations d'amour*), — *François Marcotte* et *Dans un champ d'pois*.

Mais en dehors du Recueil de M. Ernest Gagnon, dans le répertoire écrit ou non écrit du peuple canadien français, le compilateur du Recueil nouveau a trouvé une foule de vieilles chansons défectueuses à tous les degrés comme à tous les points de vue, et méritant cependant l'honneur d'être ainsi restaurées et conservées. La plupart contenaient des joyaux et de vraies perles. Mais perles et joyaux étaient enveloppés dans des loques tellement rebutantes que les chansons n'étaient plus chantables du tout. Un bon nombre ont dû être refaites entièrement. Les autres ont pu être rétablies par de simples modifications.

Le compilateur y a joint encore une vingtaine de

chansons moins anciennes, trouvées néanmoins sur les lèvres du peuple, et assez bien conservées cependant pour être insérées telles quelles, ou n'avoir eu besoin que de légères, même très légères modifications.

D'après ce qui précède, il est évident que toutes nos chansons appartiennent à trois classes différentes, quant à la part relative de texte ancien et de texte nouveau.

PREMIERE CLASSE. — Au nombre d'une vingtaine: chansons A PEINE RETOUCHEES, parce que dans la bouche du peuple, le texte primitif ne s'était pas encore sensiblement détérioré. On peut leur donner pour types: *Gai lon là, joli rosier, — Jean Noël, — Malbrough, — Marie-Anne, — Partant pour la Syrie, — Valse des feuilles.*

DEUXIEME CLASSE. — A peu près le même nombre: chansons plus ou moins profondément modifiées et dont le texte primitif, RECONNAISSABLE ENCORE, se confond entièrement ou presque entièrement avec le texte nouveau. Types: *Complainte d'Adam et Eve, — Le Credo du paysan, — La Guignolée, — Le Juif errant, — Marianson, — François Marcotte, — Oranges et fils d'avocat, — Les sabots de bois, — Dans les chantiers nous hivernerons.*

TROISIEME PARTIE. — Au nombre d'une soixantaine: chansons TOUT-A-FAIT ORIGINALES, ou dont le texte primitif a été tellement refondu qu'on peut dire qu'il a complètement disparu dans le texte nouveau. Types: Toutes les chansons patriotiques de la deuxième partie du chansonnier, à l'exception du *Chant du cygne*, de *la complainte de Cadieux.* On peut y joindre: *Le Jour de l'An, — Les moutons blancs, — Philomène aux atocas, — La petite fille aux fraises, — La prière de Jeanne d'Arc — La rose blanche, — Transformations d'amour.*

Nous croyons sincèrement que toutes les chansons contenues dans notre Recueil peuvent se chanter partout, même dans les salons, au milieu des classes cultivées, sans donner prise au dégoût, à la répugnance qu'inspire généralement (à bon droit, comme on l'a vu plus haut) une trop grande rusticité d'expression, ou une trop grande défectuosité de rime et de mesure, dans une foule de nos vieilles chansons démodées.

Mais d'autres compilateurs viendront après nous, sans doute, restaurant à leur tour et publiant ce qu'ils savent. Car les vieilles chansons inédites qu'on peut trouver encore dans le pays doivent se compter par centaines, par milliers peut-être. Il faudrait plusieurs volumes pour les contenir toutes. Et tous ceux qui peuvent faire quelque chose doivent le faire, pour la conservation de ce patrimoine sacré.

AUTORITE COMPETENTE.

Nous en étions à désirer l'appui d'une autorité tout-à-fait supérieure et compétente, lorsque, par une rencontre aussi inattendue et aussi heureuse que celle de Madame Colette, nous tombâmes sur un article de M. l'abbé Camille Roy, qui fortifie singulièrement notre position et justifie notre travail.

Nous voulons parler de l'article relatif au livre *In the heart of Canada*, par le Colonel Wood; article publié dans la Nouvelle-France, numéro 7, tome XIV, juillet 1915, et où le savant critique de notre littérature canadienne, aux pages 319 et 320, expose ouvertement sa propre pensée au sujet de nos chansons populaires hélas! trop oubliées, ou trop négligées, et méritant cependant un meilleur sort.

On y lit les remarques suivantes, marquées au coin du patriotisme le plus sympathique, le plus éclairé et le plus judicieux.

"Si les conversations expriment bien l'âme du peuple, les chansons populaires rendent avec non moins d'exactitude sa pensée, ses joies, ses préoccupations, ses plus intimes sentiments. Le folklore qui chante et qui raconte est une des manifestations les plus curieuses de la littérature populaire. Nous n'avons pas encore accordé assez d'attention à cette littérature.

"La vraie chanson populaire est tantôt gaie, tantôt triste; elle rend les sons les plus variés. Elle est très souvent descriptive des moeurs et des coutumes du peuple. Elle est à fois sentimentale et pittoresque. Combien de

couplets qui doivent s'accompagner du rouet de la fileuse ou des coups de pédale du métier à tisser! Et il y a la chanson des ramoneurs et celle des gens de noce, les chansons de guerre et les chansons d'amour, les chansons des voyageurs et les chansons des mères qui restent près des berceaux.

"Il arrive souvent que ces chansons populaires n'ont pas une grande valeur littéraire. Elles sont naïves, piquantes, gracieuses; le lyrisme y est d'ordinaire de très courte inspiration. L'on peut citer, parmi les plus populaires et les plus littéraires l'une de nos chansons les plus aimées et qu'on ne chante peut-être plus assez: *A la claire fontaine.*

"Mais la chanson populaire ne vise pas à l'effet littéraire. Elle s'applique plutôt à exprimer avec sincérité et spontanéité quelque sentiment du coeur, quelques actions de la vie simple des bonnes gens, quelque souvenir de la petite patrie. Et telle quelle, elle mérite d'être chantée et conservée.

Il faut regretter qu'elle se fasse de plus en plus rare sur les lèvres de nos gens. Il faut regretter surtout que les jeunes ne se soucient pas de l'apprendre pour la chanter. Même dans nos petits Séminaires et nos collèges, on dédaigne trop facilement la bonne vieille chanson pour des romances ou des couplets tourmentés qui ne seront jamais populaires. On devrait, dans les leçons de chant, au collège, enseigner la vieille chanson qu'on oublie et qui disparaît; et l'on devrait, dans les soirées intimes du collège, lui donner toujours une place, non pas exclusive, mais très large, une place d'honneur.

"Si les étudiants apprenaient la chanson populaire au collège, plus tard, quand ils sont à l'Université, ils auraient quelque chose à chanter lorsqu'ils se donnent la liberté de parader dans les rues. De bons vieux refrains remplaceraient avec avantage les cris trop *populaires*, ou les débris de *Marseillaise* qui seuls paraissent subsister dans leur mémoire et se présenter à leurs lèvres.

"J'ai souvent entendu les étudiants avouer qu'ils ne sont pas capables de trouver parmi eux quelqu'un qui puisse les entraîner aux refrains des bonnes vieilles chansons de marche, comme l'on en entendait si souvent autrefois."

REFLEXIONS

Autant nous avons pu étayer notre Préface sur les vues de Madame Colette, autant et même plus pouvons-nous maintenant nous prévaloir du sentiment non équivoque de M. l'abbé Camille Roy pour justifier notre Recueil nouveau de chansons populaires.

L'un et l'autre s'accordent parfaitement à faire l'éloge de nos bonnes vieilles chansons et à regretter qu'elles tombent de plus en plus en défaveur et en désuétude. Mais M. l'abbé Roy est plus explicite que la réservée chroniqueuse de *La Presse* quant à la cause du mal et au moyen spécifique d'y remédier.

En avouant candidement que la plupart des chansons populaires n'ont pas une grande valeur littéraire, notre éminent critique ne met-il pas précisément le doigt sur la plaie? Ce qui le prouve, c'est que nos chansons populaires, en général, sont délaissées pour d'autres qui, quoique non supérieures à elles par la musique, l'idée ou le sentiment, ou leur étant même inférieures à ces points de vue, ont néanmoins sur elles cet avantage vainqueur d'être parfaites ou correctes littérairement.

Par la reconnaissance implicite du fait que plusieurs de nos chansons populaires, la *Claire fontaine* entre autres, ne sont pas complètement dépourvues sous ce rapport et méritent de garder leur prééminence dans l'estime publique, M. l'abbé Camille Roy ne donne-t-il pas à entendre que la moyen naturel, tout indiqué, de réhabiliter nos vieilles chansons serait de les rendre capables de rivaliser avec leurs prétentieuses concurrentes en leur donnant du ton, c'est-à-dire en élaguant leurs défauts et en leur faisant une bonne toilette littéraire?

Ce qui le prouve, c'est que nos vieilles chansons qui n'ont pas encore tout-à-fait succombé dans la lutte contre les chansons modernes à cachet plus artistique, et qui font encore assez bonne figure parmi les amateurs du bon vieux temps, sont précisément celles qui se distinguent plus ou moins par une assez bonne correction de leur tenue littéraire, comme nous l'avons vu plus haut pour *La claire fontaine* et les autres qui suivent, là où nous avons mentionné les principales chansons canadiennes qui n'ont pas encore perdu toute leur popularité.

Alors vient naturellement la conclusion qui nous justifie. Si l'on veut réhabiliter nos vieilles chansons populaires, si l'on veut en former un répertoire un peu considérable où les chanteurs aient du choix, si l'on veut qu'elles se chantent dans les salons, dans les réunions de famille, dans les soirées intimes de collège, dans les processions des étudiants, l'unique chose à faire, c'est de choisir les plus recommandables, soit par la beauté de l'air, soit par l'excellence du sujet, et de les élever à un plus haut niveau de mérite littéraire, en les débarrassant de toutes ces imperfections de grammaire, de rime, de mesure, de sens et de goût qui sont exactement la cause de leur décadence ou actuelle impopularité.

Voilà ce que nous avons fait.

Nous avons choisi une centaine de sujets parmi les plus remarquables, et, sans rien leur enlever de leurs charmes distinctifs comme chants populaires, nous les avons débarrassés de leurs imperfections, comme on débarrasse les métaux précieux de leurs gangues ou de leurs scories.

Par ce moyen, nous avons la ferme espérance de sauver du naufrage plusieurs vieilles chansons non encore oubliées complètement, mais en grand danger de périr dans la tourmente révolutionnaire, c'est-à-dire dans la lutte contre "les romances à la mode et les couplets tourmentés". Nous avons de plus, la certitude agréable d'avoir ressuscité, ou fait sortir de l'oubli, en les remettant sous les yeux et à la disposition du public, un bon nombre de

chansons plus vieilles encore que les autres ci-dessus, plus tombées en désuétude, réduites même à de simples fragments, à des lambeaux, mais admirables, tout de même par l'air et le sujet, et que nous avons pu reconstituer, grâce au rhytme, quelquefois sur un couplet, quelquefois sur une ligne, quelquefois sur un mot suggérant bien l'idée à développer.

LE FOLKLORE.

Maintenant, si les amateurs, ou plutôt les amants passionnés du folklore, nous engendrent chicane là-dessus en nous disant que les vieilles chansons doivent être laissées telles quelles, avec leurs imperfections natives, dans leur texte populaire, nous leur demanderons tout simplement: De quel texte populaire voulez-vous parler? Car il y en a généralement plusieurs attachés à n'importe quelle de nos vieilles chansons. Prenez Malbrough par exemple: on en peut compter les textes différents par douzaines. Lequel est à conserver?

Vous proclamez le dogme de l'intangibilité des vieilles chansons. Mais le texte primitif étant perdu ou abandonné, et plusieurs autres textes ayant surgi à la place, lequel de ces textes secondaires sera déclaré intangible?

Et s'il est admis que tous les textes connus sont défectueux, de quel droit, alors, voudriez-vous ostraciser un texte nouveau qui rémédierait aux imperfections de tous les autres et qui aurait ainsi meilleure chance de devenir populaire à son tour? Les autres ont pu trouver grâce en dépit de leurs défauts: pourquoi le nouveau-né, supérieur, serait-il en naissant jeté aux pourceaux comme un enfant chinois? Bref, s'il a été loisible à Pierre et à Jacques de modifier les vieilles chansons en les faisant déchoir, ne serait-il plus permis à Paul et à Jean de les remodifier pour les relever de leur déchéance?

Soyons justes, et ne nous laissons pas égarer par un faux respect et un faux amour du folklore. Si nous voulons des chansons populaires qui se chantent, purifions ou corrigeons celles qui ne se chantent point. Voilà le dilemme inéluctable.

Que gagneriez-vous par l'intangibilité des vieilles chansons défectueuses? Vous leur donneriez le coup de mort. On ne les chante déjà presque plus. Bientôt elles seraient complêtement oubliées.

Allons au fond de la question.

Prétendez-vous que la perfection des chansons populaires consiste précisément dans leurs imperfections de 'littérature? Cela ne se peut pas; car ce serait une conme idéal, est une absurdité.

tradiction dans les termes; puisque l'imperfection, com-

Prétendez-vous qu'il est impossible de laisser à un chant populaire ses charmes caractéristiques, tels que naïveté, sincérité, nature prise et peinte sur le vif, etc., tout en l'émondant de tout ce qui le dépare, et en lui donnant une allure littéraire? Autant vaudrait dire qu'un chant populaire parfait littérairement est une impossibilité. Or, les faits sont là qui donnent le démenti à une telle supposition; car les chants populaires les plus aimés et les mieux conservés, comme la *Claire fontaine*, sont justement ceux qui ont la meilleure tenue littéraire.

Mais d'où vient donc que tant de chansons populaires sont si pauvres, littérairement parlant? Est-ce l'effet d'une intrinsèque nécessité, comme s'il n'y avait pas moyen d'unir les charmes du sujet à ceux de la grammaire et de la versification? Oh! point du tout. Botrel ne compose point de chansons littérairement imparfaites. La chose est donc possible.

Alors quoi? Eh! bien, cela est due à une double cause: la première c'est que le texte primitif, à force de passer de bouche en bouche et de main en main, a fini par dégénérer; la seconde, c'est que beaucoup de compositeurs de chansons ne connaissent pas mieux, ou s'ils connaissent mieux, ne se donnent pas la peine de faire mieux, soit par incurie, soit par précipitation

Faut-il que le monde littéraire soit l'esclave de ces deux piètres causes d'imperfections? Nous ne le pensons pas. Ce serait pousser trop loin le culte du folklore.

Ce serait du caprice, pour ne pas dire un goût dépravé.

Tant pis pour toutes ces ébauches imparfaites écloses comme des champignons. Si elles n'en valent pas la peine, on ne les corrigera point; éphémère sera leur vie. Si elles en valent la peine, le meilleur service à leur rendre, c'est de leur passer dessus la brosse ou le balai, pour les débarrasser des chenilles et des vilains *vers* qui les tuent. Autrement, elles en mourront elles-mêmes. Il n'y a pas à sortir de ce dilemme.

LE COMPILATEUR.

DIVISION DE L'OUVRAGE

PREMIERE PARTIE.

Chansons religieuses : admiration de la nature et adoration de Dieu.

DEUXIEME PARTIE.

Chansons nationales, domestiques et patriotiques.

TROISIEME PARTIE.

Chansons d'amour familial, entre père et mère, enfants et parents.

QUATRIEME PARTIE.

Chansons mélancoliques, tragiques et funèbres.

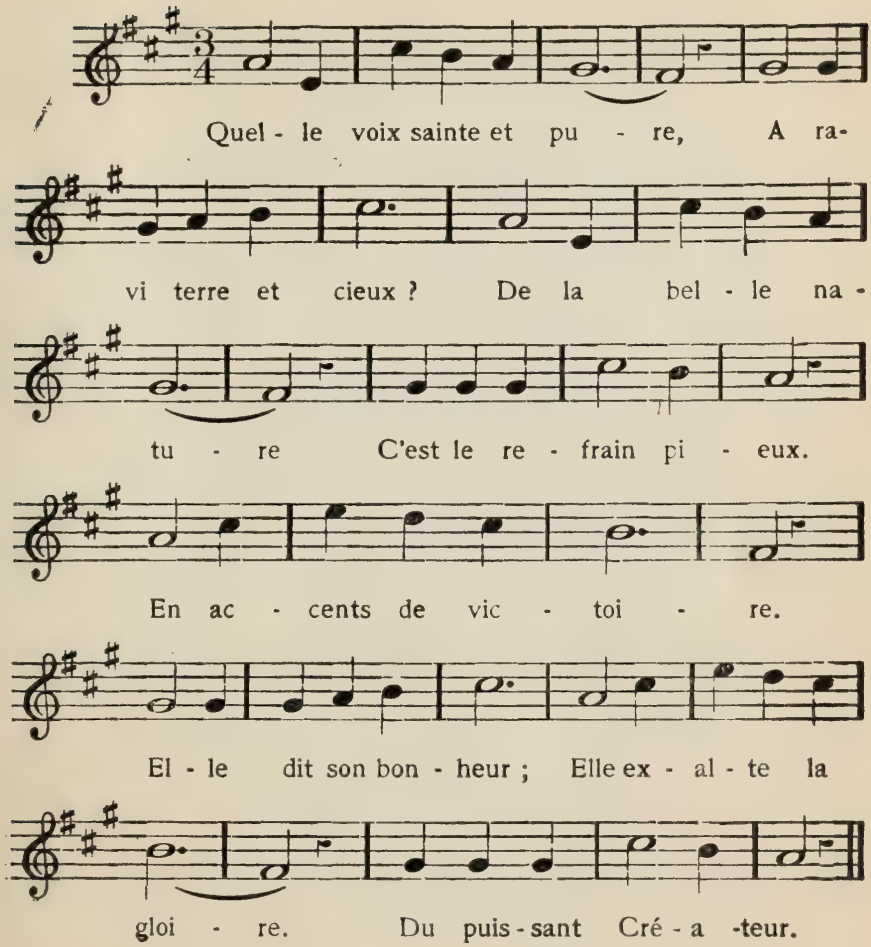
CINQUIEME PARTIE.

Chansons d'amour heureux et malheureux, de fiançailles et de mariage.

SIXIEME PARTIE.

Chansons comiques, drôlatiques et joyeuses.

VOIX DE LA NATURE



Petit oiseau, tu chantes
Ta douce liberté,
Tes amours innocentes
Et ta félicité;
Vers Dieu dans le bocage
Ton accent prend l'essor;
On te renferme en cage,
Et tu chantes encor.

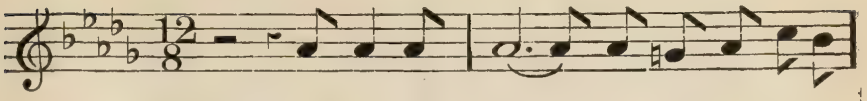
Beau chêne inébranlable
Dressé dans le ciel bleu,
Ta cime vénérable
Se dirige vers Dieu;
Le vent, dans ton feuillage,
Murmure avec ferveur:
Partout dans son ouvrage
Adorons le Seigneur.

Lac ou ruisseau limpide,
Fleuve au large parcours,
Flot tranquille ou rapide,
L'onde nous dit toujours:
Hommes, prêtez l'oreille
A nos divins concerts:
De Dieu quelle merveille
Est l'immense univers!

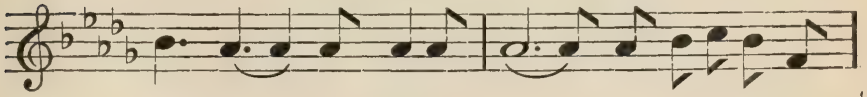
Mer vaste et mugissante,
Ombrageuse forêt,
Cascade bondissante,
Côteau, vallon, bosquet,
Foudre, arc-en-ciel, orage,
Azur du firmament,
Nuit, aurore, nuage,
Or, saphir, diamant;

Belle rose odorante,
Lis de pure blancheur,
Pelouse verdoyante,
Papillon voyageur,
Lune, étoiles de flamme,
Soleil, air doux et chaud,...
Tout à l'envi proclame
Les grandeurs du Très-Haut.

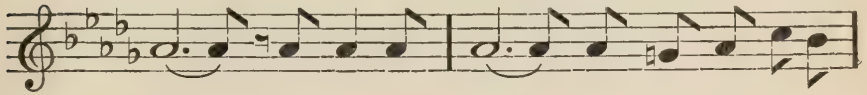
LE CREDO DU PAYSAN



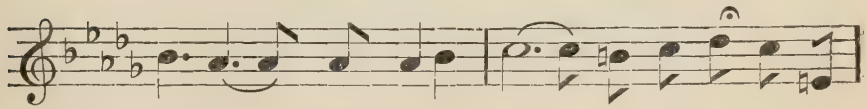
L'im-men-si - té des cieux, les monts, la



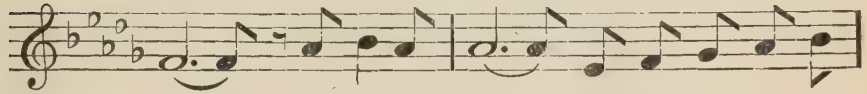
plai - ne, L'as - tre du jour qui répand sa cha -



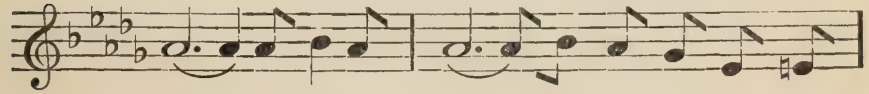
leur, Les ar - bres verts dont la montagne est



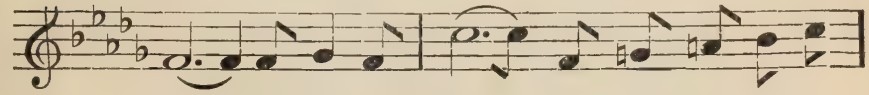
pleine, Sont ton ou - vra- ge, ô Di - vin Cré - a -



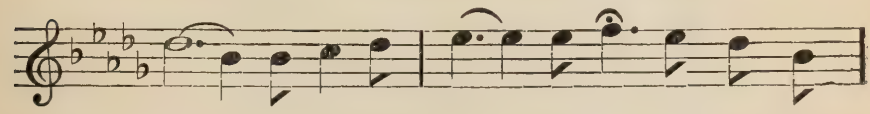
teur ! Chaque ma - tin, quand res-plen-dit l'au -



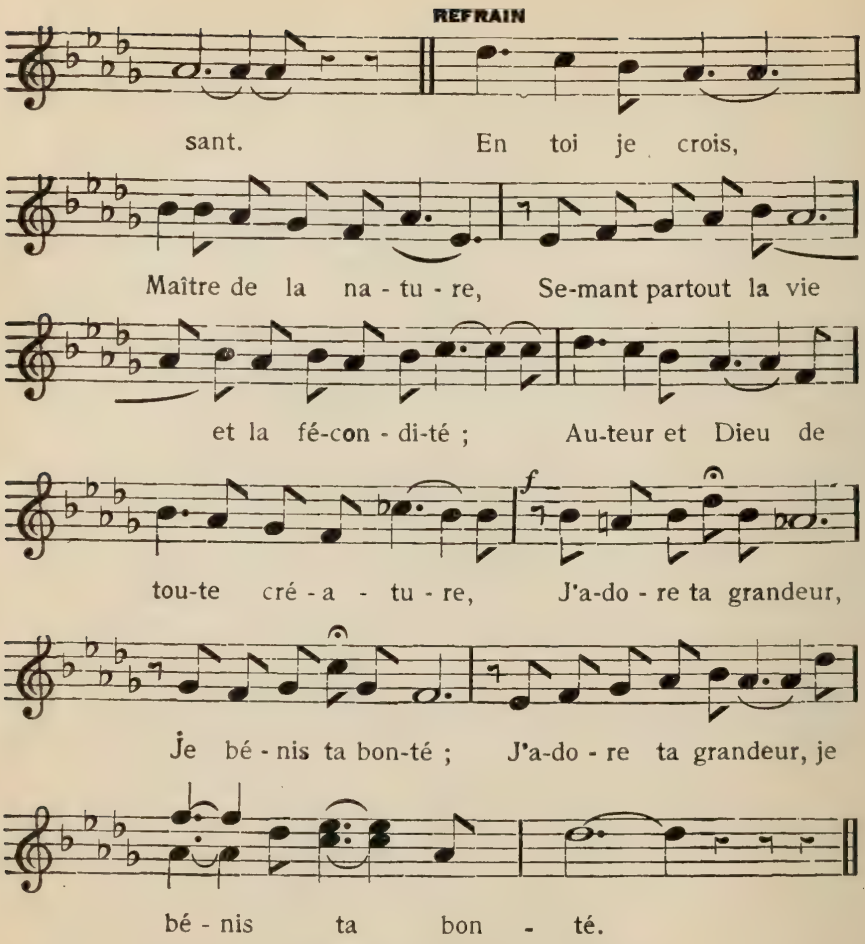
ro - re, Et cha-que soir, quand le so - leil des -



cend, Ma fai - ble voix de - vient forte et so -



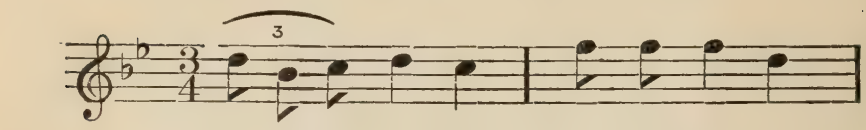
no - re, Pour te cri - er ma foi, Dieu tout-puis -



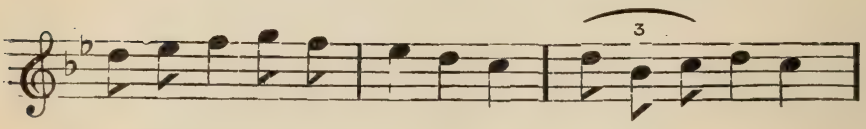
Dans les sillons creusés par ma charrue,
Sous l'oeil de Dieu je sème à large main
Orge et froment, pour que, la moisson crue,
Les épis d'or me centuplent mon grain.
Arrive-t-il que le froid, la tempête
Sur mon espoir passe comme un fléau,
Contre le ciel loin de hocher la tête,
J'adore encore et bénis le Très-Haut.

C'est mon orgueil de trouver dans la terre
De quoi nourrir ma femme et mes enfants;
Plus qu'un palais j'estime ma chaumière,
A la cité je préfère mes champs.
A mon épouse, à mes fils et mes filles,
Le soir, à table, il m'est doux de m'unir!
Je me vois chef de nombreuses familles;
Plein d'espérance est pour moi l'avenir.

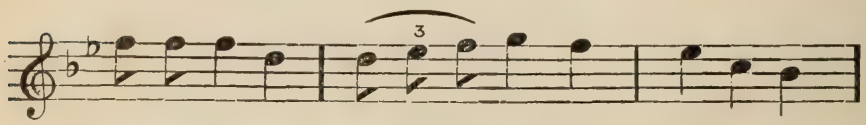
PRIERE DU CHATELAIN



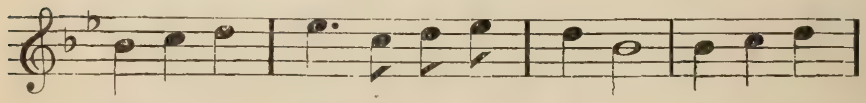
La bri-se s'é - lève et sou - pi - re



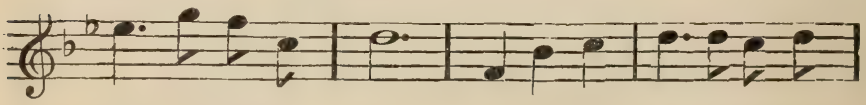
Dans les vieux crénaux de la tour ; La va-gue sur la



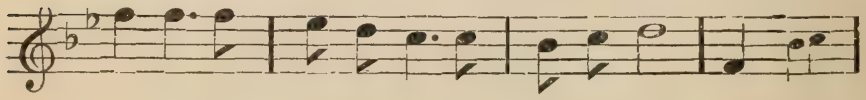
rive ex - pi - re ; Tout an - nonce la fin du jour ;



Mais on di - rait qu'au ci - me - tiè - re L'é - cho ré -



pète un chant di - vin : E - cou-tez -bien, c'est la pri -



è - re Du châ-te - lain, du châte - lain ; E - coutez -

bien, c'est la pri - è re, La pri- è - re du châ-te - lain.

Le pâtre, avec sa mandoline,
Module des refrains d'espoir;
L'airain sacré, sur la colline,
Sonne pour l'Angelus du soir.

REFRAIN
(Comme ci-dessus)

Tout repose dans la vallée;
Mais le chagrin ne peut dormir
A genoux, près d'un mausolée,
Un homme s'attarde à gémir.

REFRAIN

Il est donc vrai qu'au cimetière
L'écho répète un chant divin:
Ecoutez bien, etc., etc.

Il a perdu tout ce qu'il aime,
Sa femme, sa fille et ses fils;
Il veut mourir, aller lui-même
Prendre sa place au paradis.

REFRAIN

Il est donc vrai qu'au cimetière
L'écho répète un chant divin:
Ecoutez bien, etc., etc.

Leur corps est ici, mais leur âme,
Leur âme n'est plus dans ces lieux:
Esprit pur, angélique flamme,
Avec l'ange elle habite aux cieux.

REFRAIN

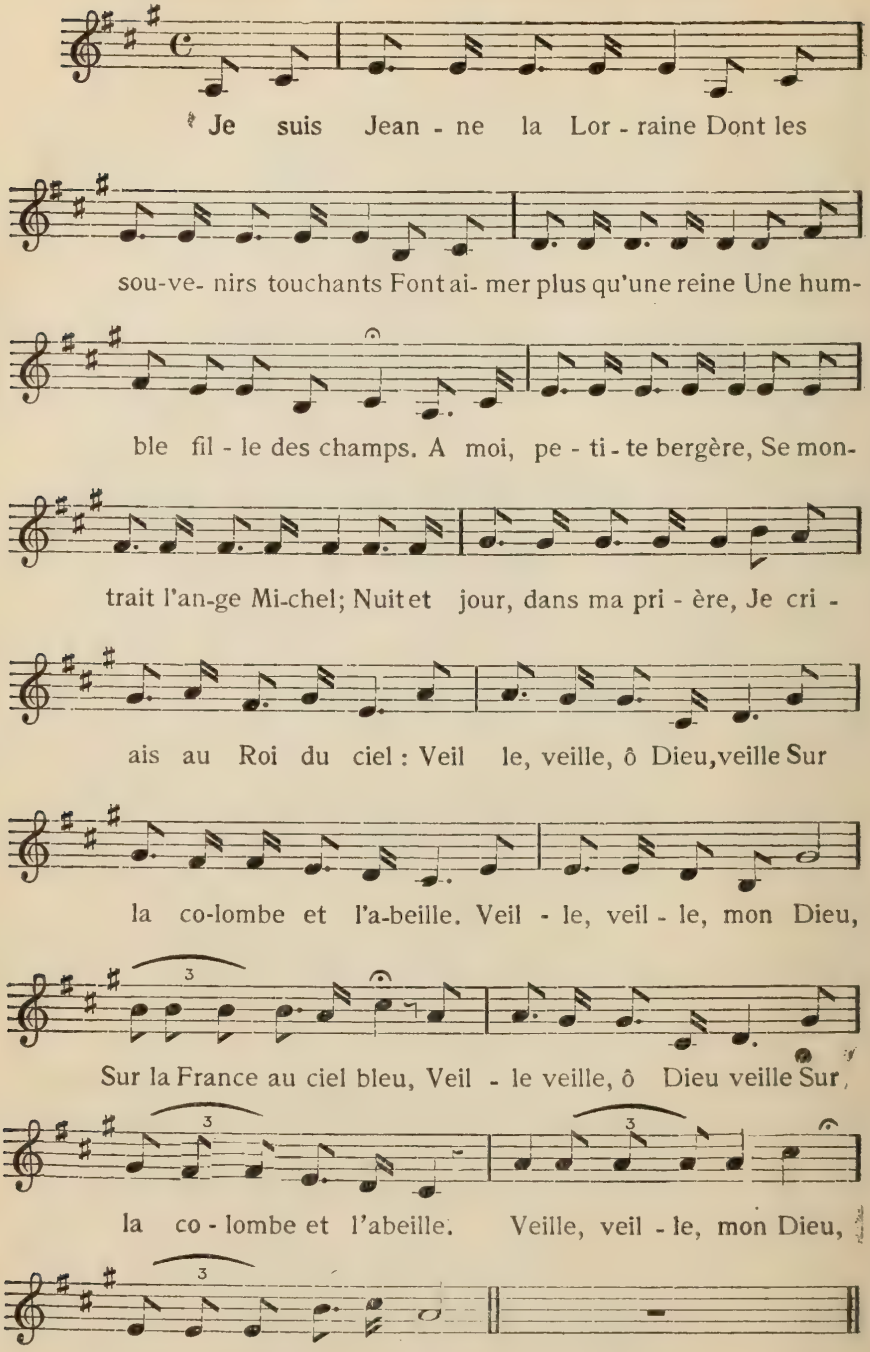
Il est donc vrai qu'au cimetière
L'écho répète un chant divin:
Ecoutez bien, etc., etc.

Seigneur, dit-il, hâtez donc l'heure
Où vers vous je m'envolerai:
Ils sont Là-Haut ceux que je pleure
C'est là que je les rejoindrai.

REFRAIN

Il est donc vrai qu'au cimetière
L'écho répète un chant divin:
Ecoutez bien, etc., etc.

PRIERE DE JEANNE D'ARC



Je vivais tranquille à l'ombre
Du clocher de Vaucouleurs;
Tout devint sinistre et sombre:
Et moi, je fondis en pleurs:
La France était là, meurtrie,
En grand danger de périr:
Sans cesse, pour ma patrie,
Je criais, prête à mourir:

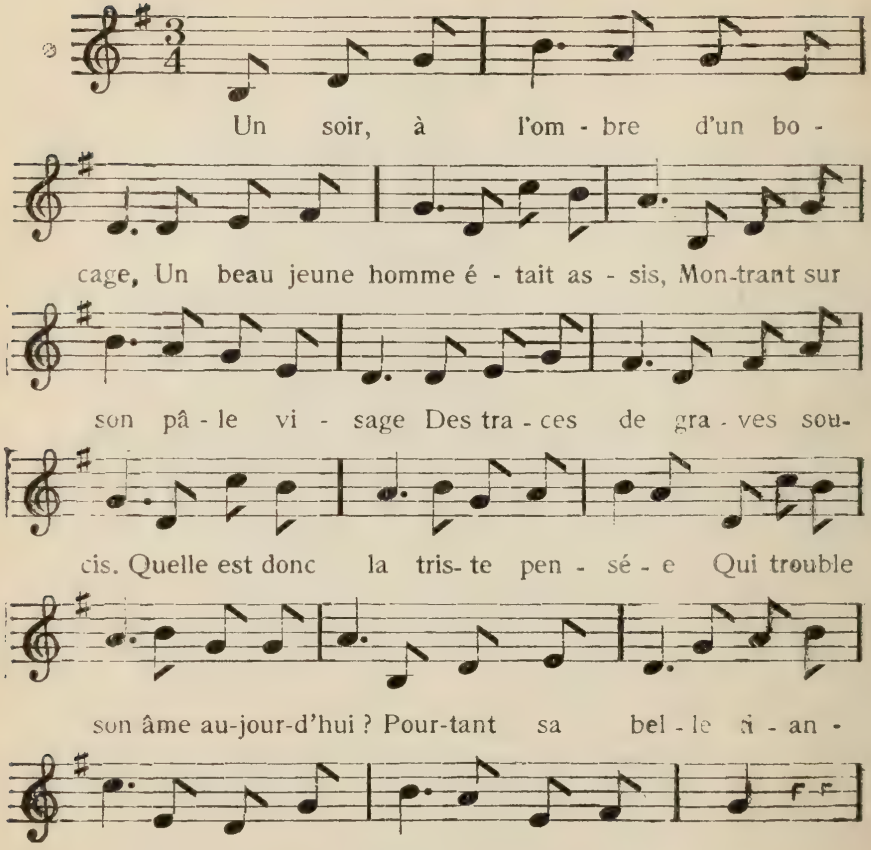
REFRAIN

Une héroïque vaillance
A fait tressaillir mon cœur:
Dans les combats je m'élance,
Je terrasse le vainqueur;
Je le "boute" hors de la France
Je fais couronner le roi;
Car, pour notre délivrance,
Chacun criait avec moi:

REFRAIN

Par la foi, par l'espérance,
Par la prière au Dieu fort,
J'ai donc pu sauver la France!...
Je puis la sauver encor!
Est-elle encore expirante
Sous des vainqueurs inhumains?
Crions, de voix déchirante,
Crions en joignant les mains:

DOUBLE VOCATION



Là-haut, les étoiles scientillent;
La lune éclaire les sillons;
Dans l'air les lucioles brillent;
Dans l'herbe chantent les grillons....
Ouvrant son coeur en confidence,
Le beau jeune homme ainsi parla:
"Nous devons à la Providence
Toutes les beautés que voilà.

Les humains seuls, dans la nature,
Peuvent connaître, aimer, bénir,
L'Auteur de toute créature
Qui veut au ciel nous réunir.
Les prêtres, poussés par les flammes
De la plus sainte ambition,
Courent partout sauver les âmes
Pour la céleste région.

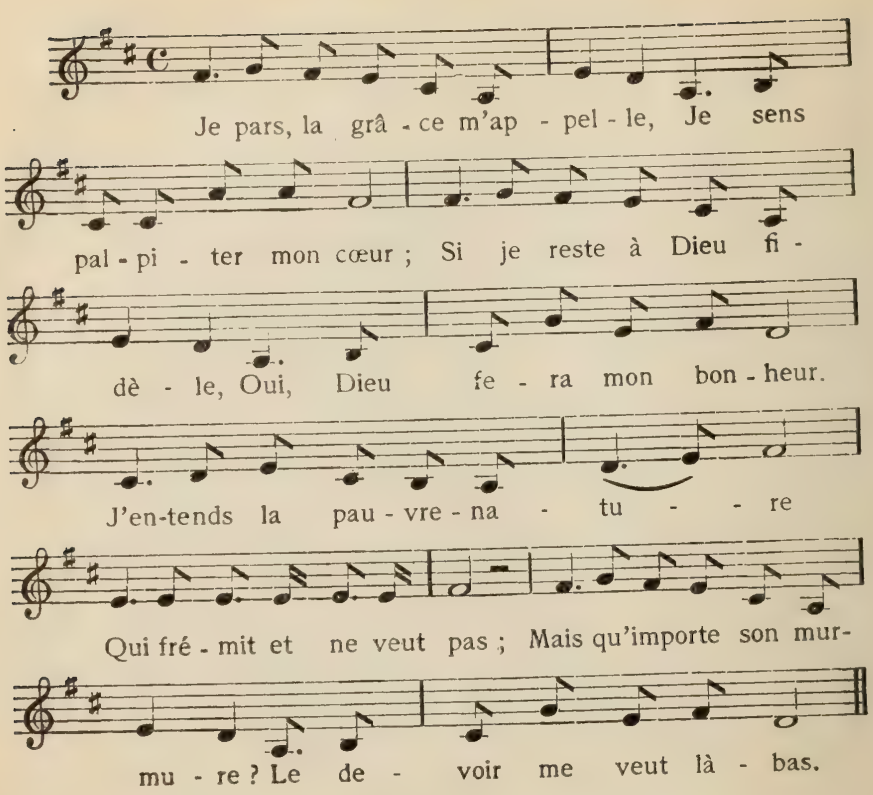
La grâce divine m'attire
Au service de Jésus-Christ;
Le monde a perdu son empire
Sur mon coeur et sur mon esprit.
Impossible de méconnaître
La sainte volonté de Dieu:
Il m'appelle: je serai prêtre:
Je t'en fais aujourd'hui l'aveu.

Je pars, il faut que j'obéisse!...
Et toi, ma chère amante, et toi,
Feras-tu bien le sacrifice
De t'immoler ainsi que moi?
Voudras-tu consacrer ta vie
A servir Dieu dans un couvent?
Par un tel sort es-tu ravie,
Toi dont le coeur est si fervent?

Moi, j'irai jusqu'au bout du monde
Prêcher l'évangile et la croix!
Adieu, ma douleur est profonde,
Adieu pour la dernière fois!" —
La pauvre fille désolée
Tombe, défaillante, à ces mots;
Son âme, surprise, affolée,
Se répand en pleurs, en sanglots.

Mais on la vit, remise et forte,
Bientôt s'immoler à son tour.
Au monde, hélas! elle était morte,
Dieu seul avait tout son amour.
On la vit, dans un monastère,
Vrai modèle de sainteté,
Oublier à jamais la terre
Pour le ciel et l'éternité.

Entrée en religion

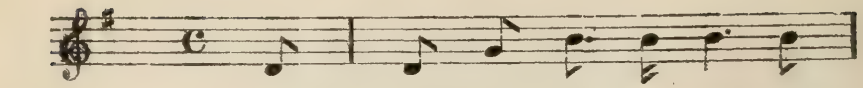


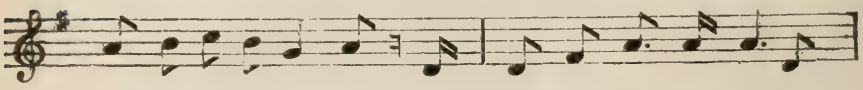
Une ardeur inexprimable
Me transporte en ce moment,
Et je trouve incomparable
Jésus, mon divin amant.
Le cloître est un sanctuaire,
Un ciel, aux yeux de ma foi :
Rien ne peut me satisfaire
Qu'un Dieu s'unissant à moi.

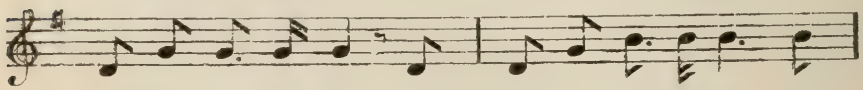
Je pleure, hélas! de tendresse;
Mais, d'un coeur humble et soumis,
J'abandonne sans tristesse
Fortune, parents, amis....
Dieu voit tous mes sacrifices:
Il se fera mon soutien:
Sur son coeur plein de délices
J'irai reposer le mien.

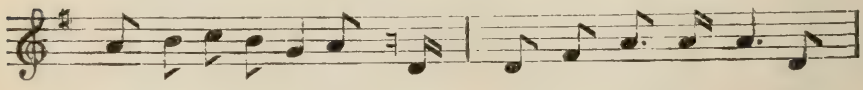
Adieu donc, monde profane
Qui ne peux remplir mon cœur....
Laissez mon âme qui plane
S'envoler vers le Seigneur.
Du ciel regardant la terre,
Je ne la vois même plus;
Enfin, je me désaltère
Au cœur de mon doux Jésus.

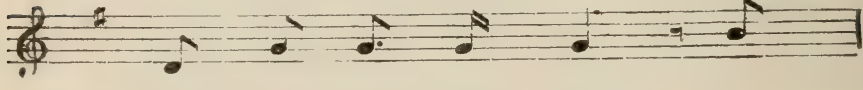
Bonheur du monastère

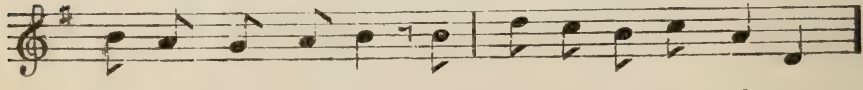


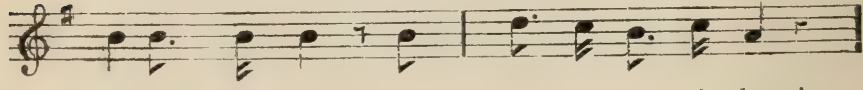


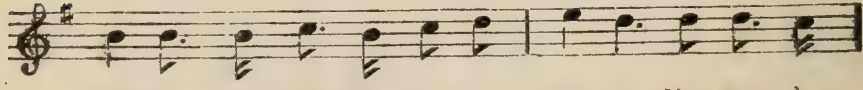


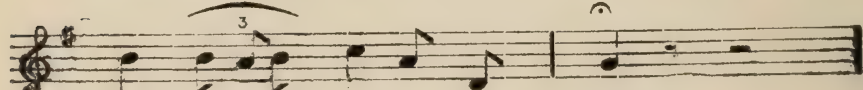












Le fond de cette chanson (on po urrait dire de ce cantique), dans son texte original, est une spécialité des P etites Soeurs Franciscaines de Marie. Le texte en a été corrigé, augmenté, généralisé, pour convenir également à tous les monastères de femmes.

Tel qu'il est, il doit être de nature à déterminer la vocation religieuse d'une foule de jeunes personnes que le monde ennuie et qui ont déjà le pressentiment du bonheur de la vie religieuse.

O vous qui, succombant sous vos péchés sans nombre,
Sentez le désespoir envahir votre coeur;
Et qui vous écriez, d'une voix triste et sombre:
Pour nous plus de bonheur! (bis)
Venez vous relever au sein du monastère:
La pénitence a des retours si doux!
Dans cet asile solitaire
Venez à nous, venez à nous.

Avec le Dieu Jésus avoir commune vie,
Respirer son amour, brûler de son ardeur,
Tous les jours se nourrir du Pain-Eucharistie:
Voilà le vrai bonheur! (bis)
Venez le savourer au sein du monastère:
Le divin Maître est un Père si doux!
Pour en connaître le mystère,
Venez à nous, venez à nous.

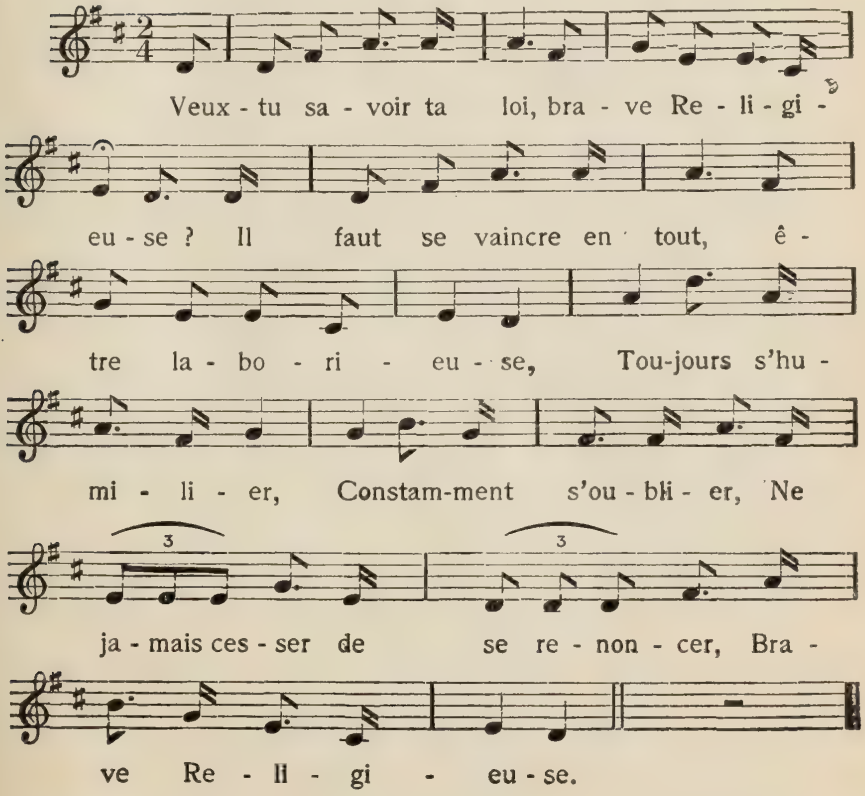
Belle âme comparable au pur cristal de l'onde,
Beau lis épanoui sous les yeux du Seigneur,
Braveras-tu les vents, les orages du monde,
Chaste et fragile fleur? (bis)
Viens vite t'abriter au sein du monastère:
Ici les fleurs ont un parfum si doux!
Pour resplendir en ce parterre,
Viens donc à nous, viens donc à nous.

Toi, courageuse enfant que la croix a ravie,
Dont le coeur magnanime a soif de grands combats,
Toi qui voudrais pour Dieu sacrifier ta vie,
Et tout vaincre ici-bas, (bis)
Viens revêtir la bure au sein de monastère:
Ici l'habit est si fort et si doux!
Dans cette armure salutaire,
Viens donc à nous, viens donc à nous.

Toi qui des faux bonheurs goûtas la coupe immonde
Au banquet des plaisirs, des profanes amours,
Et qui ne ressens plus qu'une pitié profonde
Pour tous ces mauvais jours, (bis)
Viens t'enivrer de joie au sein du monastère:
Ici le miel est si pur et si doux!
La joie est dans la vie austère:
Viens donc à nous, viens donc à nous.

Loi de la Religieuse

(Sur l'air de: **Je me suis fait faire un p'tit bateau, Pour aller à la pêche.**)



Il faut la patience à la Religieuse,
Imiter Jésus-Christ, être dévotieuse,
Prier à chaque instant, vivre le coeur content,
Soigner les mourants, les pauvres souffrants,
Brave Religieuse.

Il faut le dévoûment à la Religieuse,
La bonne charité volontaire et joyeuse;
Tous les biens ménager, la maison protéger,
Ne rien refuser, ne rien mépriser,
Brave Religieuse.

Il faut la modestie à la Religieuse,
D'une invincible foi l'étoile radieuse,
N'avoir pas d'autres goûts que ceux du Christ Epoux
Au coeur si jaloux, si tendre et si doux,
Brave Religieuse.

Il faut l'obéissance à la Religieuse
Envers le Confesseur et la Mère pieuse,
En tout temps, en tout lieu se conformer à Dieu,
D'un coeur généreux remplir tous ses voeux,
Brave Religieuse.

Il faut la complaisance à la Religieuse,
Avec la belle humeur aimable et gracieuse,
A Dieu s'abandonner, au prochain se donner,
Savoir s'incliner, souffrir, pardonner,
Brave Religieuse.

Il faut le sacrifice à la Religieuse,
Le désir d'être au ciel heureuse et glorieuse,
Un coeur de Dieu charmé, de sagesse affamé,
D'ardeur animé, d'amour consumé,
Brave Religieuse.

LA MISSIONNAIRE

Veux-tu savoir ta loi, noble missionnaire?
De ta vocation tu devras être fière,
Aller joyeusement, avec empressement,
Au commandement du céleste Amant,
Noble missionnaire.

Il faut te souvenir qu'à la missionnaire
Le Seigneur a promis le centuple sur terre;
Qu'Il bénit amplement et magnifiquement
Ton beau dévoûment, ton zèle charmant,
Noble missionnaire.

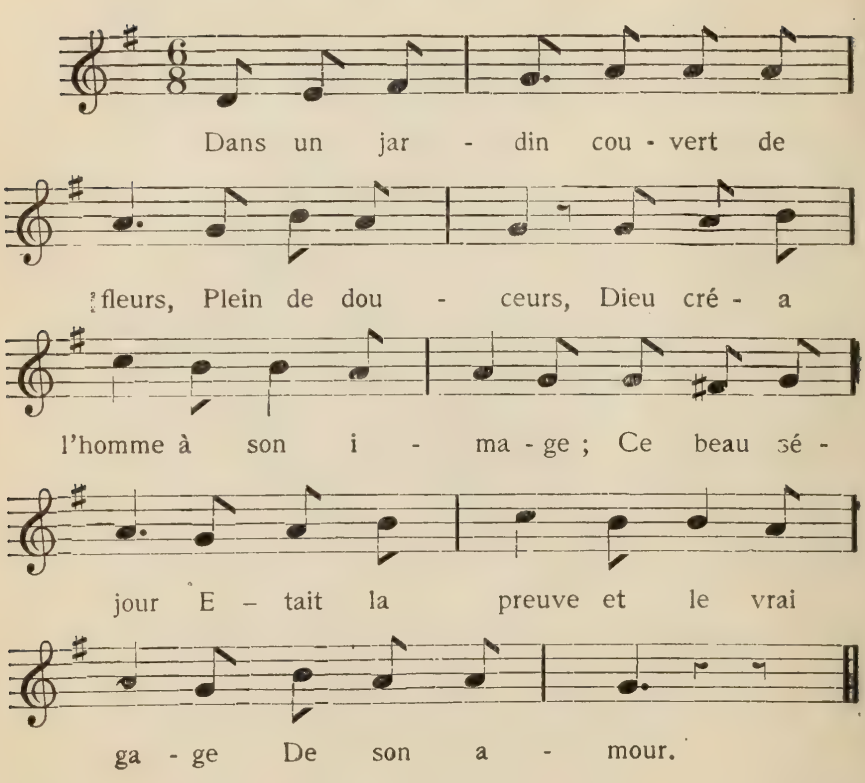
LA POSTULANTE

Veux-tu savoir ta loi, modeste postulante?
Il faut mourir au monde, à l'humeur insolente,
De tout ressentiment vaincre l'emportement,
A tout règlement courir promptement,
Modeste postulante.

LA NOVICE

Veux-tu savoir ta loi, courageuse novice?
Il faut dompter l'orgueil, l'envie et le caprice,
Sans relâche prier, la règle étudier,
Ne pas s'amuser, ne pas trop jaser,
Courageuse novice.

Complainte d'Adam et Eve



Sans compagnie Adam souffrait
Et soupirait....
Un jour, couché sur l'herbe tendre
Nonchalamment,
Un doux songe vint le surprendre
En l'endormant.

Pendant qu'il dort son Créateur,
Maître et Seigneur,
Lui tire une côte vivante,
Puis à côté,
En forme Eve, femme charmante,
Reine en beauté.

Adam, la voyant, s'écria:
Ah! la voilà,
Ah! la voilà, celle que j'aime,
L'os de mes os!
Je vous rends grâce, ô Dieu suprême,
Pour ce repos.

Adam, père du genre humain,
Prend par la main
Eve, son épouse si belle;
Puis à genoux
Devant Dieu se jette avec elle,
Heureux époux!

Dieu bénit ce couple enchanté,
Réconforté:
Un treillage fait de verdure
Est son logis;
Herbe et fleurs en sont la parure,
Le doux tapis.

Dieu prit Adam, le conduisit
Près d'un beau fruit,
Lui disant: Mon fils, prends bien garde:
Ne touche pas
A ce fruit que ton oeil regarde:
C'est le trépas!

De ce lieu je te fais le roi,
Tout est à toi;
Reste soumis à ma défense
Toujours, toujours;
Sinon la fatale science
Tuera tes jours! —

Adam prit Eve et lui montra
Cet arbre-là,
Disant: Mon épouse chérie,
Garde-toi bien
De le toucher, je t'en supplie
Pour notre bien. —

Eve parcourant seule un jour
Son beau séjour,
Le serpent vint trouver la belle
Et l'accosta:
Ce discours qu'il eut avec elle
Cher nous coûta. —

Salut à toi, divinité,
Pure beauté,
Perle sans prix, vivante image
Du Souverain,
Merveille à qui tout rend hommage
En ce jardin!

Je te ferai part d'un secret
Dans ce bosquet:
Tu vois cet arbre de science
Et son beau fruit:
J'en connais par expérience
Le doux produit.

Ce fruit divin ouvre les yeux
Et nous fait dieux;
Si Dieu prétend vous l'interdire,
C'est que, jaloux,
Il veut tout seul garder l'empire,
Même sur vous. —

Eve lui dit: J'ai bien tout droit
En cet endroit;
C'est le seul fruit qu'à notre usage
Dieu refusa. —
Mais y goûter serait plus sage, —
Dit celui-là.

Eve reprit: Je ne crains rien,
Tu verras bien. —
L'imprudente cueillit la pomme,
Elle en mangea,
Puis en offrit à son cher homme
Qui s'affligea. —

Ah! malheureuse, d'où viens-tu?
On est perdu!
Quel est ce fruit? Où donc est l'arbre?
Montre-le moi;
Je suis glacé comme le marbre,
Saisi d'effroi. —

Il en mangea pourtant sa part;
Mais sans retard,
Couvert de honte, avec sa femme,
Il se cacha....
Aussitôt Dieu toucha son âme
Et lui cria:

Adam, Adam, entends ma voix,
Sors de ce bois:
Je connais ta lâche conduite,
Ta trahison:
As-tu, pour excuser ta fuite,
Quelque raison? —

Hélas! mon Dieu, j'ai reconnu
Que j'étais nu;
Et tout honteux, cher divin Maître,
En vérité,
Je craignais de faire paraître
Ma nudité.

Le serpent, la femme, le fruit,
Tout m'a séduit. —
Sur cela, Dieu fit comparaître
Les malheureux,
Et sur-le-champ leur fit connaître
Leur sort affreux. —

Vilain serpent, monstre infernal,
Auteur du mal,
Sur le sol, pour ton imposture,
Tu ramperas;
La terre comme nourriture
Tu mangeras.

Toi, femme, ta légèreté
M'a révolté:
Je t'impose une peine amère
Dans ma rigueur:
Tu subiras l'oeuvre de mère
Avec douleur.

Homme, tu gagneras ton pain
Avec chagrin:
Contre toi ma colère éclate;
Je suis ton Dieu!
Va cultiver la terre ingrate,
Sors de ce lieu! —

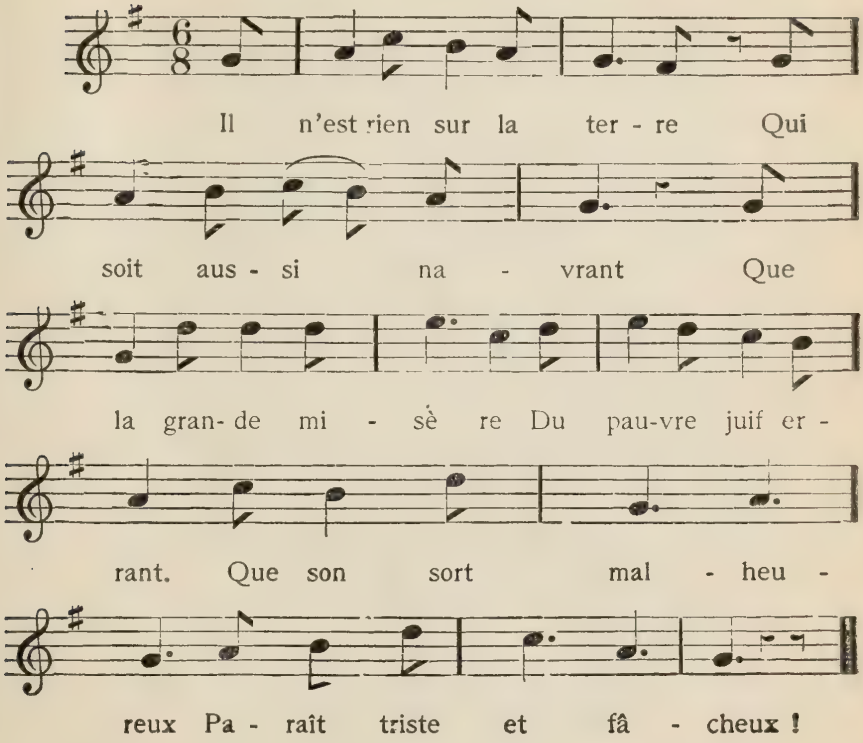
Adam sortit versant des pleurs;
Adieu les fleurs,
Adieu les fruits du beau parterre!
Quel triste sort!
Il faut aller peiner sur terre
Jusqu'à la mort!

Un ange vint les consoler,
Leur dévoiler
La promesse qu'un doux Messie,
Le temps échu,
Naîtrait de la Vierge Marie
Pour leur salut.

Enfin les temps si désirés
Sont arrivés:
Jésus-Christ a sauvé le monde
A tout jamais,
En lavant la souillure immonde
De nos forfaits.

Il a versé pour nous son sang
Pur, innocent.
Sur tous les pécheurs, au Calvaire,
Ce sang coula;
Car la tête du premier père
Reposait là!

Complainte du Juif errant



Un jour, près de la ville
De Bruxelle en Brabant,
D'un pas plus lourd qu'agile
Arrivait un passant.
Jamais on n'avait vu
Un homme aussi barbu.

On lui dit: Bonjour, maître,
De grâce, accordez-nous
Le plaisir de connaître
Un homme tel que vous.
Ne nous refusez pas:
C'est l'heure du repas. —

Messieurs, je vous atteste
Que j'ai bien du malheur;
Mon sort triste et funeste
N'est que peine et douleur;
Sans répit d'un moment
Je marche incessamment. —

Entrez dans ma chaumière
Avec nous, bon vieillard;
D'un pot de fraîche bière
Vous prendrez votre part;
Nous vous régalerons
Du mieux que nous pourrons. —

J'accepterai de boire,
De manger avec vous;
Mais, pour mon purgatoire,
Je dois rester debout,
Je n'ai pas mérité
Tant de civilité. —

De connaître votre âge
Nous sommes désireux;
A voir votre visage,
On vous croirait fort vieux;
Vos pas courts et pesants
Montrent bien des cents ans. —

La vieillesse m'accable,
Hélas! depuis longtemps;
Chose presqu'incroyable,
J'ai dix-neuf fois cent ans;
Mon destin de proscrit
Remonte à Jésus-Christ. —

N'êtes-vous pas cet homme
Le monde parcourant,
Que l'humanité nomme
Le pauvre Juif errant?
De grâce, dites-nous
Si c'est sûrement vous. —

C'est moi, je vous l'assure,
Qui suis le Juif errant,
Celui de l'Ecriture
Que l'on méprise tant:
Isaac Laquedem
Né dans Jérusalem.

Juste ciel, que ma ronde
Est pénible pour moi!
Je fais le tour du monde
Pour la centième fois!
Chacun meurt à son tour,
Et moi je vis toujours!

Je n'ai point de ressource,
Ni demeure, ni bien;
J'ai cinq sous dans ma bourse;
Je ne dépense rien;
En tous lieux, en tous temps,
J'en ai toujours autant. —

Nous traitions de vain songe
Le récit de vos maux,
Et de vilain mensonge
Celui de vos travaux;
Aujourd'hui nous voyons
Que nous nous méprenions.

Vous êtes donc coupable
De quelque grand péché,
Pour qu'un Dieu charitable
Vous ait tant affligé!
Dites-nous la raison
De votre affliction. —

C'est mon infâme audace
Qui causa mon malheur;
Si mon crime s'efface
J'aurai bien du bonheur;
Je reste si confus
Au seul nom de Jésus!

J'ai combattu sa gloire
Parmi le peuple hébreu;
Je n'ai point voulu croire
Qu'il fût le Fils de Dieu;
Je traitai d'imposteur
Cet aimable Sauveur.

Sanguinaire et rebelle
Je demandai sa mort;
La foule criminelle
Ne fut que trop d'accord;
Il fut donc dépouillé,
Flagellé, crucifié!

Sur le mont du Calvaire
Jésus portait sa croix;
Comme il tombait par terre
Sous cet horrible poids,
Il me dit: Mon ami,
Reposons-nous ici.

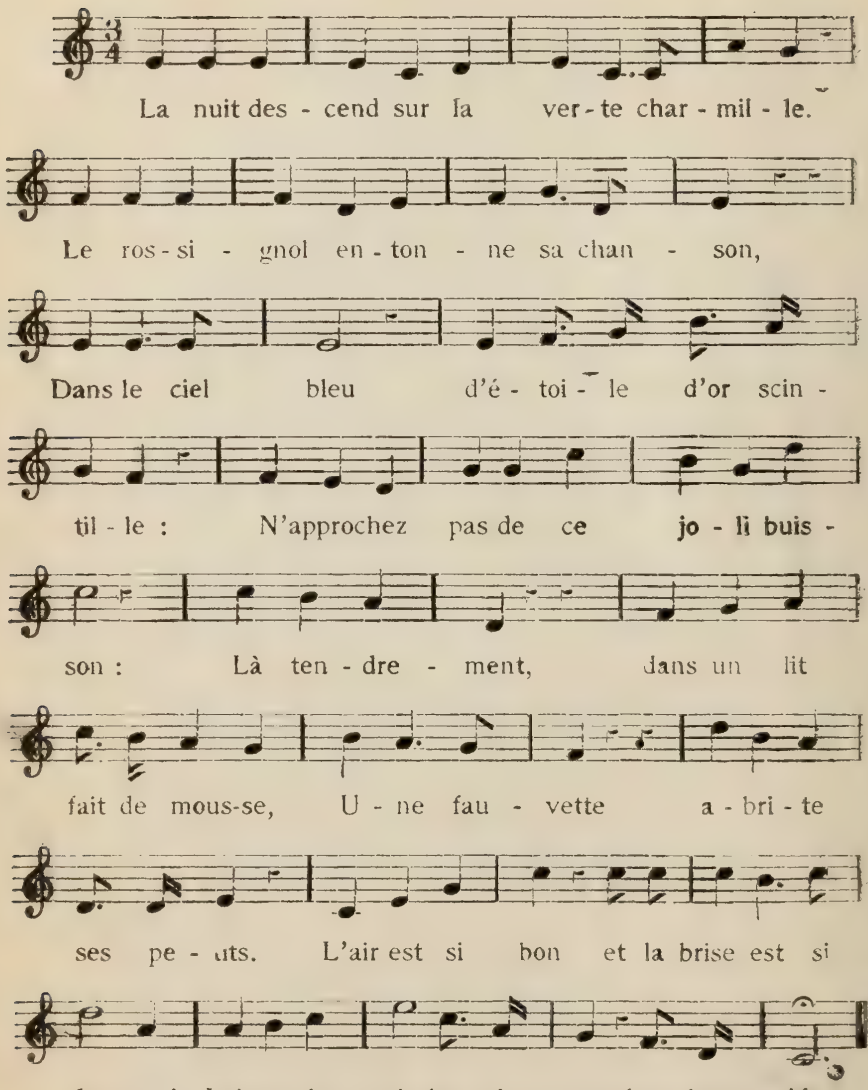
Moi, prodiguant l'outrage
A cet Agneau si doux,
Tout écumant da rage
Et l'accablant de coups,
Je lui dis: Marche donc,
Le trajet n'est pas long!

Lui, la Bonté suprême,
Me dit en sanglotant:
Tu marcheras toi-même
Jusqu'à la fin des temps,
De pays en pays,
Accablé de mépris.

De ma pauvre demeure
Je sortis bien chagrin,
Voyant que c'était l'heure
De me mettre en chemin,
Depuis ce jour maudit
Je marche jour et nuit.

Pour votre politesse
Je vous dis grand merci;
Mon voyage me presse
De m'éloigner d'ici;
Je suis trop agité
Quand je suis arrêté.

Les oiseaux dans leurs nids

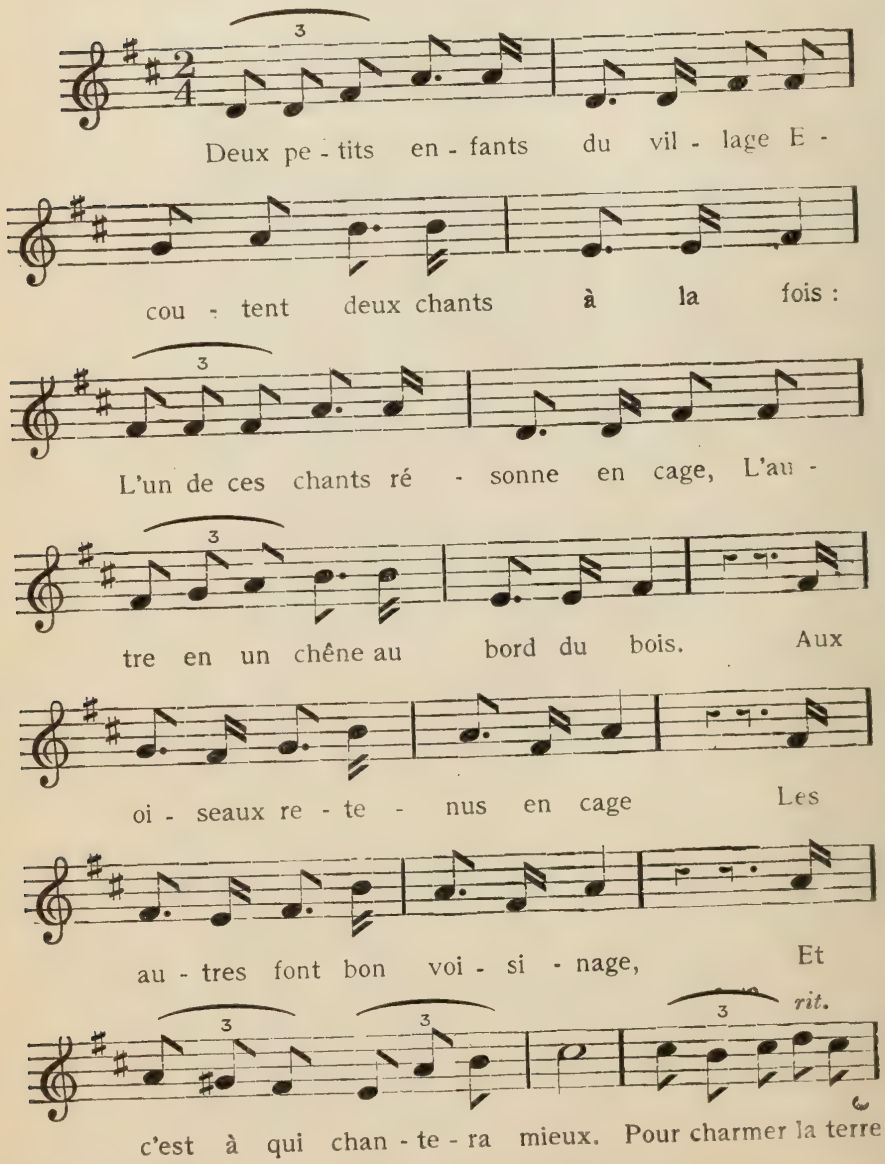


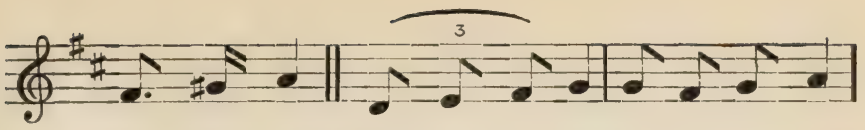
Petits enfants, votre mère si tendre
Aime les nids suspendus aux rameaux:
N'est-il pas vrai qu'elle a su vous apprendre
A respecter les petits des oiseaux?
Vénérez donc cette race charmante;
Epargnez-la, vous en serez bénis.
Pour que leur voix, tout l'été, nous enchante,
Laissez dormir les oiseaux dans leurs nids.

Ah! qu'ils sont beaux, ces rois de la nature,
Que tout exprès Dieu fit pour nous charmer!
En admirant leurs chansons, leur parure,
Chacun se sent pressé de les aimer.
Dans le bocage ils devancent l'aurore,
Leur voix éclate en concerts infinis.
Pour conserver ces chants que l'on adore,
Laissez dormir les oiseaux dans leurs nids.

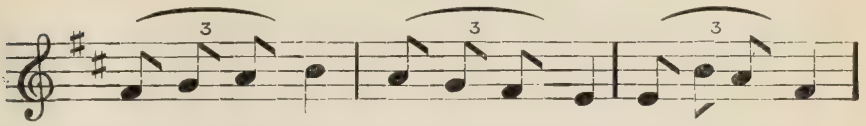
Comme l'oiseau qui s'élance de terre
Et qui gazouille en montant vers les cieux,
L'âme doit prendre un élan salutaire,
Chanter, monter vers les célestes lieux....
Puisque la foi nous procure des ailes,
Sachons voler comme ces chers petits....
Pour imiter de si nobles modèles
Laissons dormir les oiseaux dans leurs nids.

LE CHANT DES OISEAUX

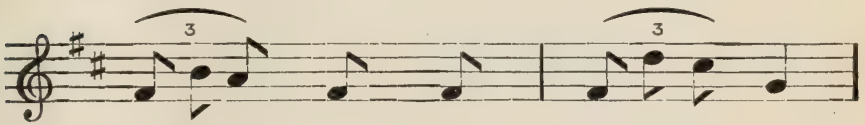




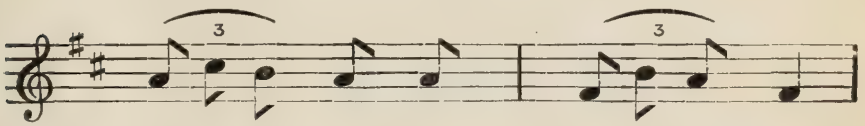
et les cieux Pleins de tendresse et d'al - lè - gresse



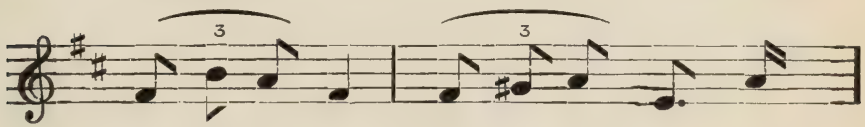
Les deux bambins Bat-tent des mains: chantez, chantez,



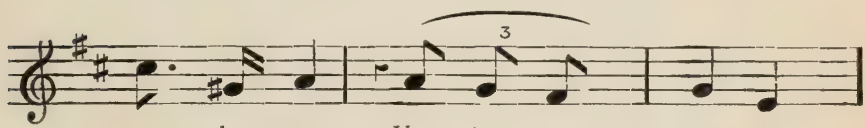
b eaux pe-tits ê - tres ! Instrui - sez - nous



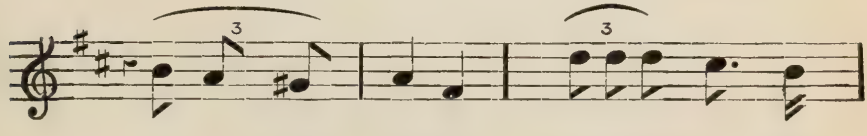
chers jo - lis maî - tres ; Car vos chan - sons



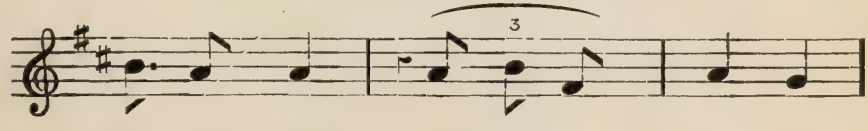
Que nous ai - mons Of - frent de bien dou -



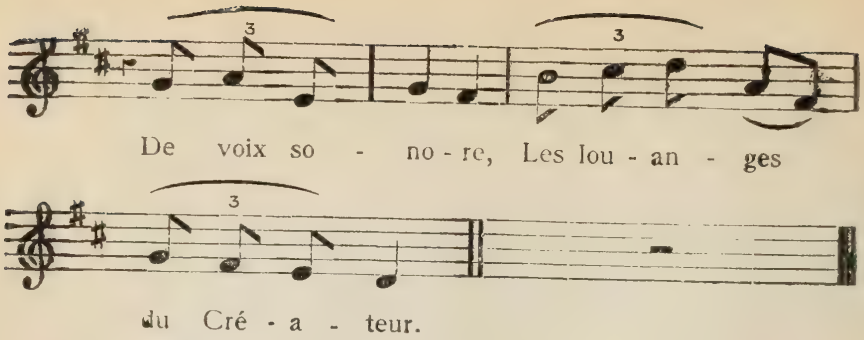
ces le - çons. Vo - tre ra - ma ge



Est un lan - ga - ge Pé-til-lant d'a - mour



et d'ar - deur : Chan - tez en - co - re

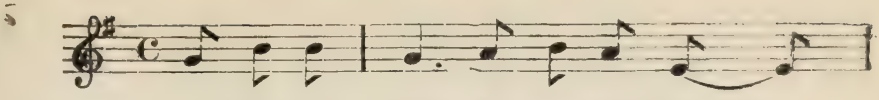


REFRAIN

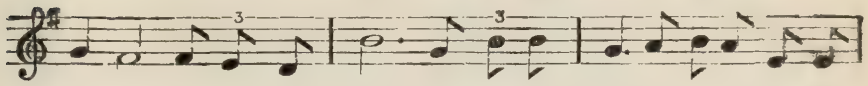
Chantez, chantez, beaux petits êtres;
Instruisez-nous, chers jolis maîtres;
Car vos chansons
Que nous aimons
Offrent de bien douces leçons:
Votre ramage
Est un langage,
Pétillant d'amour et d'ardeur:
Chantez encore,
De voix sonore,
Les louanges du Créateur.

Les chants d'oiseaux, pour l'âme humaine
Sont les plus doux de l'univers:
Dans notre joie ou notre peine
Allons entendre leurs concerts:
Ils nous enlèvent notre peine;
Car de gaîté leur âme est pleine;
Ils attendrissent notre coeur
Et nous font aimer le Seigneur.
Dans la tristesse
Et l'allégresse,
Ah! que leurs chants
Sont donc touchants!

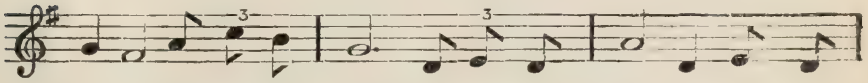
L'OISEAU EN CAGE



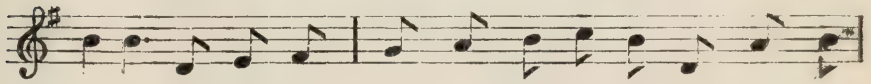
Il se dé - so - le dans sa ca - ge,



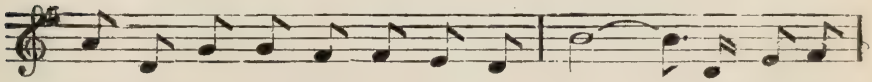
Le cher pe - rit oi - seau, Il dit dans son tendre lan-ga- ge :



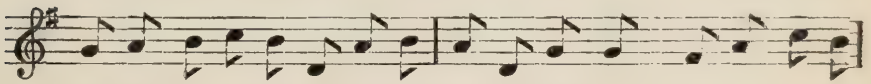
Dehors, Ah! qu'il fait beau! Oui, oui, cher pe - tit oi - seau



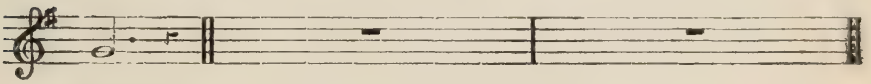
J'aime, oui, oui, si je t'ou - vrais, Tu t'en i - rais, Dans



ces fo-rêts, Comme un roi sur son trô - ne. Oui, oui, si



je t'ouvrais, Tu t'en irais, Dans ces fo-rêts Comme un roi sur son



trône.

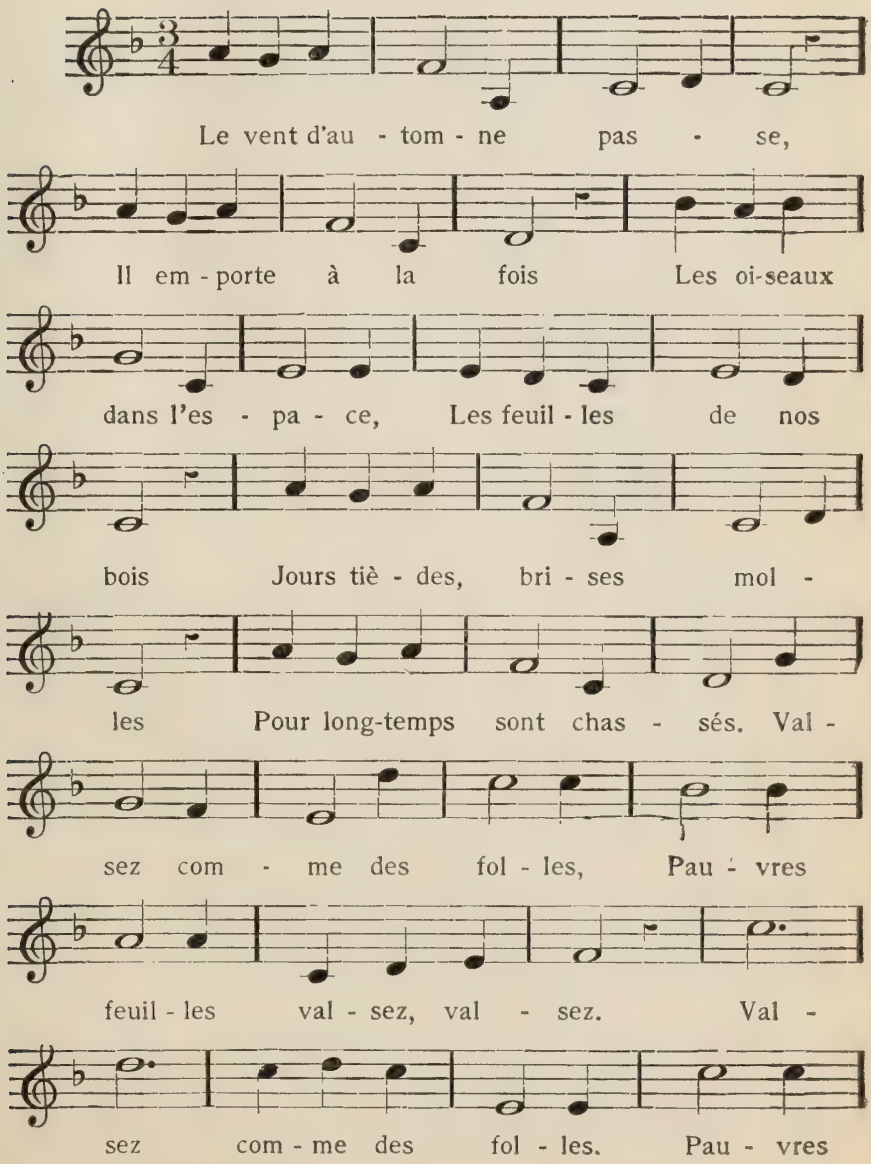
Faut-il que je passe ma vie
Loin du ciel et des fleurs ?
O liberté, que je t'envie!
En prison je me meurs.

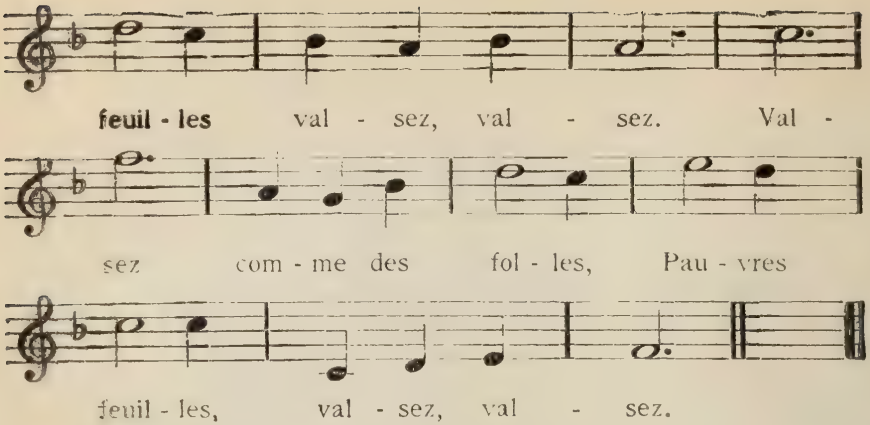
Mais pourquoi donc, d'un coeur volage,
Pourquoi, joli serin,
Vouloir quitter ta belle cage
Et ton beau nid de crin ?

Tu bats de l'aile en ma présence,
Tu bondis vers le bois;
Tu vis avec impatience,
N'écoutant pas ma voix.

Un jour l'hôtesse ouvrit la cage,
Et l'oiseau s'envola,
Chantant joyeux dans le bocage:
Tra la la la la la.

La valse des feuilles

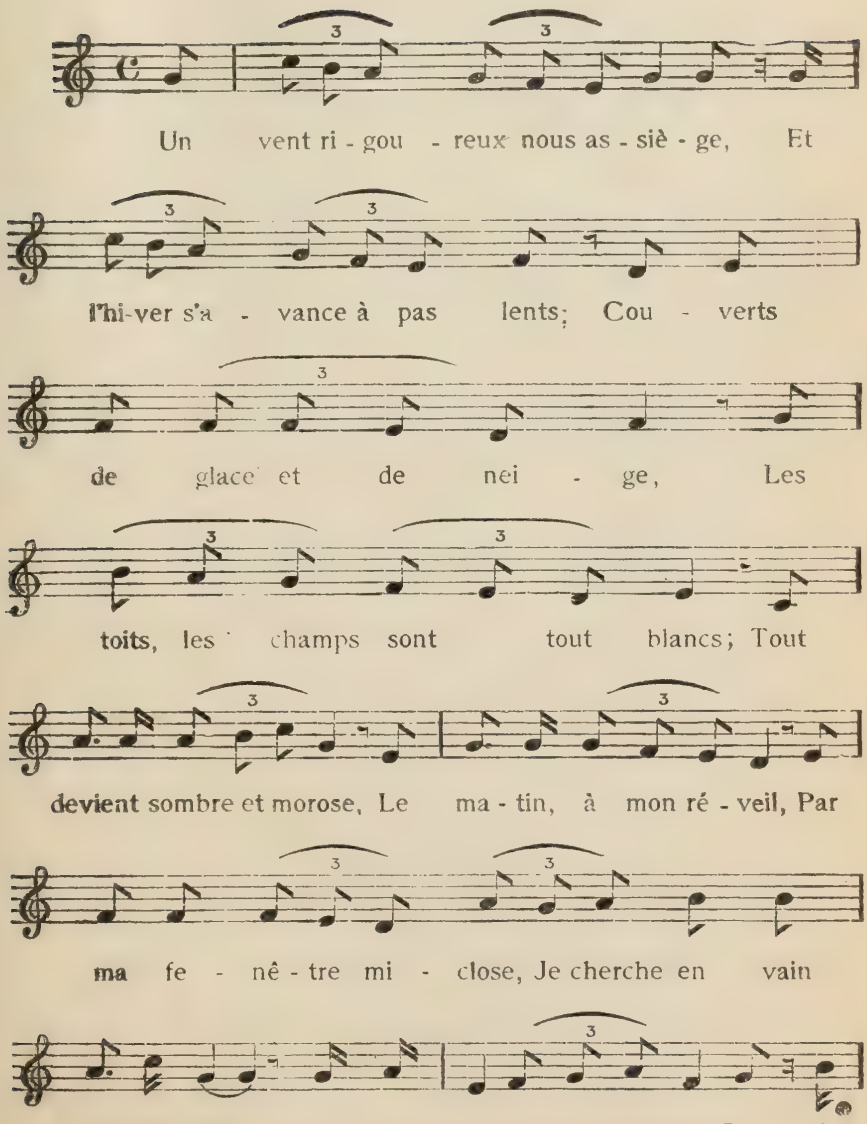


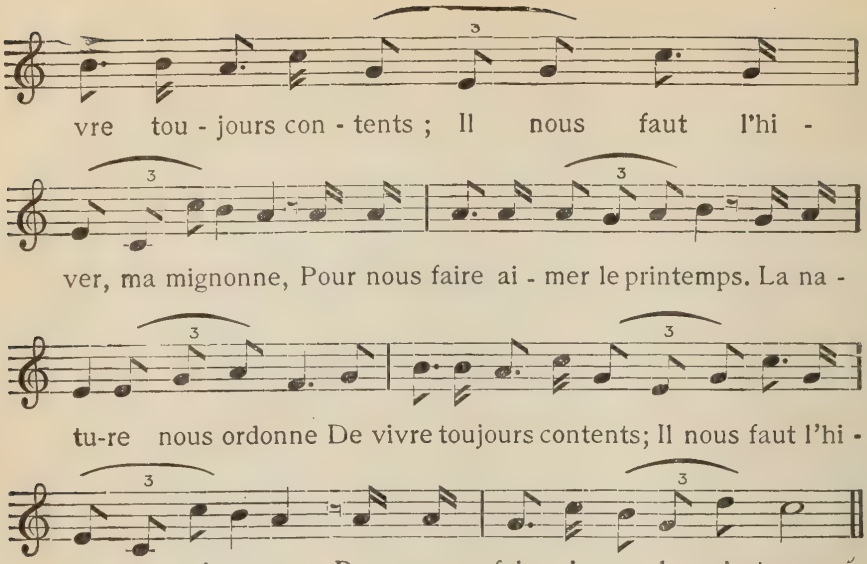


Dans les champs, sur les routes
Au Midi comme au Nord,
Voyez-les tomber toutes,
Au souffle de la mort;
Le vent qui les enlève
Jamais n'en trouve assez...
Sans relâche ni trève
Pauvres feuilles, valsez, valsez. } Ter

Comme la feuille tombe,
Ainsi tombe l'orgueil,
Toute beauté succombe
Aux rigueurs du cercueil,
Les attraits de ce monde
Sont bien vite effacés....
Achevez votre ronde
Pauvres feuilles, valsez, valsez. } Ter

L'HIVER


Un vent ri - gou - reux nous as - siè - ge, Et
l'hi-ver s'a - vance à pas lents; Cou - verts
de glace et de nei - ge, Les
toits, les champs sont tout blancs; Tout
devient sombre et morose, Le ma - tin, à mon ré - veil, Par
ma fe - nê - tre mi - close, Je cherche en vain
le so - leil. La na - tu- re nous ordonne De vi -



Le voile étendu sur la terre
Dérobe à nos yeux le gazon;
Dans la forêt solitaire
A disparu l'oisillon;
Sur les étangs, les rivières,
L'onde est changée en cristal;
Le sol, sans fleurs ni fougères,
A pris un air sépulcral.

Pourquoi ces tristesses plaintives?
Mieux vaut l'espérance et l'amour:
Tu verras les fleurs tardives
Nous revenir à leur tour;
Après la nuit vient l'aurore,
Après le froid la chaleur;
Passé l'hiver vient encore
Du bel été la splendeur.

Premiere Prélude

GRANDEURS DU CANADA

Chantons notre noble origine,
Le sang pur et choisi des Français nos aïeux:
Jadis du Canada la mission divine
Attira tant de saints, de héros et de preux!

Chantons nos époques sublimes:
Cartier plantant la croix sur le sol virginal,
Champlain fondant Québec sur d'opulentes cimes,
Maisonneuve donnant l'essor au Mont-Royal.

Chantons nos découvreurs alertes:
Sur les flots des grands lacs sieur de la Vérendry;
Marquette encor plus loin poussant les découvertes
La Salle parcourant tout le Mississipi.

Chantons les misères sans nombre
De nos pères traqués au milieu de leurs champs,
Faisant le coup de feu sur l'Iroquois dans l'ombre
Et dépouillant le sol de ses arbres géants.

Chantons nos héros magnanimes
Contre qui se brisa le choc des assaillants:
Dollard ou les dix-sept volontaires victimes,
D'Iberville et Lemoyne aux faits-d'armes brillants.

Chantons notre foi conquérante:
Nos Laval, nos Plessis; pontifes courageux
Qui firent triompher, de main ferme et puissante,
La Croix et l'Evangile en des temps orageux.

Chantons nos saintes fondatrices:
Mance, Incarnation, de Youville, Bourgeois;
Héroïnes d'amour, dont les purs sacrifices
Valent de nos guerriers les plus fameux exploits.

Chantons nos élus du martyre:
Nos Jogues, Lallemand, Brébeuf et Daniel
Cueillant sur les bûchers où la foi les attire
Un supplice barbare, un triomphe éternel.

Chantons nos soldats, nos victoires:
Frontenac et Montcalm, Lévis, Salaberry:
Eclatants souvenirs, impérissables gloires,
Que notre peuple entier acclame d'un seul cri.

Chantons nos foudres d'éloquence,
Indomptables tribuns sans trève ni quartier,
Les nobles champions de notre indépendance:
Morin et Papineau, Lafontaine et Cartier.

Chantons nos braves patriotes
Aux jours de trente-sept, époque de malheur,
Où pour briser le joug de nos maîtres despotes,
Ils versèrent leur sang avec tant de valeur!

Chantons nos foyers de lumières:
Notre éducation aux classiques flambeaux,
Nos universités, collèges, séminaires,
Nos écoles d'enfance aux résultats si beaux!

Chantons notre langue française,
Langue de Bossuet, langue de nos aïeux,
Langue où la foi respire, où le coeur est à l'aise,
De nos mères le verbe agréable et joyeux.

Chantons nos maisons de refuge:
Ces royaumes bénis des Soeurs de charité,
Où l'on voit se combattre, en un double déluge,
Un océan de maux, un autre de bonté.

Chantons l'Eglise notre mère
Qui ne cessa jamais de diriger nos pas,
De consoler nos cœurs en toute épreuve amère,
De bénir nos efforts, de nous tendre les bras.

Chantons nos apôtres célèbres
Que dans tous ses confins l'Amérique reçut,
Qui firent succéder la lumière aux ténèbres
D'une mer jusqu'à l'autre et du Nord jusqu'au Sud.

Chantons notre fleuve admirable
Le Saint-Laurent au cours noble et majestueux;
Nos chutes, nos torrents de force incomparable,
Nos rivières, nos lacs et nos ports somptueux.

Chantons nos splendides rivages
Où la grève et la mer unissent leur beauté,
Où tant de visiteurs, amants des douces plages,
Viennent humer l'air pur, recouvrer leur santé.

Chantons nos montagnes altières,
Nos immenses forêts, nos fertiles vallons,
Nos plaines de l'Ouest, inépuisables terres
Où le froment doré déborde les colons.

Chantons nos chasses glorieuses:
Orignaux et chevreuils, caribous et castors:
De nos bateaux pêcheurs les pêches merveilleuses.
Le saumon, le hareng, la morue à pleins bords.

Chantons nos richesses minières:
Nos Cobalts pleins d'argent, nos Klondykes pleins d'or;
Notre feuille d'érable et nos érablières,
A la fois du pays l'emblème et le décor.

Chantons la belle Canadienne,
Sa riante figure et ses jolis yeux doux:
Vaillante en ses devoirs d'épouse et de chrétienne,
Féconde en héritiers de son illustre époux.

Chantons nos frères des campagnes,
Leur paisible existence et leur frugalité:
Fortunés habitants qui, près de leurs compagnes,
Trouvent le vrai bonheur et la prospérité.

Chantons notre ferme espérance
En un bel avenir sans cesse grandissant:
Gloire à notre pays pour sa fortune immense,
Et pour tant de bienfaits grâce à Dieu tout-puissant!

Chantons nos chansons populaires,
Concerts de notre enfance, échos de nos berceaux,
Héritage sacré de la voix de nos mères,
Refrains de nos aïeux au fond de leurs tombeaux.

EPILOGUE

Cessons nos luttes fratricides, (1)
Emparons-nous du sol (2) et proclamons nos droits, (3)
Crions de voix tonnante et de cœurs intrépides:
Nos institutions, notre langue et nos lois! (4)

(1) Cri fameux de Honoré Mercier.
(2) Cri du Curé Labelle.
(3) Cri de Lafontaine.
(4) Notre devise nationale.

Deuxième prélude

FOI DU CANADA

Notre cher Canada brille par son histoire,
Ses combats, ses héros de suprême valeur,
Dont la postérité gardera la mémoire,
Et dont les noms fameux font vibrer notre coeur.
Mais de tous ces héros quels sont les plus sublimes?
Les soldats de l'Eglise ou les soldats du Roi?
S'ils sont également généreux, magnanimes,
Il faut donner la palme aux martyrs de la Foi.

Notre cher Canada brille par ses ressources,
Trésors illimités de mines, de forêts,
De mers et de moissons, — intarissables sources
D'abondante richesse et d'immenses progrès.
Mais de tous ces trésors quels sont les plus sublimes,
Les bienfaits de l'Eglise ou les bienfaits du Roi?
S'ils sont également précieux, magnanimes,
Il faut donner la palme aux oeuvres de la Foi.

Notre cher Canada brille par ses lumières,
Ses flambeaux éclairant notre société,
De la jeunesse ardente illustrant les carrières
Et lui donnant l'essor vers la célébrité.
Mais de tous ces flambeaux quels sont les plus sublimes
Les astres de l'Eglise ou les astres du Roi ?
S'ils sont également radieux, magnanimes,
Il faut donner la palme aux soleils de la Foi.

O Canada, terre chérie

Texte nouveau entièrement dégagé de toute emphase, de tout artifice, de tout fleuron littéraire, et particulièrement de toute banalité laudative qui peut s'appliquer à n'importe quelle nation.

Les qualités essentielles d'un vrai chant national sont bien la plus grande simplicité dans la forme et la plus grande exactitude ethnographique et historique, de manière que ce soit le chant propre et absolument caractéristique de la nation, de l'unique nation dont il s'agit.

Un chant national trop vague et imprécis, trop général et inapproprié aussi bien qu'un chant affecté et trop fleuri, trop pompeux et prétentieux, s'éloigne du naturel et tombe nécessairement dans l'artificiel, plus ou moins vrai.

Un tel chant poura jouir d'une certaine vogue en certains milieux, faute d'un texte meilleur; mais il pénétrera difficilement parmi le peuple qui, dans sa naïve honnêteté, demandera toujours une forme tout-à-fait simple qui lui convienne, et un naturel tout-à-fait distinctif qui convienne exclusivement à son pays.

L'auteur de ce texte nouveau croit, en toute sincérité, qu'il se recommande à la fois par une extrême simplicité littéraire et par une parfaite exactitude au point de vue national. Puis il a le mérite d'avoir un refrain, chose indispensable. Enfin c'est le chant tout de suite reconnaissable du peuple canadien, et ce ne peut être le chant d'aucun autre peuple.

Puisse-t-il être apprécié... et chanté!

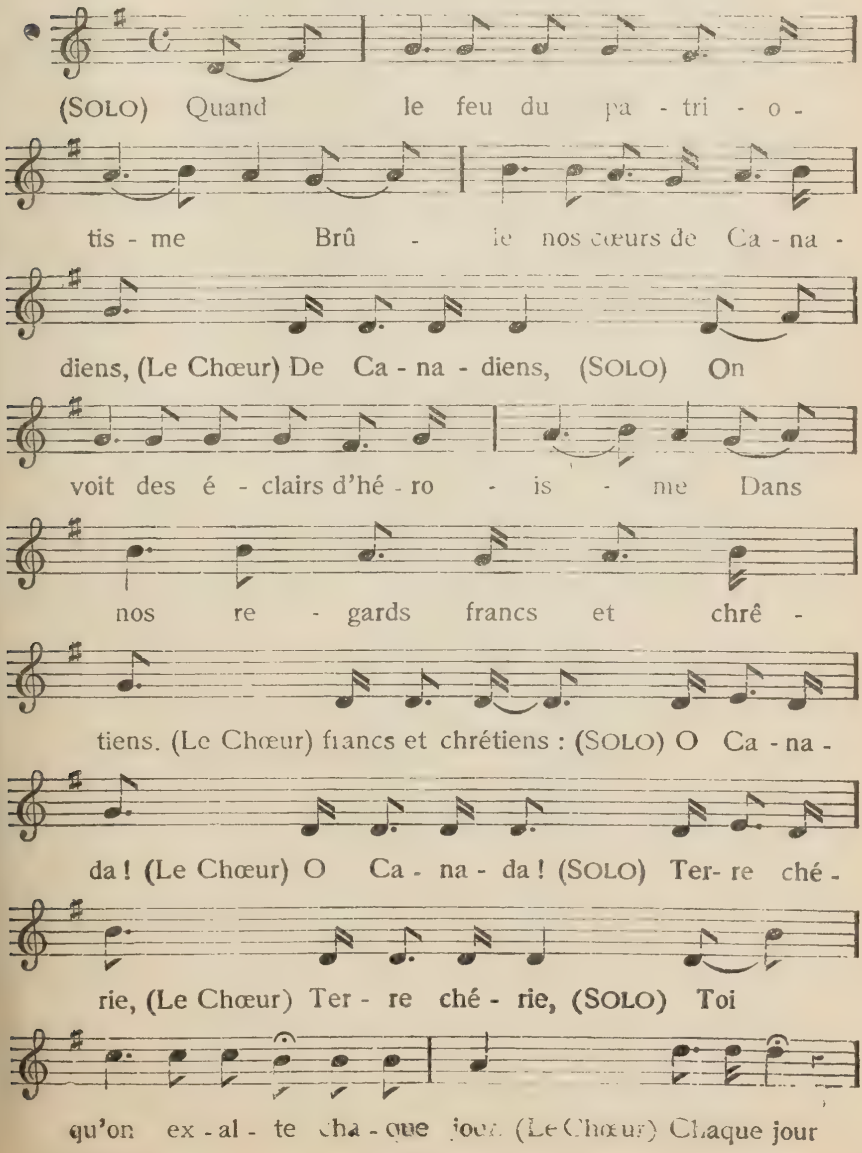
Il n'a pas d'air spécial; mais on peut le chanter avec un très grand effet sur l'air noté ci-joint, qui est bien l'air le plus vif et le plus entraînant sur lequel on ait jamais chanté la chanson de *Comme le dit un vieil adage*, de sir George Etienne Cartier.

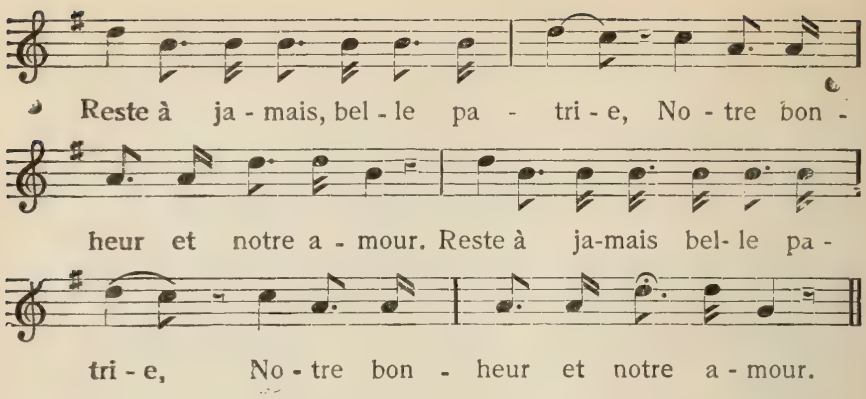
Cet air est déjà très populaire en plusieurs endroits de la Province de Québec. Il est très beau, d'ailleurs, et mérite certainement d'être rangé parmi les principaux airs nationaux du peuple canadien-francais.

Une voix seule chante les deux premières lignes de chaque strophe, et le choeur répète les deux derniers mots ou quatre dernières syllabes; même chose pour les deux dernières lignes de chaque strophe qui se chantent comme les deux premières.

Ainsi, dans le premier couplet, les mots répétés par le choeur sont: *de Canadiens*, et *francs et chrétiens*.

Pour le refrain, le solo chante: *O Canada;* le chœur répète: *O Canada;* — le solo chante: *terre chérie;* le chœur répète: *terre chérie;* — le solo chante: *Toi qu'on exalte chaque jour;* le chœur répète: *chaque jour;* — enfin le reste est chanté par le chœur avec ensemble et avec force. On répète les deux dernières lignes.





II

Noblesse de notre origine,
Hardis exploits de nos aïeux,
de nos aïeux,
Nouvelle-France, œuvre divine,
Voilà ce qui brille à nos yeux,
brille à nos yeux.

III

Notre histoire est une épopée
Pleine de gloire et de leçons,
et de leçons:
La croix, la charrue et l'épée,
Voilà ce que nous bénissons,
nous bénissons.

IV

Suivons les traces de nos pères,
Imprégnons-nous de leurs vertus,
de leurs vertus;
Si nous voulons des jours prospères
Reprenons leurs travaux ardus,

V

Ils combattirent pour l'Eglise,
Pour leur langue et leur liberté,
leur liberté:
Même tâche, même devise
Incombe à leur postérité,
postérité.

VI

Qu'en nos luttes parlementaires
Papineau soit notre aiguillon,
notre aiguillon,
Dans nos campagnes militaires,
Marchons au cri de Carillon,
de Carillon.

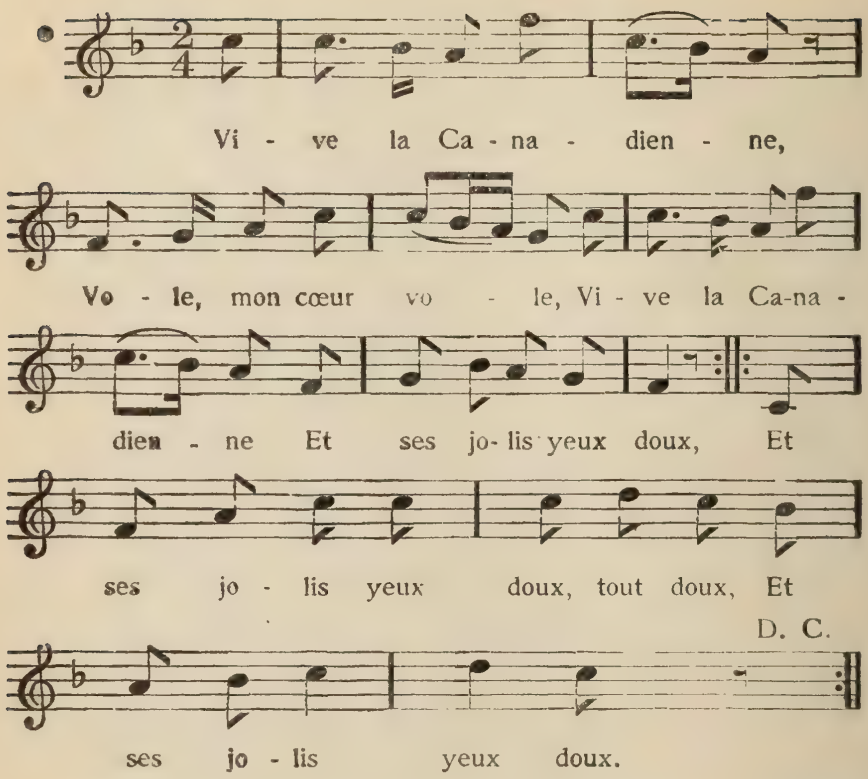
VII

Unissons-nous comme des frères
Pour défendre nos lois, nos droits,
nos lois, nos droits,
Nos champs, nos lacs et nos rivières,
Notre grand fleuve et nos grands bois,
et nos grands bois.

VIII

Chantons notre reconnaissance
Au Seigneur pour tant de bienfaits,
tant de bienfaits;
Rallions-nous, pleins d'espérance,
A notre ancien drapeau français,
drapeau français.

Vive la Canadienne



La vieille chanson *Vive la Canadienne* à cause de son air si éveillé, si doux et si tendre à la fois, est toujours considérée par la masse du peuple canadien comme notre chanson nationale par excellence.

Mais c'est l'air surtout qui persiste. Car on sait que les mots, à part ceux du premier couplet, ne valent absolument rien. En effet, après avoir si bien commencé, le vieux texte se termine honteusement en queue de poisson, c'est-à-dire en une chanson d'ivrognerie et de débauche.

Et c'est la raison, sans doute, 1o pourquoi on ne la chante jamais quoiqu'on la joue sur tous les instruments de musique avec le plus bel enthousiasme, et 2o pourquoi la chanson *O Canada* du juge Routhier (qui se chante!!!) a paru la supplanter depuis l'année 1884 et s'accréditer plus ou moins, dans les hautes sphères, comme notre vrai chant national.

Toutefois (*adhuc sub judice lis est*), le peuple réclame toujours son ancienne chanson *Vive la Canadienne*. Et à celle-ci il ne manque évidemment que des mots propres et convenables pour prendre sa revanche et garder sa noble position à la tête de toutes nos chansons populaires dans le genre pa-

triotique et national. On peut même conjecturer que si, en 1884, on eût pu chanter la *Canadienne* avec de tels mots propres et convenables, le Comité de la Saint-Jean-Baptiste n'aurait pas cherché mieux.

C'est pour répondre aux aspirations d'une telle mentalité que l'auteur, tout en conservant intact le premier couplet, a composé une chanson toute nouvelle sur le vieux thème de *Vive la Canadienne*. C'est une chanson qui peut se chanter!!! Elle est en partie sérieuse et en partie gaie, mais noble toujours.

On trouvera, peut-être, un peu longue cette chanson de 20 couplets. Rien n'oblige de la chanter d'un bout à l'autre. Qui peut plus peut moins. On peut se borner à un petit nombre de strophes.

Comme chanson nationale, dans les circonstances nobles et solennelles, on ferait bien de la limiter aux six premiers couplets. Le reste peut être chanté à loisir, quand on a du temps et que la note plus enjouée, un peu comique même, convient davantage à l'exubérance des esprits et des cœurs.

Femme forte et chrétienne,
Vole, mon coeur, vole,
Femme forte et chrétienne,
Elle nous charme tous, etc.

Elle est fine et gentille,
Vole, mon coeur, vole,
Elle est fine et gentille,
Belle dans tous les goûts, etc.

Elle rayonne et brille,
Vole, mon coeur, vole,
Elle rayonne et brille,
Avec ou sans bijous, etc.

Nous l'aimons à l'extrême,
Vole, mon coeur, vole,
Nous l'aimons à l'extrême,
D'amour tendre et jaloux, etc.

Elle est reine suprême,
Vole, mon coeur, vole,
Elle est reine suprême,
Des cœurs à ses genoux, etc.

C'est à qui la marie,
Vole, mon coeur, vole,
C'est à qui la marie,
Les garçons en sont fous, etc.

Par sa riche industrie,
Vole, mon coeur, vole,
Par sa riche industrie,
Elle joint les deux bouts, etc.

Que d'enfants elle donne,
Vole, mon coeur, vole,
Que d'enfants elle donne
A son joyeux époux! etc.

La famille foisonne
Vole, mon coeur, vole,
La famille foisonne
En petits manitous, etc.

Elle fait à l'aiguille,
Vole, mon coeur, vole,
Elle fait à l'aiguille
Nos habits, nos surtouts, etc.

Elle apprend à sa fille,
Vole, mon coeur, vole,
Elle apprend à sa fille,
A ménager les sous, etc.

Elle fait à merveille,
Vole, mon coeur, vole,
Elle fait à merveille,
La bonne soupe aux chous, etc.

Elle est bien sans pareille,
Vole, mon coeur, vole,
Elle est bien sans pareille,
Pour soigner rhume et toux, etc.

On adore ses tartes,
Vole, mon coeur, vole,
On adore ses tartes,
Son beurre et ses ragoûts, etc.

Elle a toujours aux cartes,
Vole, mon coeur, vole,
Elle a toujours aux cartes,
Les mains pleines d'atouts, etc.

Jusqu'à l'heure dernière,
Vole, mon coeur, vole,
Jusqu'à l'heure dernière,
Sa vie est toute à nous, etc.

Ce n'est qu'au cimetière,
Vole, mon coeur, vole,
Ce n'est qu'au cimetière,
Que son règne est dissous, etc.

Allons fleurir sa tombe,
Vole, mon coeur, vole,
Allons fleurir sa tombe,
Un grand cœur est dessous, etc.

Que notre pleur y tombe,
Vole, mon coeur, vole,
Que notre pleur y tombe,
Plein de souvenez-vous, etc.

POSTCRIPTUM

Il sera intéressant, pour le public éclairé qui s'occupe de nos chansons populaires et patriotiques, de relire ici le témoignage franchement approbatif que M. Benjamin Sulte rendit à cette nouvelle chanson de *Vive la Canadienne*, dans une correspondance au *Monde Illustré* de Montréal, en date du 22 octobre 1892.

Voici comment il s'exprime:

"L'idée de Mr l'abbé Burque, de développer le chant de *Vive la Canadienne* a été excellente et tout à fait dans l'ordre. Ce genre de chansons qui consiste à énumérer les qualités ou les défauts d'une personne ou d'un type reconnu, nous autorise à ajouter couplets sur couplets sans que l'on puisse dire que nous allongeons par trop; car le chanteur est toujours libre de choisir les strophes qui lui conviennent et de laisser les autres de côté. La Canadienne est un type; plusieurs poètes ne suffiraient pas à la peindre; on peut toujours dire son mot sur le compte de cette femme admirable sans mériter le blâme. C'est un thème à effet toujours. Vous en avez la preuve dans les santés que l'on boit à nos banquets, alors qu'un orateur se lève pour faire l'éloge des femmes de son pays. Les applaudissements ébranlent la salle et l'on entonne *Vive la Canadienne.* Mais les voix s'arrêtent au deuxième couplet, vu qu'il n'y a pas de suite, et j'avoue que c'est peu galant de notre part. Il était temps qu'un Canadien à l'esprit élevé comme l'est Mr Burque, se déterminât à concéder plus de terrain aux vertus de ce sexe auquel nous devons nos mères et nos sœurs. Dorénavant, on chantera la *Canadienne* plus longtemps et ce sera pour le mieux."

LA PATRIE

Cette chanson a été composée pour la satisfaction de ceux de nos compatriotes qui voudraient bien retenir l'air populaire de *Vive la Canadienne* comme air national canadien-français, mais qui soutiennent avec raison que les paroles chantées sur cet air devraient elles-mêmes être nationales, c'est-à-dire se rapporter à la patrie tout entière, au lieu de se rapporter, comme le thème de la *Canadienne*, à une partie seulement de notre patrie. L'auteur concourt absolument dans cette opinion. Rien n'empêche, au reste, de chanter sur le même air la chanson de la *Canadienne* et la chanson de la *Patrie*. Quand on voudra chanter la *Patrie* sur l'air national de la *Canadienne*, on aura dorénavant des mots pour ce faire, — du moins si cette chanson nouvelle trouve grâce auprès du public.

Vive notre patrie,
Vole, mon coeur, vole,
Vive notre patrie,
Et son joli ciel doux,
Et son joli ciel doux, tout doux,
Et son joli ciel doux.

Terre aimable et chérie,
Vole, mon coeur, vole,
Terre aimable et chérie,
Attrayante pour tous, etc.

Vivent nos fiers érables,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos fiers érables,
Et leur joli miel doux, etc.

Emblèmes vénérables,
Vole, mon coeur, vole,
Emblèmes vénérables,
Sont leurs feuilles pour nous, etc

Vivent nos fameux chênes,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos fameux chênes,
Et leurs jolis glands doux; etc.

Nos sapins et nos frênes,
Vole, mon coeur, vole,
Nos sapins et nos frênes,
Qu'on estime partout, etc.

Vivent nos forêts grandes,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos forêts grandes,
Et leurs jolis vents doux; etc.

On y chasse par bandes
Vole, mon coeur, vole,
On y chasse par bandes
Orignaux, caribous. etc.

Vivent nos blanches neiges,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos blanches neiges,
Et leurs jolis froids doux; etc.

Nos trappeurs avec pièges,
Vole, mon coeur, vole,
Nos trappeurs avec pièges,
En ont jusqu'aux génoux. etc.

Vivent nos Laurentides,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos Laurentides,
Et leur joli bleu doux; etc.

Ces repaires splendides,
Vole, mon coeur, vole,
Ces repaires splendides,
Et des ours et des loups. etc.

Vivent nos cerfs agiles,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos cerfs agiles,
Et leurs jolis bois doux; etc.

Visons, renards habiles,
Vole, mon coeur, vole,
Visons, renards habiles,
Castors et carcajous. etc.

Vivent nos martes brunes,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos martes brunes,
Et leur joli poil doux; etc.

Nos marmottes communes,
Vole, mon coeur, vole,
Nos marmottes communes,
Ecureuils gris ou roux. etc.

Vivent nos lacs immenses,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos lacs immenses,
Et leurs jolis flots doux; etc.

Tant de magnificences
Vole, mon coeur, vole,
Tant de magnificences
Ont là leur rendez-vous, etc.

Vivent nos hautes chutes,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos hautes chutes,
Et leurs jolis bruits doux;etc.

Par torrents et culbutes,
Vole, mon coeur, vole,
Par torrents et culbutes,
Va leur masse en courroux. etc.

Vive notre roi-fleuve,
Vole, mon coeur, vole,
Vive notre roi-fleuve,
Et son joli cours doux, etc.

Grandeur à toute épreuve,
Vole, mon coeur, vole,
Grandeur à toute épreuve,
En dessus et dessous, etc.

Vivent nos beaux rivages
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos beaux rivages
Et leurs jolis bains doux; etc.

La santé sur ces plages,
Vole, mon coeur, vole,
La santé sur ces plages,
Redresse les corps mous. etc.

Vivent nos bancs d'outardes
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos bancs d'outardes,
Et leurs jolis cris doux; etc.

Farouches, sur leurs gardes,
Vole, mon coeur, vole,
Farouches, sur leurs gardes
En allongeant leurs cous. etc.

Vivent nos hirondelles,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos hirondelles,
Et leurs jolis nids doux; etc.

Nos canards et sarcelles,
Vole, mon coeur, vole,
Nos canards et sarcelles,
Nos perdrix, nos hibous; etc.

Vivent nos oiseaux jaunes
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos oiseaux jaunes,
Et leur joli vol doux; etc.

Nos pinsons dans les aulnes,
Vole, mon coeur, vole,
Nos pinsons dans les aulnes,
Nos geais, merles, coucous. etc.

Vivent nos vastes plaines,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos vastes plaines,
Et leurs jolis blés doux;

Ces fertiles domaines,
Vole, mon coeur, vole,
Ces fertiles domaines,
Dont le monde est jaloux. etc.

Vivent nos verts bocages
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos verts bocages
Et leur joli frais doux; etc.

Nos prés, nos fleurs sauvages,
Vole, mon coeur, vole,
Nos prés, nos fleurs sauvages,
Nos foins pleins de frou-frous. etc

Vivent nos eaux, nos pêches,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos eaux, nos pêches,
Et leurs jolis fruits doux; etc.

Saumons et truites fraîches
Vole, mon coeur, vole,
Saumons et truites fraîches,
Délectent tous les goûts. etc.

Vive notre morue,
Vole, mon coeur, vole,
Vive notre morue,
Et ses jolis flancs doux; etc.

Notre alose ventrue,
Vole, mon coeur, vole,
Notre alose ventrue,
Notre hareng surtout. etc.

Vivent nos braves pères,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos braves pères,
Et leurs jolis noms doux; etc.

Leurs prouesses guerrières,
Vole, mon coeur, vole,
Leurs prouesses guerrières,
D'orgueil nous rendent fous. etc

Vive notre légende,
Vole, mon coeur, vole,
Vive notre légende,
Et ses jolis faits doux: etc.

Les sorts qu'on appréhende,
Vole, mon coeur, vole,
Les sorts qu'on appréhende,
Lutins et loups-garous. etc.

Vivent nos chants rustiques,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos chants rustiques,
Et leurs jolis airs doux; etc.

Du passé les reliques,
Vole, mon coeur, vole,
Du passé les reliques,
De nos coeurs les joujoux. etc.

Vive notre langage,
Vole, mon coeur, vole,
Vive notre langage,
Et ses jolis mots doux; etc.

Plus charmant héritage,
Vole, mon coeur, vole,
Plus charmant héritage,
Que joyaux et bijous. etc.

Vivent nos vieux collèges,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos vieux collèges,
Et leurs jolis toits doux; etc.

Honte aux mains sacrilèges,
Vole, mon coeur, vole,
Honte aux mains sacrilèges,
Qui leur portent des coups. etc.

Vive notre foi sainte,
Vole, mon coeur, vole,
Vive notre foi sainte,
Et ses jolis traits doux; etc.

L'Eglise, en son enceinte,
Vole, mon coeur, vole,
L'Eglise, en son enceinte,
Nous bénit jusqu'au bout. etc.

Vivent nos gens de ferme,
Vole, mon coeur, vole,
Vivent nos gens de ferme,
Et leurs jolis champs doux; etc.

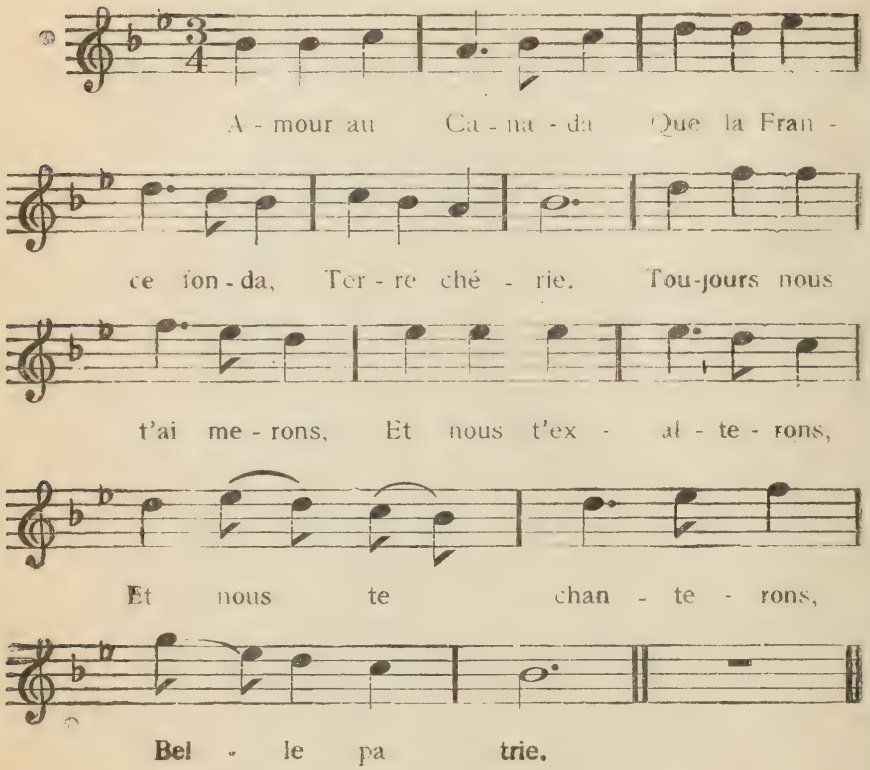
Cultivant de main ferme
Vole, mon coeur, vole,
Cultivant de main ferme
Leur avoine et leurs choux. etc.

Vive la Canadienne,
Vole, mon coeur, vole,
Vive la Canadienne,
Et ses jolis yeux doux; etc.

Mère bonne et chrétienne,
Vole, mon coeur, vole,
Mère bonne et chrétienne,
Trésor de son époux. etc.

Amour au Canada

Sur l'air de "Nous vous invoquons tous".



Amour au Canada
Que Dieu consolida,
Terre chérie.

Amour au Canada
Que le sang féconda,
Terre chérie.

Amour au Canada
Où la foi déborda,
Terre chérie.

Amour au Canada
Où Cartier résida,
Terre chérie.

Amour au Canada
Que Champlain habita,
Terre chérie.

Amour au Canada
Que de Laval guida,
Terre chérie.

Amour au Canada
Où Frontenac gronda,
Terre chérie.

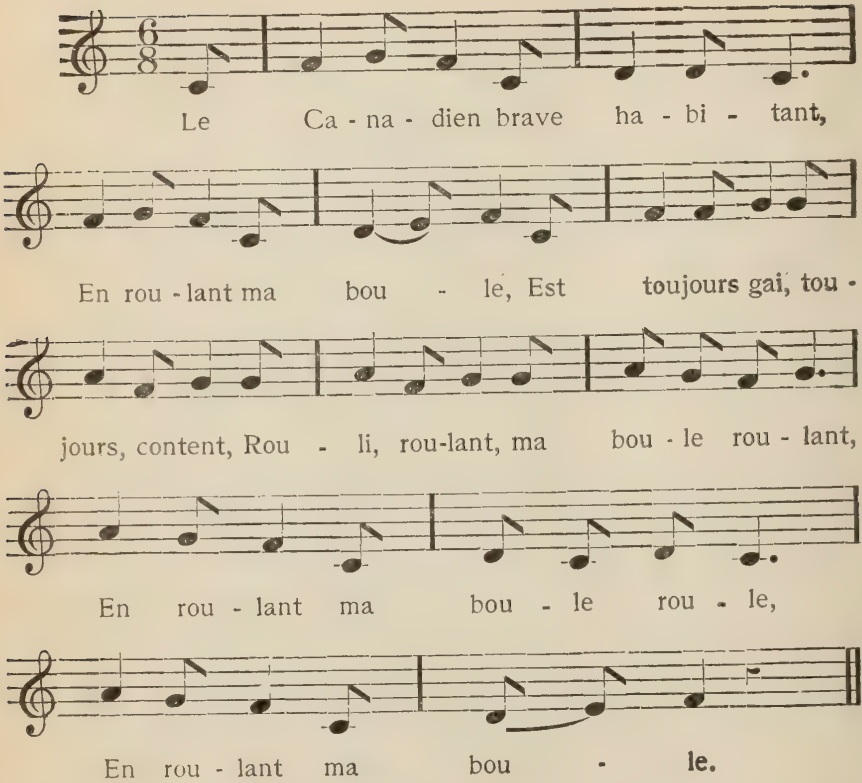
Amour au Canada
Où Montcalm commanda,
Terre chérie.

Amour au Canada
Que Sal'berry garda,
Terre chérie.

Amour au Canada
Où Papineau plaida,
Terre chérie.

Amour au Canada
Où la gloire abonda.
Terre chérie.

Le Canadien, brave habitant



Pour faire pendant à la chanson nationale en faveur de la *Canadienne*, il a semblé à l'auteur qu'une autre chanson patriotique en faveur du *Canadien* était devenue nécessaire.

Quel air fallait-il lui donner?

Comme, après l'air de *Vive la Canadienne*, il n'en est pas de plus alerte et de plus populaire que celui de *En roulant ma boule roulant;* et comme la substitution d'un sujet plus élevé que celui de ce nigaud de fils du roi qui vise un canard et en tue un autre était une chose non seulement naturelle, mais désirable, l'auteur a pensé que le sujet nouveau pour cet air était tout trouvé dans le Canadien-Français à chanter, ou célébrer, en sa qualité d'*Habitant*, c'est-à-dire de cultivateur ou de fermier.

C'est la raison d'être de la chanson qui suit.

De grand matin, part en chantant,
En roulant ma boule,
Revient le soir en turlutant,
Rouli roulant, etc.

Bon citoyen, fort bon vivant,
En roulant ma boule,
Il s'enrichit en cultivant,
Rouli roulant, etc.

Avec sa femme et ses enfants,
En roulant ma boule,
Il coule des jours triomphants,
Rouli roulant, etc.

Tout plein de foi, le cœur fervent,
En roulant ma boule,
A son église il va souvent,
Rouli roulant, etc.

Il est affable, honnête et franc,
En roulant ma boule,
Hospitalier, poli, galant,
Rouli roulant, etc.

Le plaisir est son élément,
En roulant ma boule.
Il s'amuse gaillardement,
Rouli roulant, etc.

Dans ses amours il est constant,
En roulant ma boule,
En amitié l'est tout autant,
Rouli roulant, etc.

En affaires il est prudent,
En roulant ma boule,
En politique il est ardent,
Rouli roulant, etc.

Rien devant lui qu'il n'aime tant
En roulant ma boule,
Que son cheval vite trottant,
Rouli roulant, etc.

Dans les forêts s'il va chassant,
En roulant ma boule,
Tout vole, plume et poil et sang,
Rouli roulant, etc.

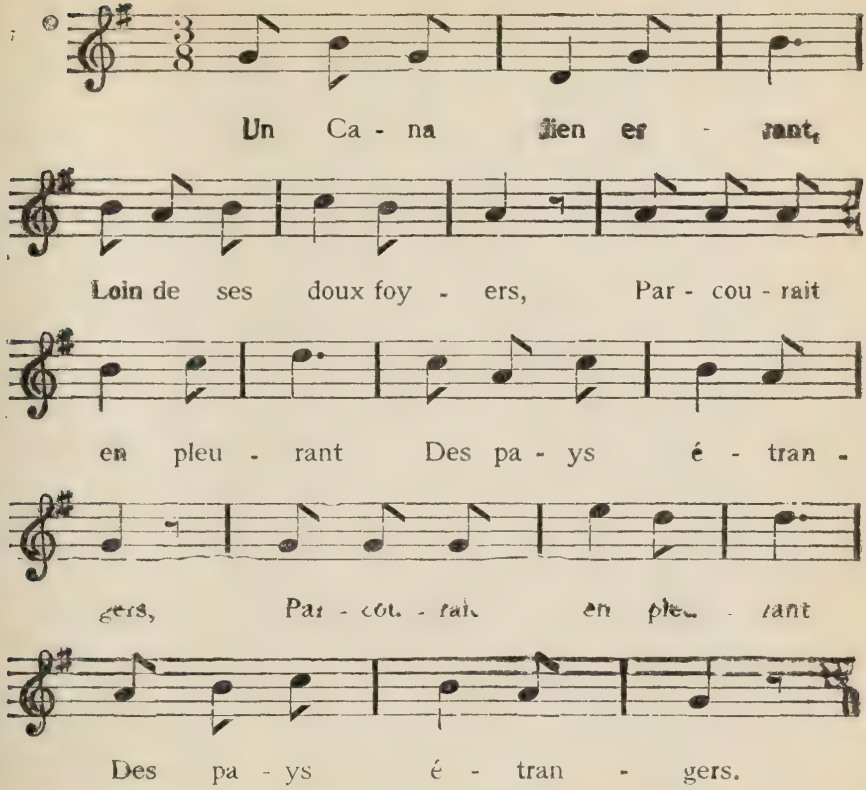
Sur les ondes s'il va voguant,
En roulant ma boule,
Il est superbe en naviguant,
Rouli roulant, etc.

Va-t-il en guerre, il est vaillant,
En roulant ma boule,
Hardi, rusé, vif et bouillant,
Rouli roulant, etc.

Conteur d'histoire, il est charmant,
En roulant ma boule,
Tout en riant, tout en fumant,
Rouli roulant, etc.

Un petit coup de vin brillant
En roulant ma boule,
Le rend d'esprit tout pétillant,
Rouli roulant, etc.

UN CANADIEN ERRANT



Modification de la fameuse complainte du *Canadien errant* pour l'adapter à la condition générale de tous les Canadiens qui vivent ou voyagent en pays étrangers, surtout aux Etats-Unis, au lieu des Canadiens exilés, selon le texte de Gérin-Lajoie.

La génèse de cette modification se trouve expliquée dans ces paroles que l'auteur écrivait au *Monde Illustré,* numéro du 9 janvier 1892, et qui sont encore d'actualité:

"C'est bien là le sentiment et le vœu de tout véritable patriote en Canada: retenir d'abord au pays les enfants du pays, et puis y rappeler ceux qui s'en sont exilés. Nul doute que la complainte de Gérin-Lajoie *Un Canadien errant* ne contribue puissamment à cette noble fin en célébrant d'une manière si touchante les charmes du pays et les amertumes de l'exil. N'est-il pas vrai, cependant, que cette complainte, telle qu'elle est, ne s'applique pas rigoureusement à la situation ordinaire de nos Canadiens des Etats-Unis, et qu'elle serait beaucoup plus effective si elle était une exposition fidèle des sentiments propres à cette situation particulière?

Ce qu'il faut exprimer, d'après ce nouveau plan, c'est l'amour du pays, l'ennui de l'exil, le projet du retour, le retour, et enfin les joies du foyer retrouvé. De cette manière, la complainte serait parfaite. Elle serait une véritable prédication. Impossible de la chanter sans se sentir entraîné dans cette voie. Je propose donc la modification suivante de cette patriotique chanson, espérant qu'on lui fera l'honneur de l'approuver".

I

Un jour, triste et pensif,
Assis au bord des flots,
Au courant fugitif
Il adressa ces mots:

Si tu vois mon pays,
Mon pays bienheureux,
Va, dis à mes amis
Que je me souviens d'eux.

Plongé dans les douleurs,
Loin de mes chers parents,
Je passe dans les pleurs
D'infortunés moments.

O jours si pleins d'appas,
Vous êtes disparus!...
Et ma patrie, hélas!
Ne la verrai-je plus?

II

Oui, je te reverrai,
O terre du bonheur,
Et je retrouverai
Les amis de mon cœur.

Aussitôt animé
Du plus noble dessein,
De son pays aimé
Il reprend le chemin.

Il arrive joyeux,
L'esprit libre d'ennui:
Oh! qu'il se trouve heureux
Et tranquille chez lui!

Et là, souvent, le soir,
Tout fier de son retour,
Il dit ce chant d'espoir,
De bonheur et d'amour:

Hors de mon cher pays
Je n'irai plus souffrir:
Avec mes chers amis
Je veux vivre et mourir!

POSTCRIPTUM

Pour sa justification, l'auteur a l'avantage de pouvoir dire ici que l'essai ci-dessus, après avoir essuyé le feu d'une très vive quoique très courtoise protestation de la part d'un homme de lettres bien connu à Montréal, Mr Germain Beaulieu, a fini par gagner les suffrages de ce vaillant champion de la chanson populaire intangible.

Mr Beaulieu craignait que l'oeuvre de Gérin-Lajoie ne fût dénaturée, gâtée, plus ou moins ruinée par l'innovation; mais il admit finalement que la chanson primitive du *Canadien errant* pouvait autant que devait rester intacte dans la littérature comme dans l'histoire du pays, étant toujours antérieure et supérieure à toutes les modifications qu'elle est susceptible de recevoir.

On trouvera dans le IIe Volume de mes *Elévations poétiques* le récit détaillé de cette intéressante et importante joute littéraire dont le résultat fut la reconnaissance et la consécration du principe qu'il est bon quelquefois et nullement criminel, de retoucher des chansons populaires pour les améliorer, ou pour les adapter à des circonstances nouvelles, ou pour leur donner une plus grande portée, utile, agréable et patriotique.

Mais l'auteur a, encore ici, le précieux privilège de se rabattre sur la haute approbation de la même autorité qui a admis au droit de cité la version nouvelle de *Vive la Canadienne*, je veux dire Mr Benjamin Sulte.

Voici comment il parla à cet égard dans sa correspondance au *Monde Illustré* du 22 octobre 1892:

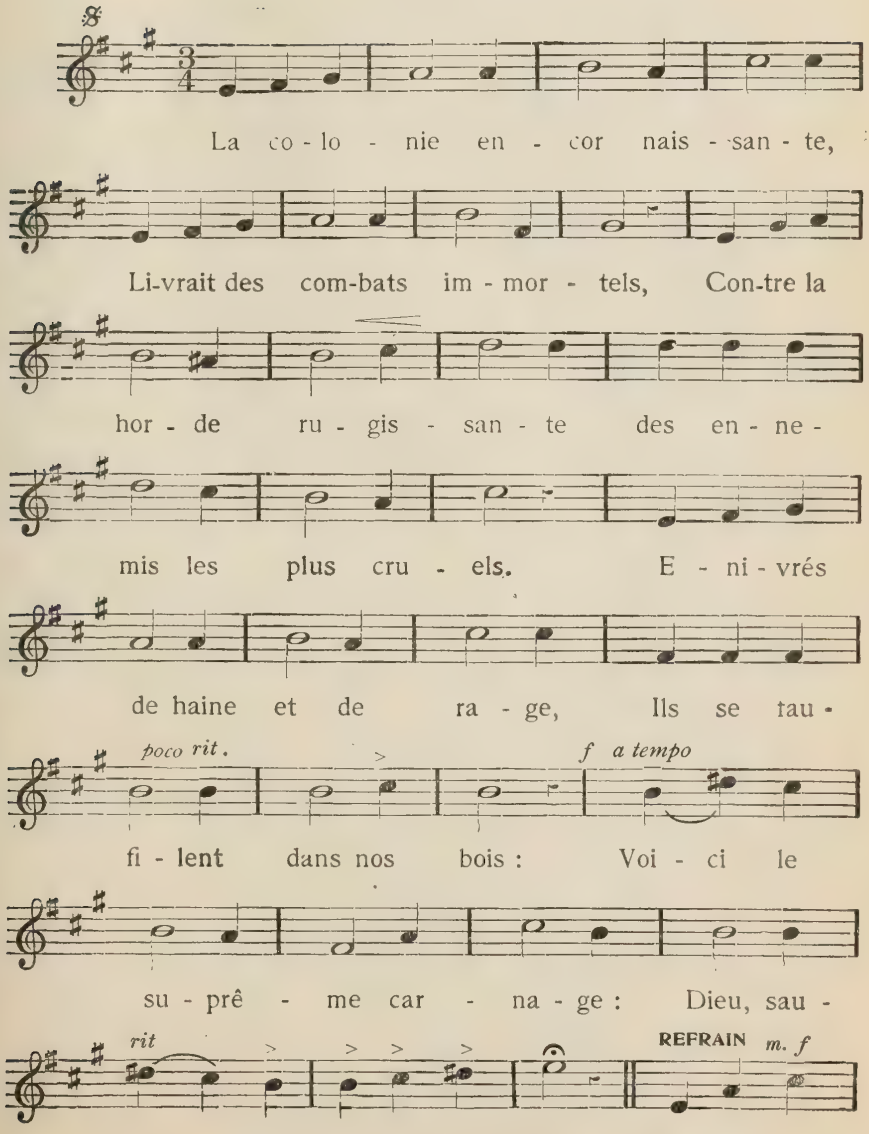
"Depuis que Mr l'abbé F.-X. Burque nous a parlé pour la première fois de la transformation que les couplets populaires subissent en traversant les âges, j'ai fait quelques réflexions à ce sujet, et je crois me rappeler que cette pratique est commune à tous les peuples. Cela procède des circonstances particulières à ceux qui chantent ces couplets.'"

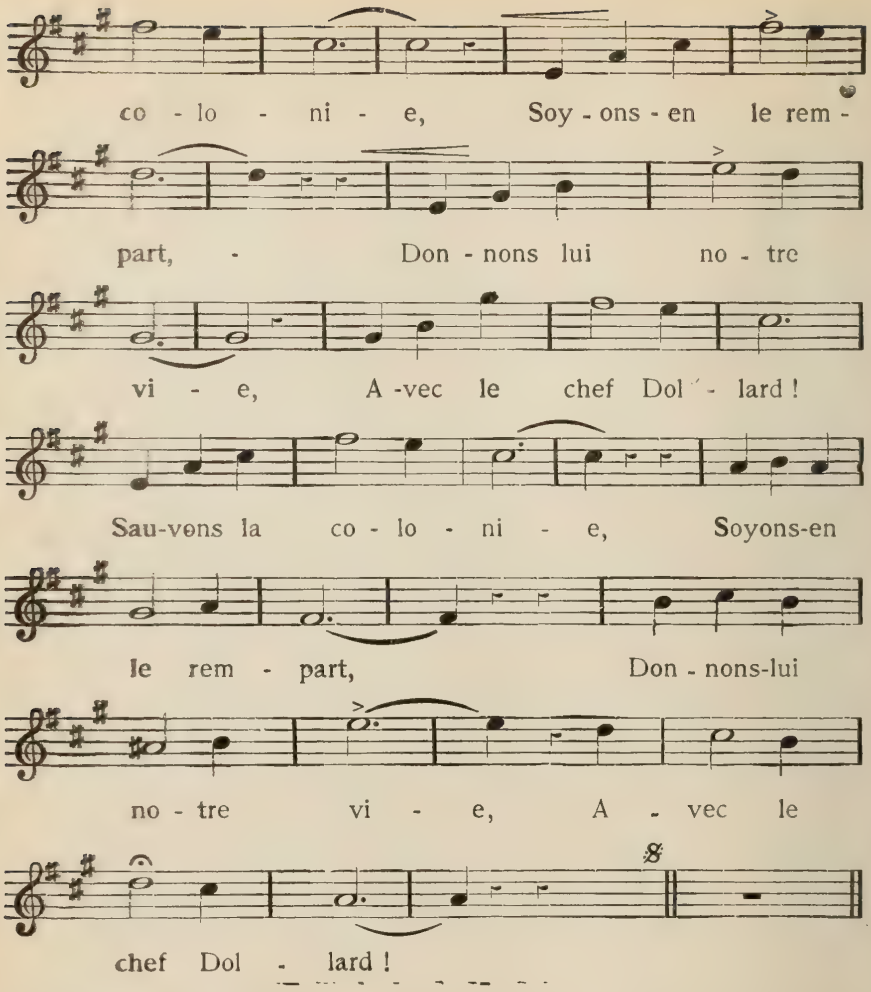
Après avoir exposé, comme exemples, les transformations de la *Claire Fontaine*, du *Juif errant*, de *Malbrough s'en va-t-en guerre*, de la *Marseillaise* elle-même, Mr Sulte a la bonté d'ajouter:

"J'espère que Mr Germain Beaulieu va voir le *Canadien errant* sous un jour nouveau et qui est grand par lui-même (comme le veut Mr l'abbé Burque). La transformation de quelques mots dans ces strophes célèbres tombe parfaitement d'accord avec la donnée du sujet tel qu'il est maintenant. Si Gérin-L-ajoie a voulu parler des exilés de 1839, son cadre est (tout de même) susceptible d'embrasser les événements de notre époque; car c'est après tout l'élégie du Canadien sur la terre étrangère qu'il a voulu rendre; et puisque la moitié de notre peuple est aujourd'hui absente de ses foyers, il faut bien conserver (en les modifiant quelque peu) les expressions douloureuses dont le poète s'est servi et dont il avait puisé l'inspiration dans son ardent désir de voir les Canadiens-Français se tenir compacts au milieu de la province de Québec, notre seule patrie, notre France!"

"Je vous citerai un autre fait bien curieux qui m'a été conté par Mgr Faraud, évêque de la rivière McKenzie : — C'est que le *Canadien errant a* déjà eu les honneurs de la parodie, comme toutes les œuvres qui impressionnent vivement un peuple au sens artistique. Monseigneur m'a chanté ces couplets pleins d'esprit, improvisés par les voyageurs du grand Nord-Ouest; mais je me garderai bien de vous en fournir le texte. Pour faire plaisir à Gérin-Lajoie, je lui récitai, le lendemain, ce que je venais d'apprendre, et il rit de bon cœur. C'était un homme ouvert à toutes les surprises de l'intelligence; et se voyant travesti de la sorte, il me remercia de lui avoir fait connaître une chose aussi nouvelle."

Apothéose de Dollard





Cette cantate de Dollard a été composée sur le modèle de la chanson **française dite:** *Le petit Alsacien crucifié,* afin qu'on puisse la chanter sur le **même air.**

La défense est désespérée:
Qui donc se dévouera pour nous?
Dans l'église toute éplorée
Dix-sept braves sont à genoux.
S'approchant de la table sainte,
Ils mangent le Pain qui rend fort;
Ils sortent joyeux de l'enceinte,
Ardents pour la lutte et la mort!

Dans une pauvre palissade
Sont renfermés les dix-sept preux.
En se moquant de l'embuscade,
Les barbares fondent sur eux....
Feu! Chaque coup fait sa victime;
Les bandits en ont des sursauts;
Malgré la mort qui les décime,
Ils tiennent bon dans leurs assauts.

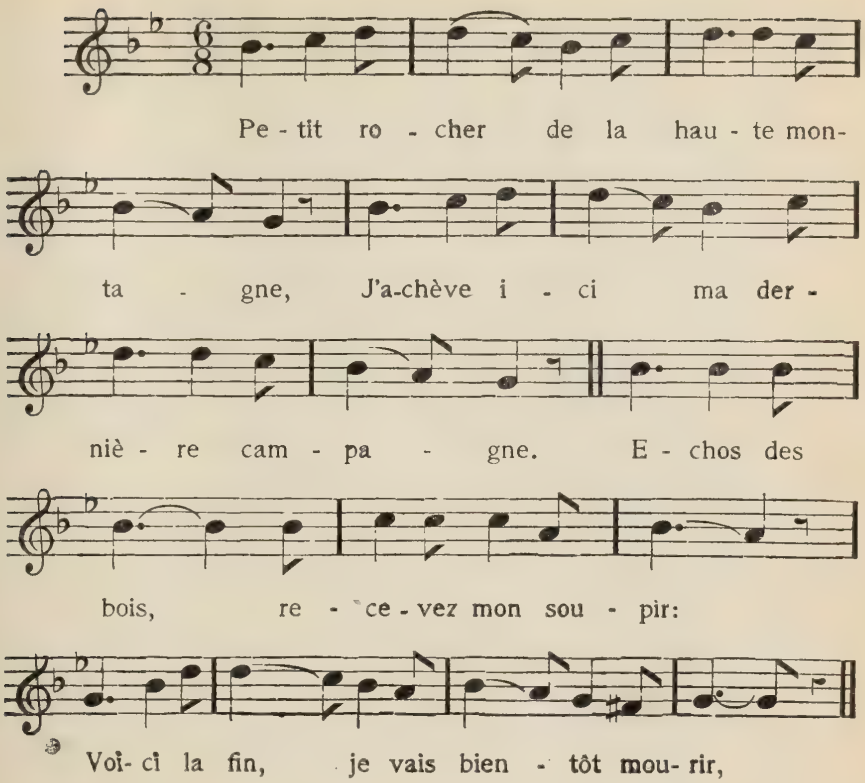
La bataille se continue
Des deux côtés avec fureur.
Plus leur phalange diminue,
Plus nos héros brûlent d'ardeur.
Les blessés rechargent les armes,
Et font de sublimes efforts;
Les Peaux-Rouges sont pris d'alarmes,
Tant le sol est jonché de morts!

Soudain, terrible et ranimée,
La troupe iroquoise bondit;
La palissade est enflammée;
Une explosion retentit;
Le projectile, hélas! retombe
Au milieu de nos défenseurs....
C'en est fait, la garde succombe
Faisant trembler nos agresseurs.

L'ennemi, frappé d'épouvante,
A retraité dans ses forêts;
La colonie, encor vivante,
Goûte la paix et le progrès.
Les barbares, domptés sans doute,
Ont vu qu'ils ne pourront jamais
Ni vaincre, ni mettre en déroute
De si redoutables Français.

Et maintenant, honneur et gloire,
Et reconnaissance à Dollard!
Pour le bénir de sa victoire,
Levons-nous sans plus de retard.
Ta prouesse enfin reconnue,
Frère, tu nous vois par milliers
T'exalter jusque dans la nue
Parmi les plus nobles guerriers.

Complainte de Cadieux



1o LA LEGENDE

Ce récit de la mort tragique et à jamais mémorable de Cadieux est une simple exposition historique, préparatoire à la complainte proprement dite qu'on trouve à la fin, sous le titre de *Chant du cygne* et qui, seule, doit être chantée. Ce *Chant du cygne* est le "chant de mort", le cri d'adieu, le testament du héros, composé par lui-même et seulement retouché ici pour en exclure les imperfections littéraires. On trouve la complainte originale dans le chansonnier de Ernest Gagnon, à la page 206.

I

"Petit rocher de la haute montagne,"
Raconte-nous la dernière campagne,
Les derniers jours, les combats glorieux
De ce héros qui s'appela Cadieux.

Que voyons-nous bondir dans les rapides?...
Ne sont-ce pas des canots intrépides
Que les courants aux affreux tourbillons
Ont emportés dans leurs sombres bouillons?

Un petit groupe, assis sur le rivage,
D'une autre bande attendait le passage....
Un homme accourt et se met à crier:
"Les Iroquois! là! là! dans le hallier!"

Combattre? Non! On est trop faible en nombre
On n'a qu'à fuir ou se cacher dans l'ombre...
"Fuyez, partez, leur avait dit Cadieux,
Je saurai bien tenir ici contre eux!"

C'était la mort, — ou la fuite effroyable
Dans ces torrents de course impitoyable,
A travers mille et mille écueils épars
Le long du fleuve ouvert seul aux fuyards.

Et les fuyards, presque tous invalides,
De chute en chute, à travers les rapides,
Mettant leur vie à la merci des flots,
S'étaient lancés dans leurs frêles canots.

II

Voilà Cadieux seul avec un Sauvage,
Vaillant jeune homme, hardi, plein de courage;
Et tous les deux contre les Iroquois
Vont se chercher un refuge sous bois.

Ils ont chacun choisi leur embuscade:
Un en bas, l'autre en haut de la cascade:
Les ennemis les croiront plus nombreux
Si le feu part de ces différents lieux.

Un coup éclate.... un Iroquois succombe!
C'est à leurs yeux le tonnerre qui tombe!
Un autre coup.... un autre est abattu!...
D'où leur vient donc ce carnage impromptu?

Criant, hurlant, constatant avec rage
Que la bourgade a fui loin du portage,
Ils sentent bien que de guerriers cachés
Partent ces traits coup sur coup décochés.

Ils sont partis.... Mais le jeune Sauvage
Trouvé par eux dans son fort de branchage,
Est tombé mort; Cadieux seul est resté....
Que fera-t-il dans cette extrémité?

III

Il y mourra de la mort la plus digne!...
Ses compagnons ont reçu pour consigne
De revenir, furtifs, aux alentours,
Pour le sauver au bout de quelques jours.

Un jour se passe.... Un autre jour s'écoule....
Il est inquiet.... Sur le fleuve qui roule
Avec fracas ses flots impétueux,
Aucun canot n'apparaît à ses yeux.

Il se demande: Auraient-ils fait naufrage?...
Ou, s'ils ont pu débarquer sur la plage,
N'auront-ils pas, poursuivis dans les bois,
Succombé tous aux coups des Iroquois?

Voilà trois jours qu'il est sans nourriture....
Et cependant courir à l'aventure
Serait fatal; car il devine, hélas!
Que l'ennemi découvrirait ses pas.

Il a compris que la horde barbare, —
Comme l'écho souvent le lui déclare, —
Est à chercher, partout, dans les fourrés,
Où les fuyards se sont bien retirés.

Car ces brigands, — tant la chose est extrême, —
Ne pensent pas qu'en un effort suprême
Une flottille a pu, dans les torrents,
S'abandonner aux terribles courants.

Exténué de faim et d'insomnie,
Sentant venir l'horreur de l'agonie,
Presque mourant dans son refuge noir,
Il garde à peine une lueur d'espoir.

Il est si faible!.... A peine a-t-il la force
D'écrire un mot sur une blanche écorce.
Il ne peut plus songer même à chasser:
A quinze pas il irait s'affaisser!

IV

Il juge enfin que l'ennemi farouche
A disparu.... Se levant de sa couche,
Il veut sortir, un peu, pour explorer;
Mais il ne fait qu'en vain se torturer.

Voilà qu'un soir, — ô bonheur ineffable! —
Il aperçoit le parti favorable,
Tant désiré depuis de si longs jours!....
C'est le salut, le suprême secours!

Il voit ses gens, — car c'est bien leur figure, —
Avec terreur parcourir la batture,
Au lieu précis du dernier campement
Où l'on croit bien qu'il est en ce moment.

De sa retraite il les suit d'un œil morne;
Car n'ayant plus de poudre dans sa corne,
Il ne saurait, par un coup de fusil,
Les avertir de son pressant péril.

Qui nous dira l'angoisse de son âme
Lorsqu'il les vit, — épouvantable drame, —
Se rembarquer, saisis d'effroi mortel,
Sans pousser même un dernier cri d'appel.

Des Iroquois ils craignent la vengeance;
Et n'ont-ils pas la plus ferme croyance
Que leurs amis étant morts tous les deux,
On serait fou de s'exposer pour eux?

Cadieux pourtant, dans sa grande faiblesse,
Pour indiquer son extrême détresse,
Avait voulu proférer quelques cris....
Sa voix était morte dans le taillis.

Et c'est alors qu'une douleur immense,
En redoublant son horrible souffrance,
Vint achever l'infortuné Cadieux
Dont le trépas fut noble et glorieux.

V

Un mois plus tard, dans un autre voyage,
Quelques Français, de retour au portage,
Ayant cherché, fouillé de tous côtés,
Furent soudain surpris, épouvantés.

Dans une fosse incomplète et grossière,
Creusée à peine au moyen d'une pierre,
Un homme gît, face tournée aux cieux:
C'est le héros! C'est leur frère Cadieux!

Il est bien mort!... On voit que cet ouvrage
Est le produit d'un reste de courage;
Que de lui-même, à son dernier moment,
Il s'est couché pour son enterrement.

Que voyez-vous au-dessus de sa tête?
Une humble croix: sa propre main l'a faite
De deux bâtons liés en angle droit,
Pour consacrer le sol de cet endroit.

Que voyez-vous sur sa noble poitrine?
Un blanc rouleau de belle écorce fine,
Un manuscrit, précieux document,
Que dans ses mains il tient dévotement.

Combien notre âme est émue, étonnée!....
C'est à genoux et la tête inclinée
Que nous devons parcourir cet écrit,
Trésor d'amour, de vaillance et d'esprit!

2o LE CHANT DU CYGNE

Mort de Cadieux

(Complainte à chanter)

Petit rocher de la haute montagne,
J'achève ici ma dernière campagne,
Echos des bois, recevez mon soupir:
Voici la fin, je vais bientôt mourir!

Petits oiseaux, votre douce harmonie,
Quand vous chantez, me rattache à la vie....
Ah! si j'avais des ailes comme vous,
Je volerais vers un gîte plus doux!

Seul en ces bois, — cruelle incertitude —
Pour mes amis que j'ai d'inquiétude!....
Je me demande: Hélas! sont-ils noyés?
Ou l'ennemi les a-t-il massacrés?

Un soir enfin, à travers la ramée,
Au bord de l'eau, je vois une fumée!...
Je me suis dit: n'est-ce pas le secours
Tant désiré depuis de si longs jours?....

Oui, ce sont eux, mes amis et mes frères!
Ne vont-ils pas exaucer mes prières?...
Arrivez donc, Naturels ou Français,
Mes chers sauveurs, ô vous que j'attendais!

Mais je les vis, — ô douleur indicible! —
Se sauver, pris d'une panique horrible!...
Je restai seul, dans mon espoir déçu,
Privé, frustré du bonheur aperçu!

Un loup hurlant, redoutant ma présence,
Vint me flairer jusqu'à courte distance:
Va-t-en, lui dis-je, exécrable bandit!
Ah! que ne puis-je user de mon fusil!

Un corbeau vil, en quête de pâture,
Vint se poser, hardi, sur ma toiture....
Je lui criai: Me crois-tu déjà prêt
A te servir de lugubre banquet?

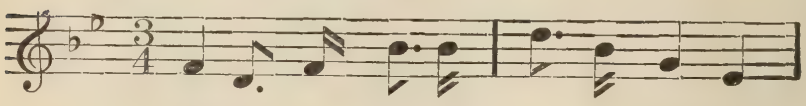
Je suis encor le roi de ce domaine:
Va-t-en, vilain mangeur de chair humaine!
Des Iroquois prends la chair et les os,
Et ne viens pas déranger mon repos!

Rossignolet, va dire à ma compagne,
A mes enfants, la fin de ma campagne:
Que je gardai mon amour et ma foi,
Et qu'il leur faut ne plus compter sur moi!

Adieu, famille, il faut que je vous laisse!
O Dieu du ciel, secourez ma détresse!
Mère de Dieu, ne m'abandonnez pas!
Venez à moi, que je meure en vos bras!

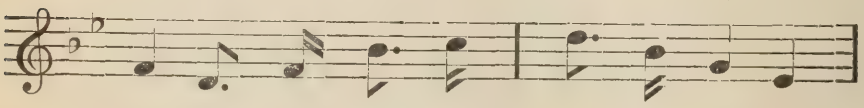
O CANADA, DOUCE PATRIE

Chant de mort du soldat Canadien français sur le champ de bataille en France pendant la guerre contre l'Allemagne, de 1914 à 1918



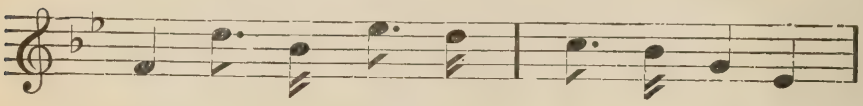
O Ca - na - da, dou - ce pa - tri - e

A - dieu, je ne te ver - rai plus !

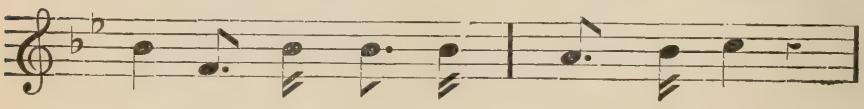


Ma bou - che san - glante et meur - tri - e

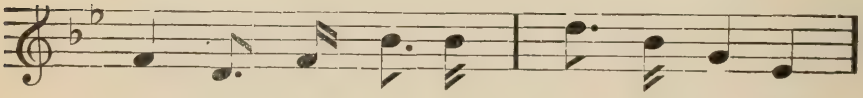
Ex - ha le des vœux su - per - flus.



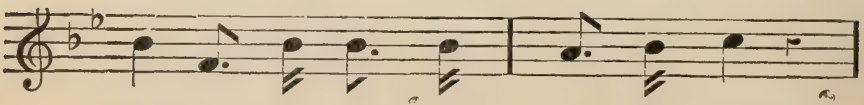
Pè - re si bon, mè - re si ten - dre,



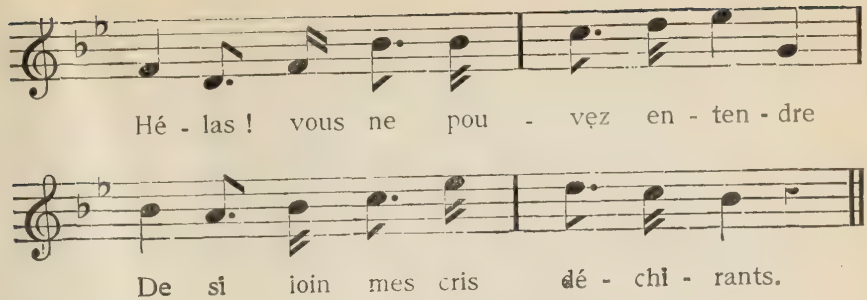
Mes frè - res, mes sœurs, mes pa - rents,



Hé - las ! vous ne pou - vez en - ten - dre



De loin mes cris dé - chi - rants,



I

C'est fini, c'est ma dernière heure:
Guerre affreuse, voilà tes coups!
Je ne verrai plus ma demeure,
Ni les montagnes de chez nous,
Je ne verrai plus mon église,
Ni mon village, ni mes champs:
Je meurs, je râle, j'agonise
En poussant des cris déchirants.

Je ne verrai plus nos prairies,
Notre climat, notre beau ciel,
Nos bois, nos collines fleuries,...
Plus rien du foyer paternel;
Chers petits oiseaux du bocage,
Non, je n'entendrai plus vos chants...
La mort, achevant son ouvrage,
M'arrache des cris déchirants.

II

Mais c'est pour toi que je meurs, France,
Noble pays de nos aïeux...
Oh! que je bénis ma souffrance,
Mes sacrifices glorieux!
Pour la France et pour l'Angleterre,
Contre les démons allemands,
De mon sang abreuvant la terre,
Je pousse des cris déchirants....

France, Angleterre, votre cause
Est la cause du monde entier,
La cause auguste et grandiose
Du droit, — de tout pays altier
Qui frémit contre l'Allemagne,
Maudit ses crimes révoltants
Et bondit dans cette campagne,
En poussant des cris déchirants.

Il faut savoir si l'injustice
Régnera partout ici-bas,
Si l'infamie et l'artifice
Livreront le monde aux Judas,
Si le crime et la barbarie
Feront triompher ces brigands,
Ou si nous vaincrons leur furie
En poussant des cris déchirants.

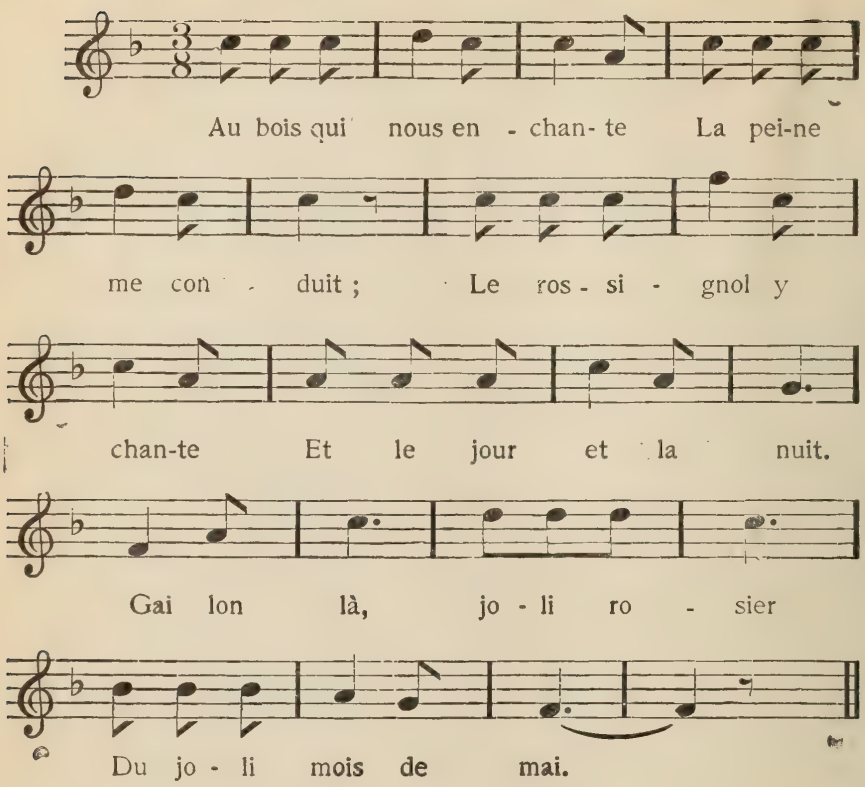
III

Oui, courage, Angleterre et France,
Votre glaive sera vainqueur,
Et vous confondrez l'insolence
De l'Aigle noir vil et sans cœur.
Je vois resplendir dans la gloire
Vos soldats forts et triomphants;
Ils remporteront la victoire
En poussant des cris délirants.

Car Dieu bénira votre cause,
Et vos fusils et vos canons;
Il donnera l'apothéose
A vos sublimes bataillons;
A force de sang et de vies,
Grâce à vos généraux brillants,
Vous vivrez, ô mères-patries,
En poussant des cris délirants.

Et moi, je pars pour l'autre vie.
Heureux de vous donner mon sang.
En paix mon salut je confie
A la bonté du Tout-Puissant;
Car je vois qu'au ciel on acclame
Nos bons soldats morts si vaillants:
Ils viendront accueillir mon âme
En poussant des cris délirants.

Gailon la, joli rosier



Le texte populaire de cette bonne vieille chanson est malheureusement défectueux. Cela est regrettable précisément à cause de la valeur intrinsèque et de l'importance nationale de cette pièce, une des plus belles de notre répertoire. Le texte proposé ici est une exposition beaucoup plus logique du sujet, avec le même caractère de vivacité et de simplicité. Il se chante tout aussi bien, et l'esprit en est plus satisfait.

Qu'on l'essaye, et l'on verra.

REFRAIN

Gai lon la, joli rosier
Du joli mois de mai.

Il chante pour ces dames
Qui se meurent d'ennui,
Quand, désertant leurs âmes,
Le bonheur s'est enfui.

Moi je pleure l'absence
De mon brave mari;
Il n'est point dans la France,
Il est bien loin d'ici.

Trop vaillant à la guerre,
Les ennemis l'ont pris:
Terminer sa misère
Je voudrais à tout prix. —

Que donneriez-vous, belle,
Qu'il fût par nous repris,
Et que, toujours fidèle,
Il fût à vous remis? —

Je donnerais la Seine,
Le Pérou, le Chili,
Et la claire fontaine
De mon jardin joli.

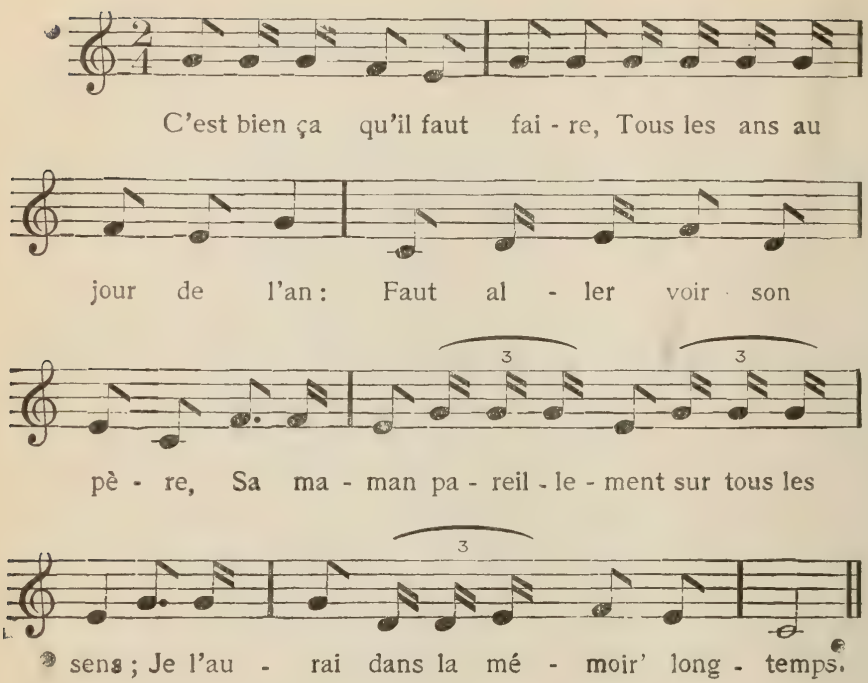
Je donnerais Versailles,
Paris et Saint-Denis,
La Chine et ses murailles,
Tous les biens réunis. —

Venez donc voir, madame,
Votre galant mari:
L'objet de votre flamme,
Regardez, le voici. —

O jour plein d'allégresse
Et mille fois béni!
Adieu, peine et tristesse!
Mon malheur est fini! —

Aussitôt elle embrasse
Son bel époux chéri:
Le bonheur a pris place
Dans son cœur attendri.

LE JOUR DE L'AN



Sur tous les sens,
Je l'aurai dans la mémoire longtemps.

N. B. Ces deux dernières lignes se répètent à la fin de chaque couplet, en forme de refrain.

Je vois la bonne vieille
Qui m'arrive en souriant.
Ah! bonjour donc, ma mère,
Bonne année en s'embrassant
Sur tous les sens, etc.

Ah! bonjour donc, ma mère,
Bonne année en s'embrassant. —
Ah! bonjour donc, ma fille,
Je te baise tendrement
Sur tous les sens, etc.

Ah! bon jour donc, ma fille,
Je te baise tendrement... —
A vous, mes sœurs, mes frères,
Des baïsers retentissants
Sur tous les sens, etc.

A vous, mes sœurs, mes frères,
Des baisers retentissants ....
Dites-moi donc ma mère,
Mon papa est-il absent
Sur tous les sens? etc.

Dites-moi donc ma mère,
Mon papa est-il absent? —
Espère un peu, ma fille,
Je le crois aux bâtiments
Sur tous les sens, etc.

Espère un peu, ma fille,
Je le crois aux bâtiments. —
J'aperçois le bonhomme
Qui s'amène en trottinant
Sur tous les sens, etc.

J'aperçois le bonhomme
Qui s'amène en trottinant. —
Ah! bonjour donc, mon père,
Donnez-moi bénissement
Sur tous les sens, etc.

Ah! bonjour donc, mon père,
Donnez-moi bénissement. —
Ah! bonjour donc, ma fille,
Tu l'auras certainement
Sur tous les sens, etc.

Ah! bonjour donc, ma fille,
Tu l'auras certainement :
Du bout de ma mitaine
Je te bénis tendrement
Sur tous les sens, etc.

Du bout de ma mitaine
Je te bénis tendrement.
La même politesse
A chacun de mes enfants
Sur tous les sens, etc.

La même politesse
A chacun de mes enfants.
Pour finir l'embrassade
Je vous dis tout simplement
Sur tous les sens, etc.

Pour finir l'embrassade
Je vous dis tout simplement:
Excusez votre père
S'il est court de compliments
Sur tous les sens, etc.

Excusez votre père
S'il est court de compliments:
J'ai le cœur trop sensible,
Ça me fait tourner le sang
Sur tous les sens, etc.

J'ai le cœur trop sensible,
Ça me fait tourner le sang.
Il faudrait, pour la traite,
Vous passer du fortifiant
Sur tous les sens, etc.

Il faudrait, pour la traite,
Vous passer du fortifiant ;
La sainte tempérance
Aujourd'hui nous le défend
Sur tous les sens, etc.

La sainte tempérance
Aujourd'hui nous le défend :
Les liqueurs un peu fortes,
C'était bon dans l'ancien temps
Sur tous les sens. etc.

Les liqueurs un peu fortes,
C'était bon dans l'ancien temps:
Aujourd'hui, c'est la bière
D'épinette que l'on prend
Sur tous les sens, etc.

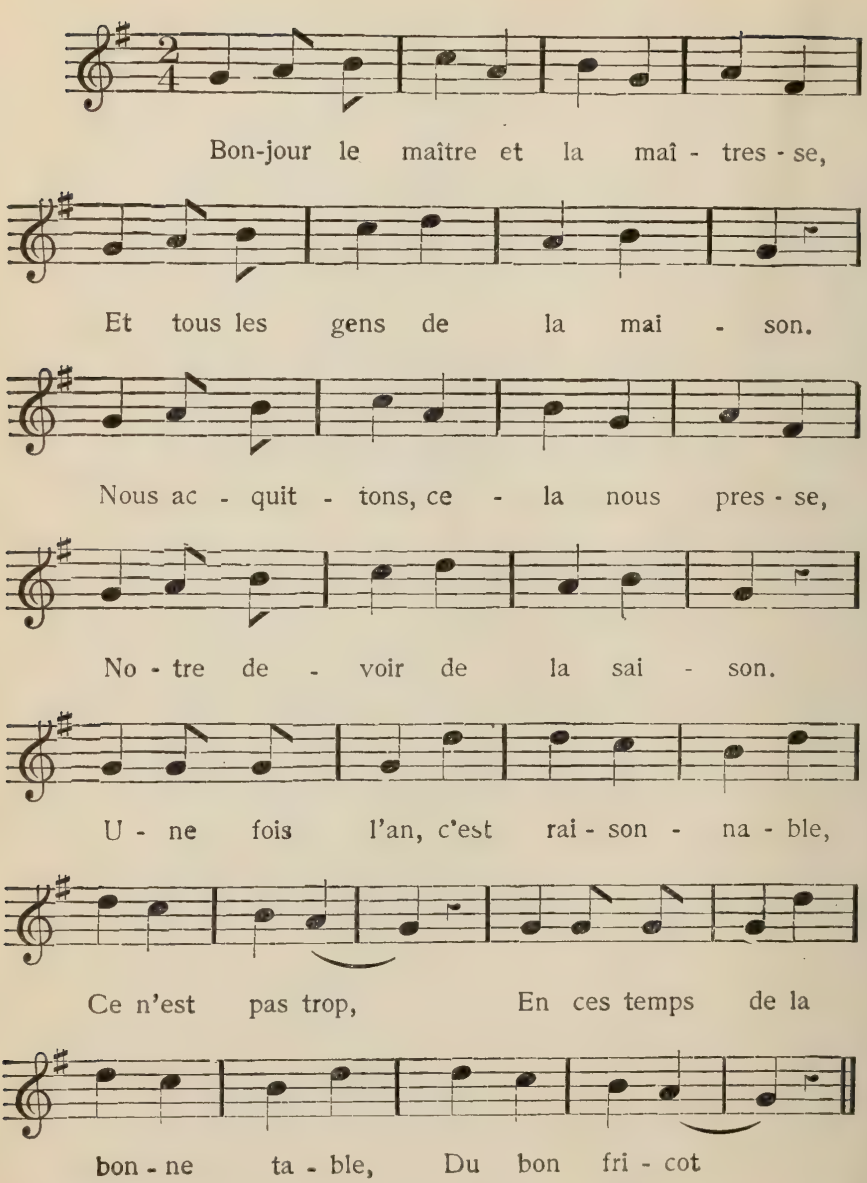
Aujourd'hui, c'est la bière
D'épinette que l'on prend ;
C'est le vin de rhubarbe,
De gadelle mêmement
Sur tous les sens, etc.

C'est le vin de rhubarbe,
De gadelle mêmement ;
La bouteille et le verre
Dégénèrent maintenant
Sur tous les sens, etc.

La bouteille et le verre
Dégénèrent maintenant ;
J'en fais le sacrifice,
Mais toujours c'est embêtant
Sur tous les sens, etc.

J'en fais le sacrifice,
Mais toujours c'est embêtant :
La goutte avec les beignes,
C'est bien plus divertissant
Sur tous les sens, etc.

LA GUIGNOLEE



Pauvre Guignolée, c'est une chanson presque nationale; en tout cas elle est adjointe à une coutume bien nationale; et cependant comme *Vive la Canadienne,* elle ne se chante point, ou l'on n'en chante qu'un couplet ou deux, même quand la quête de ce nom se fait avec le plus vif entrain. Pourquoi cela? Parce que la chanson n'a pas de paroles convenables. Dans tous

les milieux où le gout s'est épuré, on n'ose plus, comme autrefois, chanter à la diable des platitudes et des insignifiances révoltant plus ou moins l'esprit, le cœur et la décence. Voici de nouvelles paroles plus distinguées qui peuvent se chanter aussi honorablement qu'agréablement. Puissent-elles se populariser et se faire entendre, à l'avenir, de la part des gais et bons lurons qui conservent, ou qui reprennent la louable coutume de courir la Guignolée, à l'époque de Noël pour le bénéfice des pauvres de la paroisse ou du "canton".

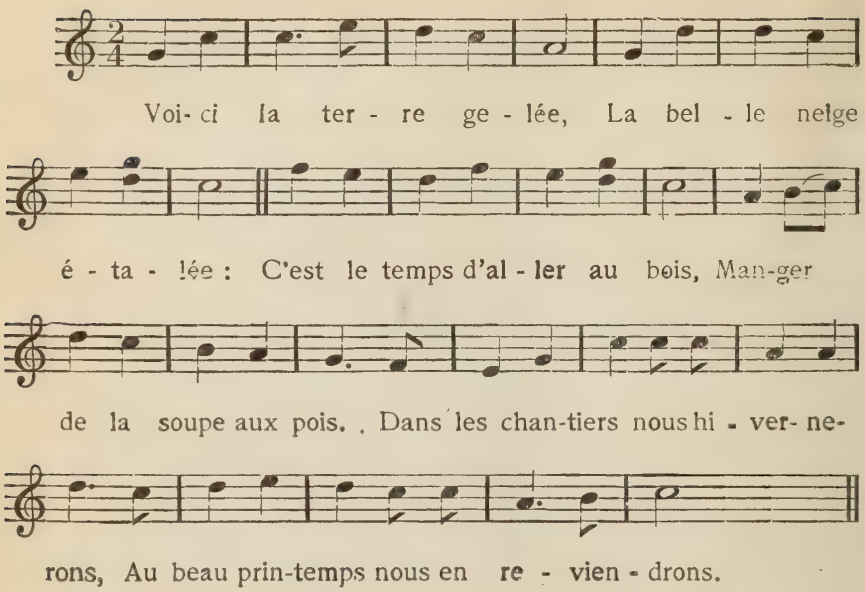
On court, ce soir, la guignolée
Pour tous les pauvres du canton.
Plaira-t-il à cette assemblée
De nous faire un généreux don?
La côtelette ou l'échignée
Ça nous convient;
Nous ferons plus forte saignée
L'hiver qui vient.

La guignoli, la guignoloche,
C'est charité pour l'indigent.
On met de tout dans notre poche,
Du pain du beurre et de l'argent.
Si vous n'avez rien cette année,
A nous donner,
Nous prendrons bien la fille ainée
Pour badiner.

Merci, le maître et la maîtresse
Et tous les gens de la maison;
Merci pour votre politesse,
Pour votre aimable et joli don.
Heureux, joyeux. on vous souhaite
Le nouvel an,
Prospérité, table parfaite
A l'ortolan.

On vous dit donc. messieurs, mesdames,
Non pas adieu, mais au revoir.
Que le Seigneur garde vos âmes
Et qu'il bénisse notre espoir:
Vous aurez longue et bonne vie,
Le ciel après,
Et nous toujours quête suivie
D'un plein succès.

DANS LES CHANTIERS



Le campe, dans la clairière,
N'a pas beaucoup de lumière,
Mais de bons lits de sapin,
Et de la vermine en plein.

Au petit jour on se lève,
On mange à ventre crève,
On entre dans la forêt
Pour y bûcher sans arrêt.

La hache vole légère,
Les billots roulent par terre;
Empilés sur des traîneaux,
Ils sont portés aux ruisseaux.

A midi bout la marmite;
On se remet à bûcher
Le thé se prend au plus vite;
Jusqu'à l'heure du souper.

A la noirceur on arrive;
Notre appétit se ravive:
On mange la fève au lard;
On ne se couche pas tard.

Notre besogne est bien dure;
C'est la même turelure
Tout le long du bel hiver,
Jusqu'au retour du teups clair.

On pense à revoir le monde;
Le garçon rêve à sa blonde;
A la gomme on est allé;
On sort enfin consolé.

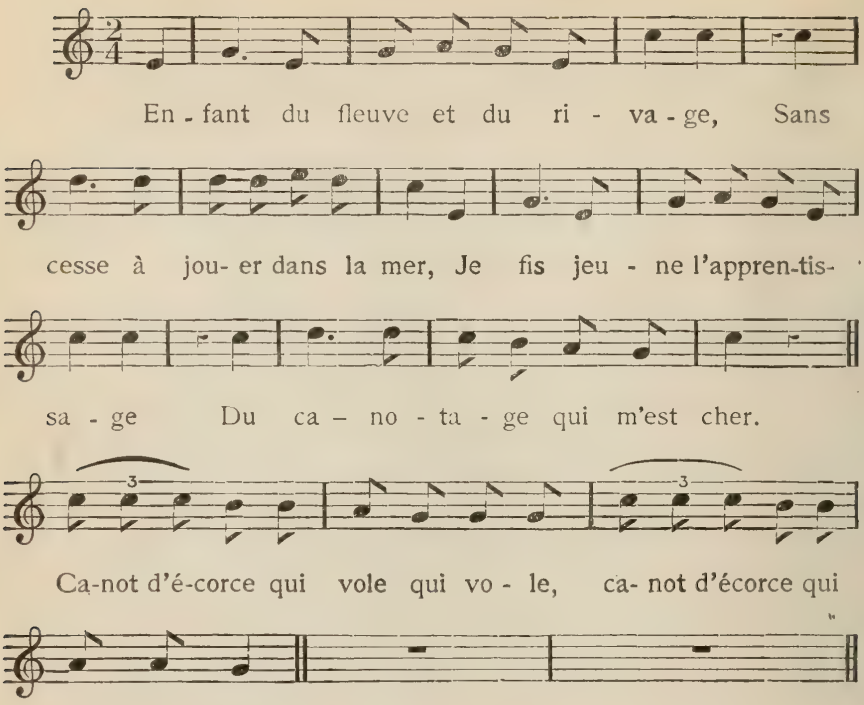
Le bourgeois paye les gages;
La joie est sur nos visages;
Car on a du bel argent,
Comme des honnêtes gens.

On voit des fous qui gaspillent,
Des fêteux qui s'émoustillent;
Mais les plus fins sont bien ceux
Qui font plaisir à chez eux.

On assiste le vieux père,
On aide à la bonne mère;
Et pour se mettre faraud
On s'habille comme il faut.

Puis on va voir si la belle
Nous est encore fidèle.
On songe à la marier:
C'est le temps de la prier.

Le Canot d'écorce



Tous les rêves de mon enfance
Etaient pour un de ces canots
Légers, avec lesquels on danse
Comme une feuille sur les flots.

Vive mon beau canot d'écorce
Fait de la peau du bouleau blanc!
Sa pince fine a tant de force
Pour couper la vague et le vent!

Le laboureur a sa charrue,
Le chasseur son fusil, son chien,
Le pêcheur a barque et morue;
Moi, mon canot, voilà mon bien

Et maintenant je le possède,
Ce trésor que je convoitais:
Que je ne cèderai jamais.
C'est un bijou que je ne cède,

On le coud avec des racines
Qui sont des fils forts et pliants;
On l'étanche avec des résines
Tant sur le fond que sur les flancs.

Pour le faire bondir sur l'onde,
Vive mon aviron léger!
La poignée en est douce et ronde,
Large est la pelle pour nager!

Sur l'eau clapotante et houleuse
Mon canot glisse en murmurant;
Mon existence coule heureuse
Comme les flots du Saint-Laurent.

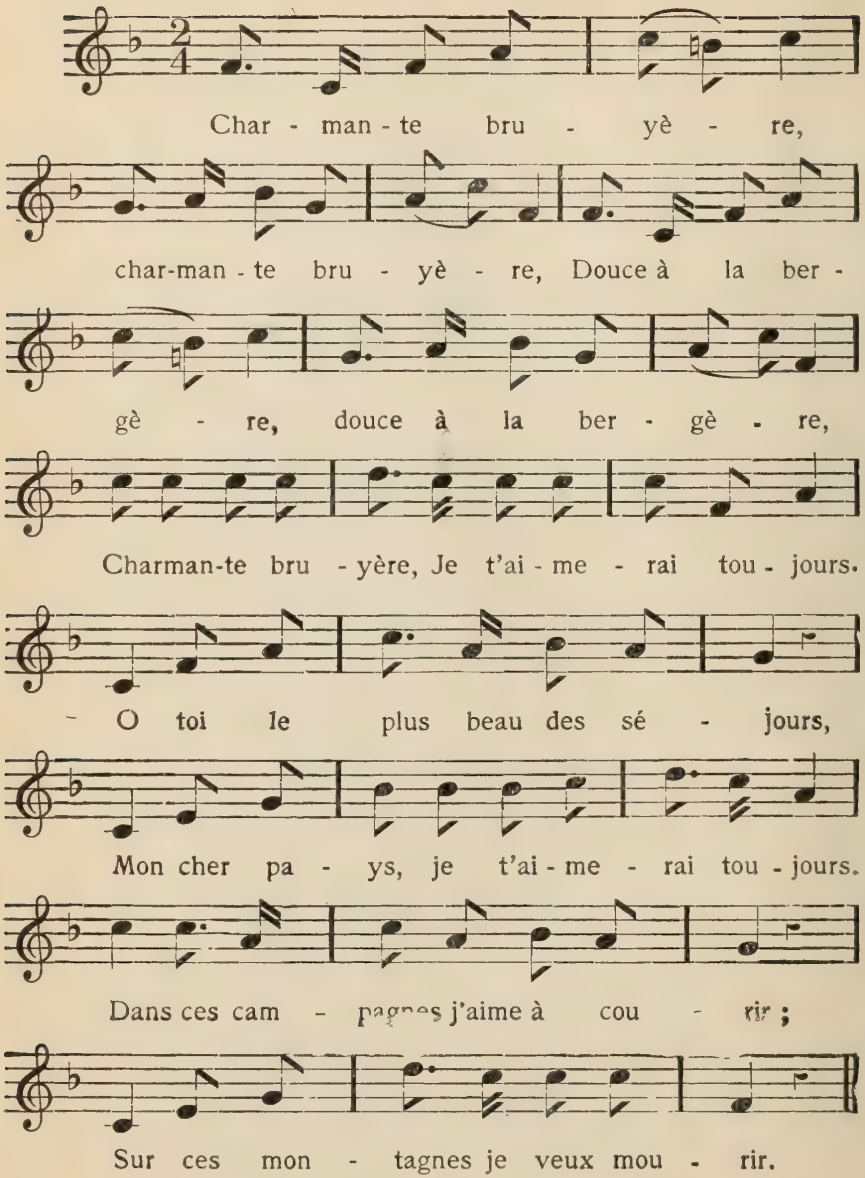
Faut-il traverser un portage,
Voilà mon canot sur mon dos;
Faut-il coucher sur le rivage,
Il m'abrite pour mon repos.

Si je vogue sur la riviere,
De plus en plus je veux voguer:
J'y passerais ma vie entière,
Tant il me plaît de naviguer!

Puissé-je mourir sur la grève,
Etre enterré là simplement!
Sur mon corps je veux qu'on élève
Mon canot pour tout monument.

Je veux qu'on dresse la quille
Avec l'aviron de bois franc
En croix, pour dire à ma famille
Quel fut mon signe en expirant.

Chant de la Bergère



N. B. Dans chaque couplet, on répète séparément les deux premières lignes.

Beau ciel qui se dore
Des feux de l'aurore,
Beau ciel qui se dore
Je t'aimerai toujours.

Forêt grandiose,
Où la paix repose,
Forêt grandiose,
Je t'aimerai toujours.

Oiseau du bocage,
Au tendre ramage,
Oiseau du bocage,
Je t'aimerai toujours.

Ruisseau qui murmure,
De voix claire et pure,
Ruisseau qui murmure,
Je t'aimerai toujours.

Riante prairie,
Colline fleurie,
Riante prairie,
Je t'aimerai toujours.

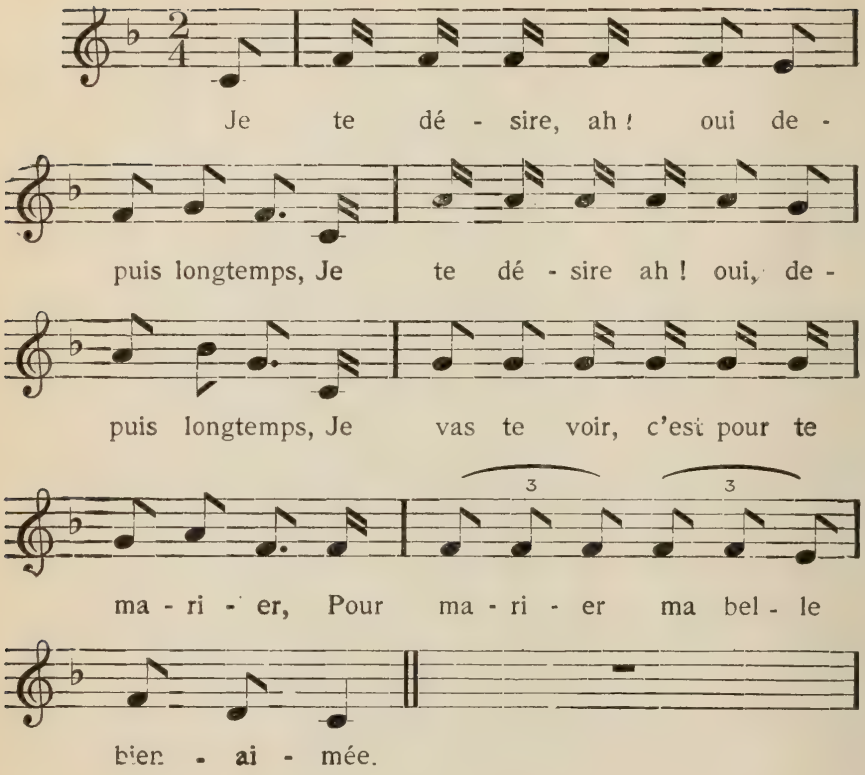
Troupeau dans la plaine
Portant blanche laine,
Troupeau dans la plaine,
Je t'aimerai toujours.

Ma douce musette,
Mon chien, ma houlette,
Ma douce musette,
Je t'aimerai toujours.

Rustique chaumière,
Logis de ma mère,
Rustique chaumière,
Je t'aimerai toujours.

Famille chérie,
Toute ma patrie,
Famille chérie,
Je t'aimerai toujours.

Transformations d'Amour



Cette chanson est elle-même une transformation de la vieille chanson populaire *J'ai fait une maîtresse il n'y a pas longtemps*, telle que consignée dans le Recueil de Ernest Gagnon, page 137.

Je te désire, ah! oui, depuis longtemps, (bis)
Je vas te voir, c'est pour te marier,
Pour marier ma belle bien-aimée.

Si tu me viens voir pour me marier, (bis)
Je me mettrai fleurette en un beau champ,
Et tu n'auras pas mon consentement.

Si tu te mets fleurette en un beau champ, (bis)
Je me mettrai zéphir pour te charmer;
Je charmerai ma belle bien-aimée.

Si tu te fais zéphir pour me charmer, (bis)
Je me mettrai carpe dans un étang,
Et tu n'auras pas mon consentement.

Si tu te mets carpe dans un étang, (bis)
Je me ferai pêcheur pour te pêcher:
Je pêcherai ma belle bien-aimée.

Si tu te fais pêcheur pour me pêcher, (bis)
Je me mettrai fauvette en l'air volant,
Et tu n'auras pas mon consentement.

Si tu te mets fauvette en l'air volant (bis)
Je me ferai cage pour t'attrapper:
J'attrapperai ma belle bien-aimée.

Si tu te fais cage pour m'attrapper, (bis)
Je me mettrai biche sous bois courant,
Et tu n'auras pas mon consentement.

Si tu te mets biche sous bois courant, (bis)
Je me ferai chasseur pour te chasser:
Je chasserai ma belle bien-aimée.

Si tu te fais chasseur pour me chasser, (bis)
Je me mettrai malade en un lit blanc,
Et tu n'auras pas mon consentement.

Si tu te mets malade en un lit blanc, (bis)
Je me ferai docteur pour te soigner:
Je soignerai ma belle bien-aimée.

Si tu te fais docteur pour me soigner, (bis)
Je me mettrai nonne dans un couvent,
Et tu n'auras pas mon consentement.

Si tu te mets nonne dans un couvent, (bis)
Je me ferai prêcheur pour te prêcher:
Je prêcherai ma belle bien-aimée.

Si tu te fais prêcheur pour me prêcher, (bis)
Je me ferai la lune au firmament,
Et tu n'auras pas mon consentement.

Si tu te fais la lune au firmament, (bis)
Je me ferai soleil pour t'éclairer:
J'éclairerai ma belle bien-aimée.

Si tu te fais soleil pour m'éclairer, (bis)
Je me mettrai la nue au ciel errant,
Et tu n'auras pas mon consentement.

Si tu te mets la nue au ciel errant, (bis)
Je me ferai le vent pour te porter:
Je porterai ma belle bien-aimée.

Si tu te fais le vent pour me porter, (bis)
Je me ferai la nuit, monde dormant,
Et tu n'auras pas mon consentement.

Si tu te fais la nuit, monde dormant, (bis)
Je me ferai le jour pour t'éveiller:
J'éveillerai ma belle bien-aimée.

Si tu te fais le jour pour m'éveiller, (bis)
Je me ferai la foudre au ciel tonnant,
Et tu n'auras pas mon consentement.

Si tu te fais la foudre au ciel tonnant, (bis)
Je me ferai l'éclair pour t'annoncer:
J'annoncerai ma belle bien-aimée.

Si tu te fais l'éclair pour m'annoncer, (bis)
Je me ferai du ciel ange éclatant,
Et tu n'auras pas mon consentement.

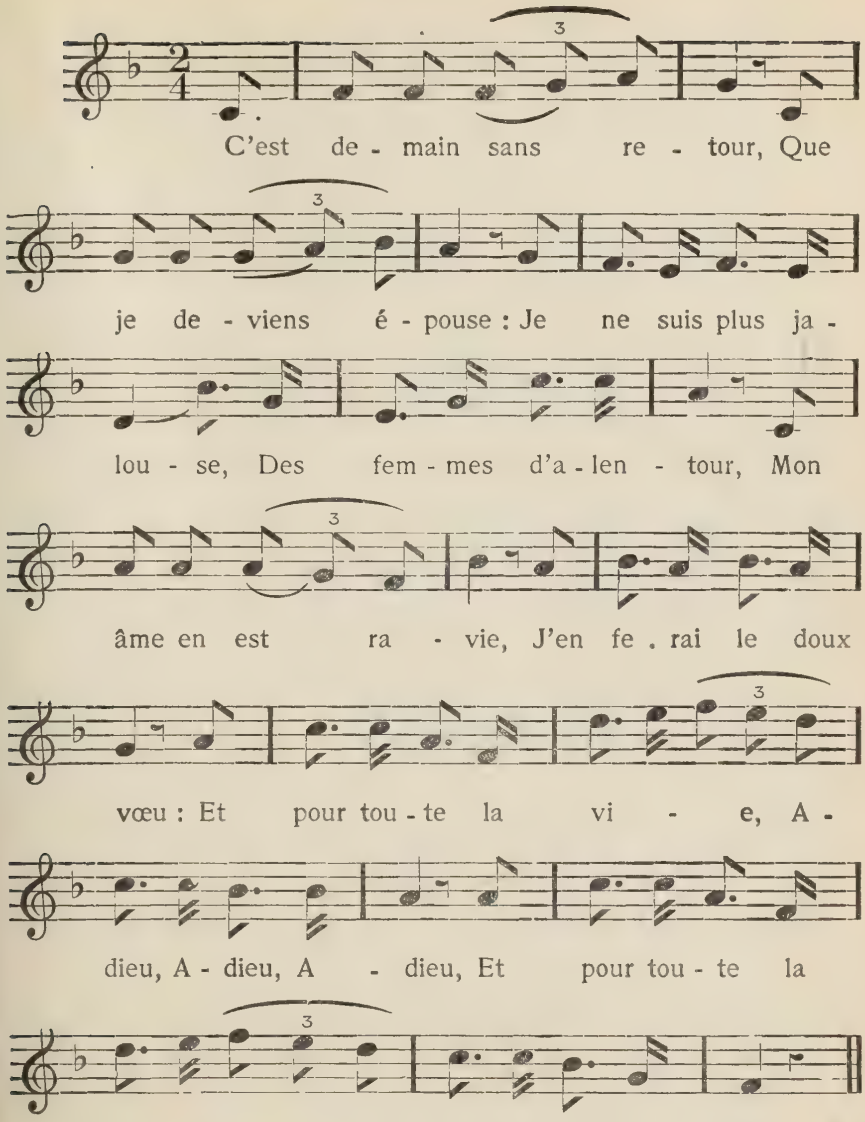
Si tu te fais du ciel ange éclatant, (bis)
Je me ferai le ciel pour te garder:
Je garderai ma belle bien-aimée.

Si tu te fais le ciel pour me garder, (bis)
Je me mettrai tout près du Tout-Puissant,
Et tu n'auras pas mon consentement.

Si tu te mets tout près du Tout-Puissant, (bis)
Il te dira: Tu dois le marier:
Je marierai ma belle bien-aimée.

Si Dieu me dit: Tu dois le marier, (bis)
Je te dirai: Mon cher et bel amant,
Voilà mon cœur et mon consentement!

Veille des Noces



Adieu, parents, amis,
Adieu, mes jours de fille,
Adieu, maison, famille,
Père et mère chéris.

Mon cher amant, demain,
Me conduit à l'église:
Confiante et soumise,
Je lui donne ma main.

J'aurai d'autres devoirs,
Mais aussi d'autres joies:
Car j'entre dans les voies
Des plus tendres espoirs.

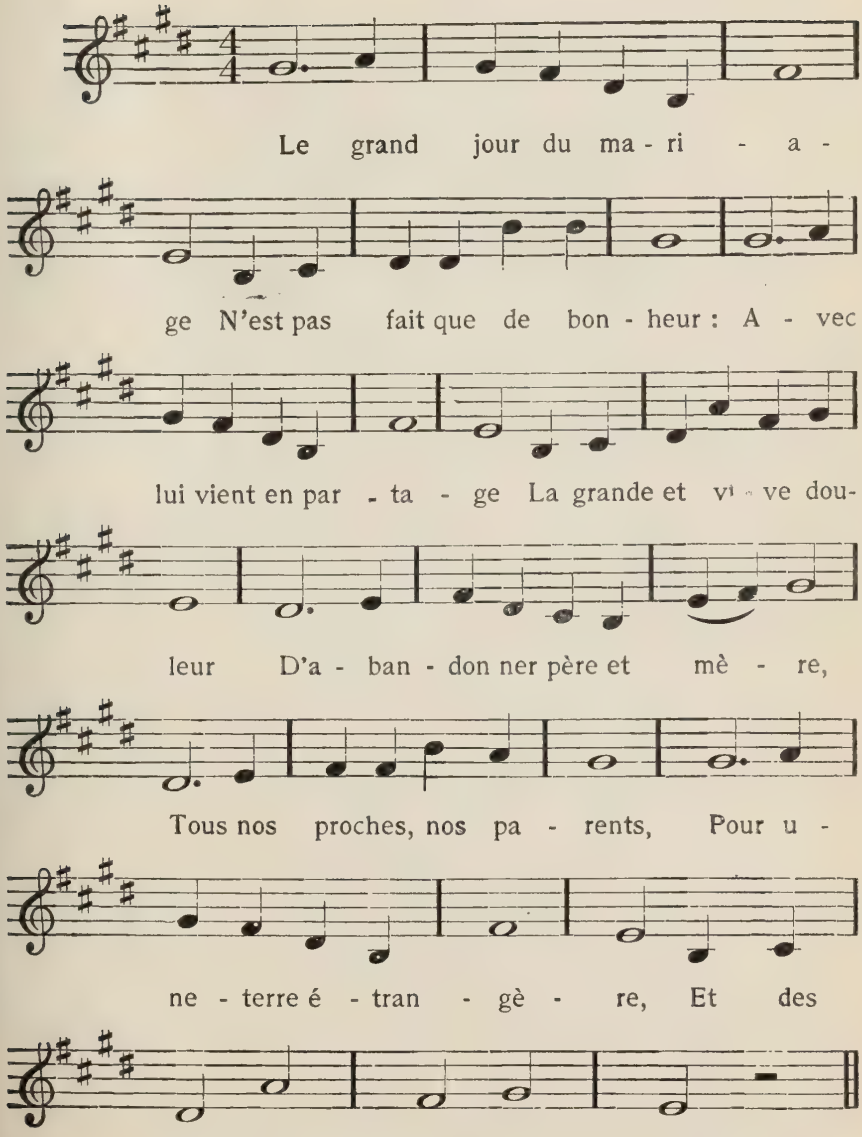
Je sais, cher fiancé,
Oui, je sais que tu m'aimes:
Dans ses désirs suprêmes
Mon cœur est exaucé.

Si quelque chose en moi
Te cause de la peine,
Oh! dis-le moi sans gêne,
Je serai toute à toi.

Je veux te plaire en tout:
Avant que l'on s'unisse,
J'en fais le sacrifice.
Ton goût sera mon goût.

Nous aimant tous les deux
D'amour fidèle et sage,
Vive le mariage
Qui va nous rendre heureux!

Le jour du mariage



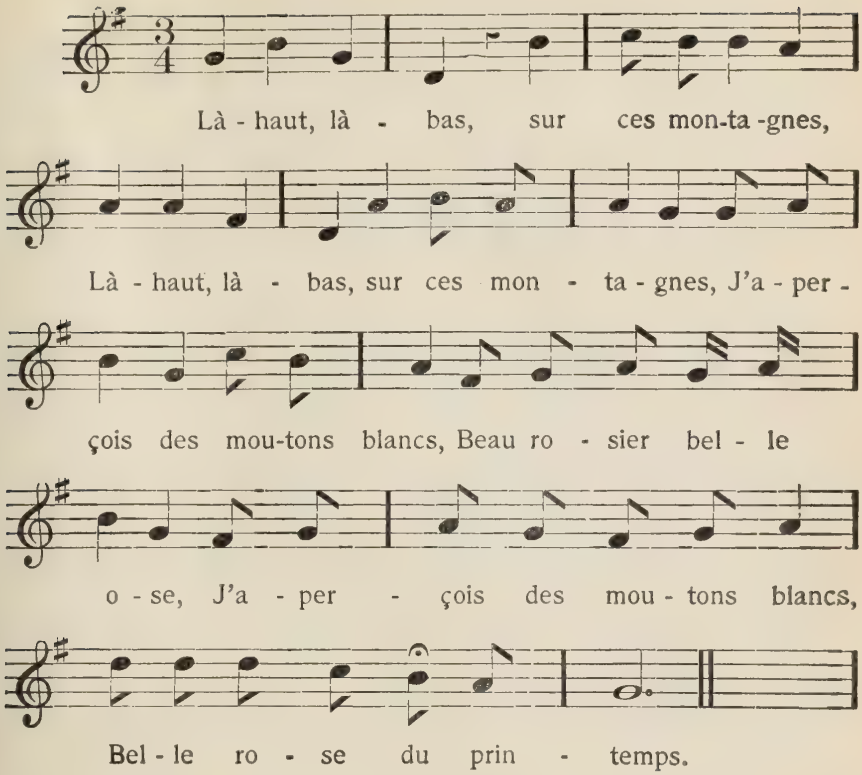
Avec ma mère je pleure,
Sur le point de mon départ:
Dans ma nouvelle demeure
Je n'aurai plus son regard.
Mais je vais où Dieu m'appelle,
Et, dans tous mes embarras,
C'est toi, mon époux fidèle
C'est toi qui me soutiendras.

Des bras chéris de ma mère
Je m'arrache pour toujours:
Il faut en toi que j'espère
Jusqu'au dernier de mes jours.
Car tu m'as fait la promesse,
Même tu fis le serment,
En retour de ma tendresse,
De m'aimer fidèlement.

Adieu donc, la compagnie,
Adieu, tous mes chers parents.
Je m'en vais passer ma vie
Avec d'autres bonnes gens.
Mais la maison paternelle
Je ne l'oublierai jamais.
Et vous, bonté maternelle,
Merci pour tous vos bienfaits.

Sur les ailes du zéphire
Je vous enverrai souvent,
Comme une âme qui soupire,
Mon baiser le plus fervent.
Ce sera toujours ma joie
De revenir auprès de vous,
Et de fréquenter la voie
Entre chez vous et chez nous.

Les moutons blancs



Une bergère qui les garde, (bis)
S'en va les cheveux flottants,
Beau rosier, belle rose,
S'en va les cheveux flottants,
Belle rose du printemps.

Je m'approche et je lui demande: (bis)
Où demeurent vos parents?
Beau rosier, belle rose,
Où demeurent vos parents?
Belle rose du printemps. —

Mes parents sont au cimetière, (bis)
Ils sont morts depuis longtemps,
Beau rosier, belle rose,
Ils sont morts depuis longtemps,
Belle rose du printemps. —

Au logis de votre maîtresse (bis)
Coulez-vous des jours contents?
Beau rosier, belle rose,
Coulez-vous des jours contents?
Belle rose du prntemps. —

Je n'y suis pas trop malheureuse, (bis)
Je n'ai jamais eu d'amants,
Beau rosier, belle rose,
Je n'ai jamais eu d'amants,
Belle rose du printemps. —

Si vous voulez, belle bergère (bis)
Quitter champs et moutons blancs,
Beau rosier, belle rose,
Quitter champs et moutons blancs,
Belle rose du printemps;

Je vous prendrai pour mon épouse, (bis)
J'aime vos cheveux flottants,
Beau rosier, belle rose,
J'aime vos cheveux flottants,
Belle rose du printemps. —

La belle m'a dit oui sans peine, (bis)
Au bout de très peu d'instants,
Beau rosier, belle rose,
Au bout de très peu d'instants,
Belle rose du printemps.

Bientôt se fit le mariage, (bis)
Avec foule d'assistants,
Beau rosier, belle rose,
Avec foule d'assistants,
Belle rose du printemps.

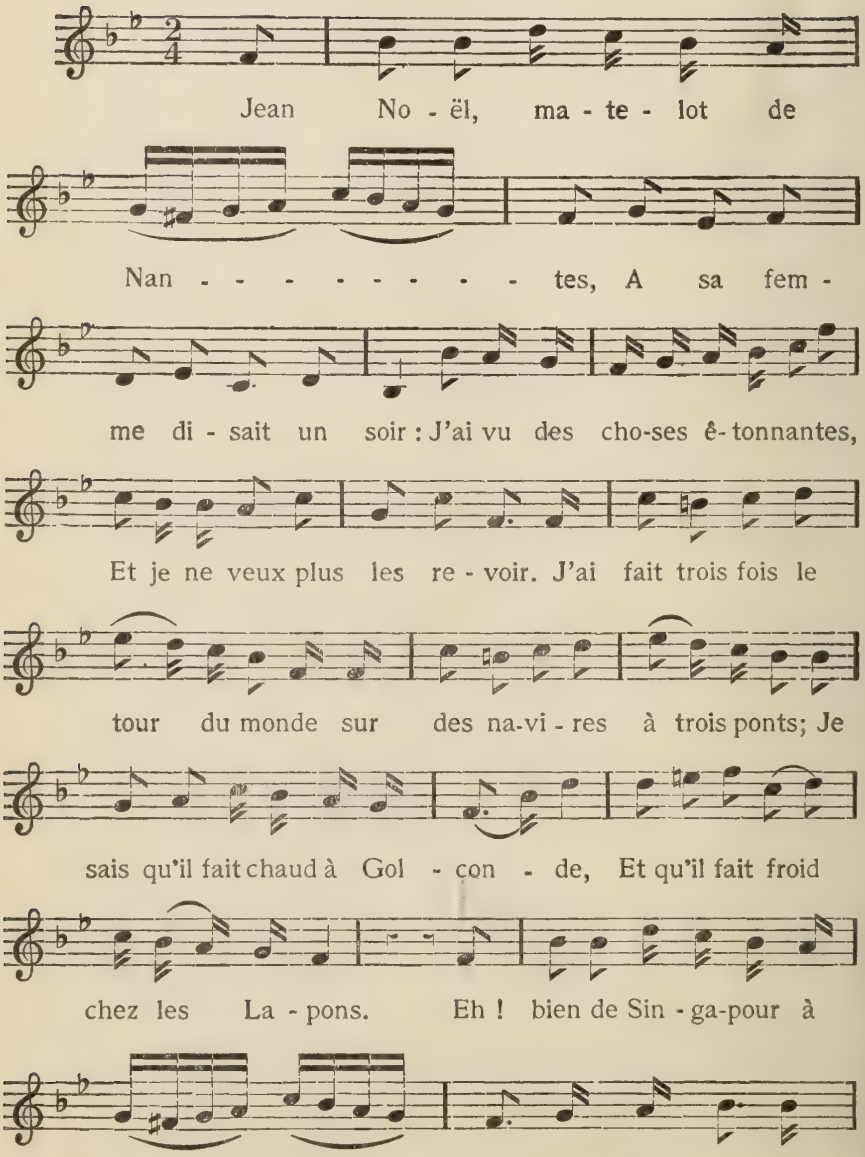
La noce fut grande et joyeuse, (bis)
Nous en eûmes du bon temps,
Beau rosier, belle rose,
Nous en eûmes du bon temps,
Belle rose du printemps

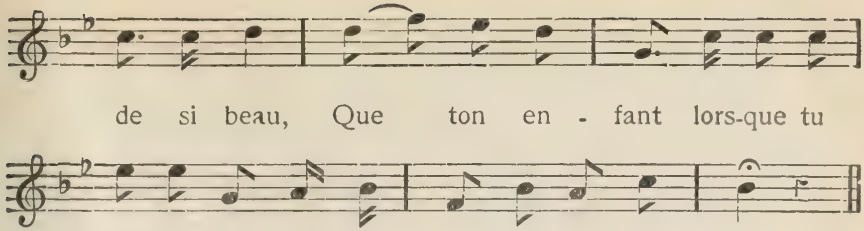
Plus s'allonge notre existence, (bis)
Plus nos cœurs sont palpitants,
Beau rosier, belle rose,
Plus nos cœurs sont palpitants,
Belle rose du printemps.

On voit déjà dans ma famille, (bis)
Cinq ou six jolis enfants,
Beau rosier, belle rose,
Cinq ou six jolis enfants,
Belle rose du printemps.

Et ce n'est pas chose impossible (bis)
D'en avoir encore autant,
Beau rosier, belle rose,
D'en avoir encore autant,
Belle rose du printemps.

JEAN NOEL


Jean No - ël, ma - te - lot de
Nan - - - - - - - - - tes, A sa fem -
me di - sait un soir : J'ai vu des cho-ses ê- tonnantes,
Et je ne veux plus les re - voir. J'ai fait trois fois le
tour du monde sur des na-vi - res à trois ponts; Je
sais qu'il fait chaud à Gol - con - de, Et qu'il fait froid
chez les La - pons. Eh ! bien de Sin - ga-pour à
Nan - - - - tes, Je n'ai rien vu, rien



J'ai vu la Chine, je t'assure
Qu'elle est drôle avec ses Chinois,
Et ses femmes dont la chaussure
Est une coquille de noix.
J'ai vu la Perse toute pleine
De diamants du Bangalor,
Avec ses tours en porcelaine
Et ses palais aux tuiles d'or.

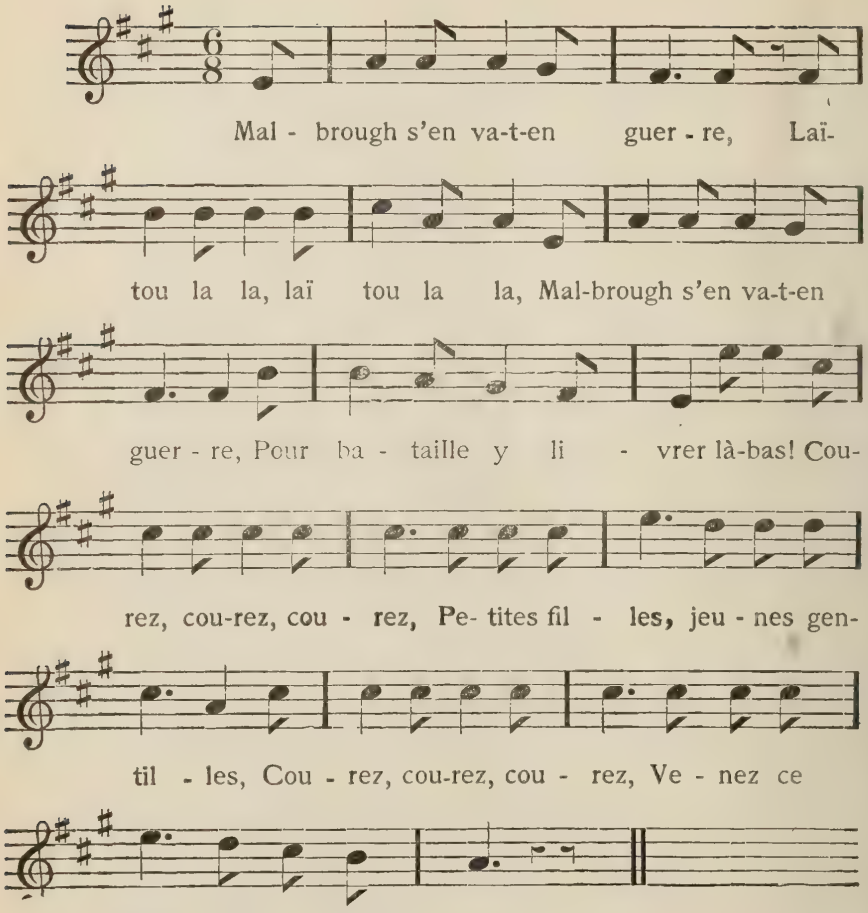
Vers le Sud où le vent sommeille,
J'ai vu filer sur l'horizon
Les vaisseaux de la mer Vermeille
Portant de l'or pour cargaison.
J'ai vu dans l'Inde les gondoles
Où les esclaves du sérail,
Au lieu de goujons et de soles,
Pêchent la perle et le corail.

Adieu, de la mer je débarque,
Rangeons-nous à l'abri du vent.
J'étais sujet, je suis monarque
Entre ma femme et mon enfant.
Dans l'alcôve, après le voyage,
On jouit d'un plus doux climat;
Et sous le clocher du village
On dort bien mieux qu'au pied d'un mât.

DERNIER REFRAIN

Bénissons Dieu qui nous rassemble
Auprès de notre enfant si beau:
Nous chanterons, le soir, ensemble,
Pour l'endormir dans son berceau.

MALBROUGH



Il reviendra-z-à Pâque,
Laïtou la la, laïtou la la,
Il reviendra-z-à Paque,
Ou à la Trinité, — là-bas!

La Trinité se passe,
Laïtou la la, laïtou la la,
La Trinité se passe,
Il n'est pas arrivé, — là-bas!

Madame à sa tour monte,
Laïtou la la, laïtou la la,
Madame à sa tour monte,
Si haut qu'ell' peut monter, — là-bas!

Ell' voit venir un page,
Laïtou la la, laïtou la la,
Ell' voit venir un page,
Tout de noir habillé, — là-bas!

Beau page, mon beau page,
Laïtou la la, laïtou la la,
Beau page, mon beau page,
Que viens-tu m'annoncer? — là-bas!

Au récit que j'apporte,
Laïtou la la, laïtou la la,
Au récit que j'apporte,
Vos doux yeux vont pleurer, — là-bas!

Malbrough n'est plus en vie,
Laïtou la la, laïtou la la,
Malbrough n'est plus en vie,
Car il est décédé, — là-bas!

J'lai vu porter en terre,
Laïtou la la, laïtou la la,
J'lai vu porter en terre,
Par quatre-s-officiers, — là-bas!

L'un portait son beau casque,
Laïtou la la, laïtou la la,
L'un portait son beau casque,
L'autre son baudrier, — là-bas!

L'un portait son grand sabre,
Laïtou la la, laïtou la la,
L'un portait son grand sabre,
Et l'autre ses lauriers, — là-bas!

Pendant les funérailles,
Laïtou la la, laïtou la la,
Pendant les funérailles,
On a beaucoup pleuré, — là-bas!

On chanta les victoires,
Laïtou la la, laïtou la la,
On chanta les victoires,
Dont il fut coutumier, — là-bas!

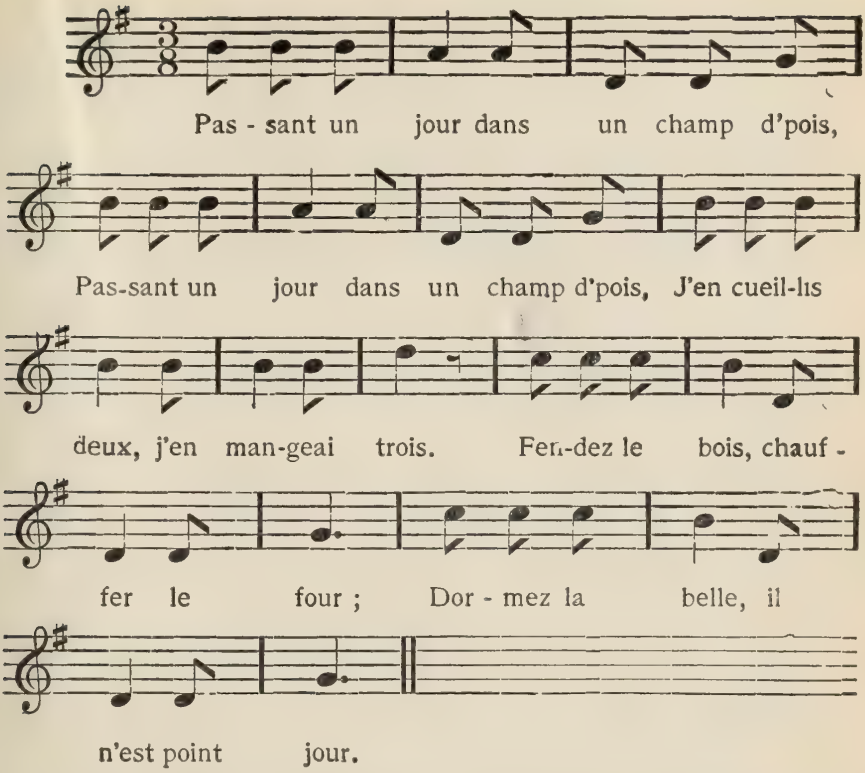
On mit une épitaphe
Laïtou la la, laïtou la la,
On mit une épitaphe
Pour son nom publier. — là-bas!

Ci-gît un capitaine,
Laïtou la la, laïtou la la,
Ci-gît un capitaine,
Qui fut un grand guerrier, — là-bas!

Au-dessus de sa tombe,
Laïtou la la, laïtou la la,
Au-dessus de sa tombe,
Un chêne fut planté, — là-bas!

Les rossignols y viennnnt,
Laïtou la la, laïtou la la,
Les rossignols y viennnnt,
A sa gloire chanter, là-bas!

Dans un Champ d'pois.



N. B. Tous les couplets se chantent comme le premier, c'est-à-dire en répétant la première ligne de chacun d'eux.

J'en cuillis deux, j'en mangea trois,
J'en fus malade au lit trois mois.

J'en fus malade au lit trois mois,
On n'avait plus aucun espoir.

On n'avait plus aucun espoir,
Tous mes parents venaient m'y voir.

Tous mes parents venaient m'y voir;
Mon amant seul ne venait pas.

Mon amant seul ne venait pas;
Je l'aperçus venir là-bas.

Je l'aperçus venir là-bas;
Il devait être mon mari.

Il devait être mon mari;
Mon mal fut aussitôt guéri.

Mon mal fut aussitôt guéri:
Nous allâmes devant l'autel.

Nous allâmes devant l'autel;
Amour de cœur est immortel.

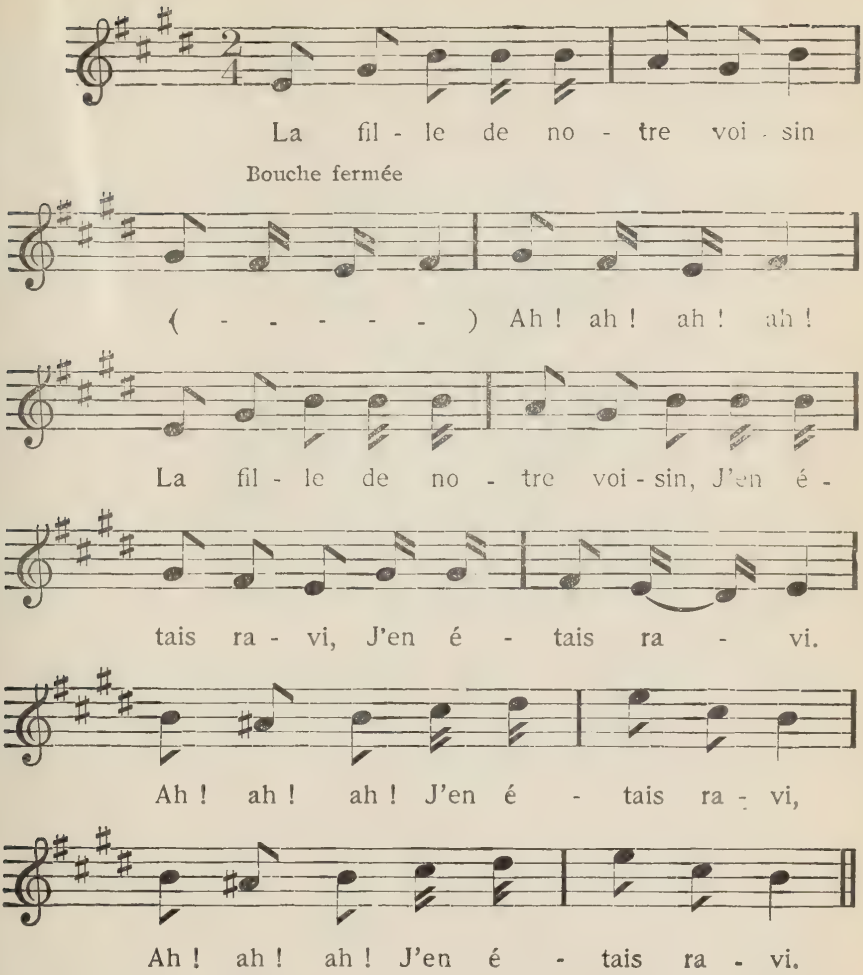
Amour de cœur est immortel;
S'il ne l'est pas, c'est qu'il est faux.

S'il ne l'est pas, c'est qu'il est faux;
Pour moi mon cœur est aux oiseaux.

Pour moi, mon cœur est aux oiseaux,
Car nos amours durent encor.

Car nos amours durent encor,
Et dureront jusqu'à la mort.

LA FILLE DU VOISIN



Un soir, je la vis sortir,
Ah! ah! ah! ah! — ah! ah! ah! ah!
Un soir, je la vis sortir,
Je l'accompagnis, je l'accompagnis,
Ah! ah! ah! je l'accompagnis,
Ah! ah! ah! je l'accompagnis.

Ell' s'en fut au magasin,
Ah! ah! ah! ah! — ah! ah! ah! ah!
Ell' s'en fut au magasin,
Je l'introduisis, je l'introduisis,
Ah! ah! ah! je l'introduisis,
Ah! ah! ah! je l'introduisis.

Elle n'avait pas d'argent,
Ah! ah! ah! ah! — ah! ah! ah! ah!
Elle n'avait pas d'argent,
Je lui en prêtis, je lui en prêtis,
Ah! ah! ah! je lui en prêtis,
Ah! ah! ah! je lui en prêtis.

Quand elle eut pris mon argent,
Ah! ah! ah! ah! — ah! ah! ah! ah!
Quand elle eut pris mon argent,
Elle a déguerpi, elle a déguerpi,
Ah! ah! ah! elle a déguerpi,
Ah! ah! ah! elle a déguerpi.

Désireux de me venger,
Ah! ah! ah! ah! — ah! ah! ah! ah!
Désireux de me venger,
Je la poursuivis, je la poursuivis,
Ah! ah! ah! je la poursuivis,
Ah! ah! ah! je la poursuivis.

Au logis de son papa,
Ah! ah! ah! ah! — ah! ah! ah! ah!
Au logis de son papa,
Je la rejoignis, je la rejoignis,
Ah! ah! ah! je la rejoignis,
Ah! ah! ah! je la rejoignis.

Savez-vous ce qui s'passa?
Ah! ah! ah! ah! — ah! ah! ah! ah!
Savez-vous ce qui s'passa?
Je lui proposis, je lui proposis,
Ah! ah! ah! je lui proposis,
Ah! ah! ah! je lui proposis,

De me prendre pour époux:
Ah! ah! ah! ah! — ah! ah! ah! ah!
De me prendre pour époux:
Elle a consenti, elle a consenti,
Ah! ah! ah! elle a consenti,
Ah! ah! ah! elle a consenti.

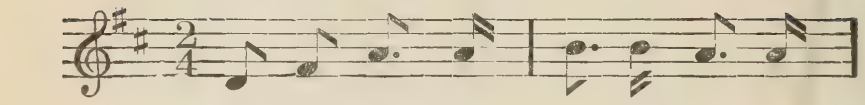
A l'autel pour l'épouser,
Ah! ah! ah! ah! — ah! ah! ah! ah!
A l'autel pour l'épouser,
Je la conduisis, je la conduisis,
Ah! ah! ah! je la conduisis,
Ah! ah! ah! je la conduisis.

Elle avait ses beaux atours,
Ah! ah! ah! ah! — ah! ah! ah! ah!
Elle avait ses beaux atours,
Et puis moi aussi, et puis moi aussi,
Ah! ah! ah! et puis mois aussi,
Ah! ah! ah! et puis moi aussi.

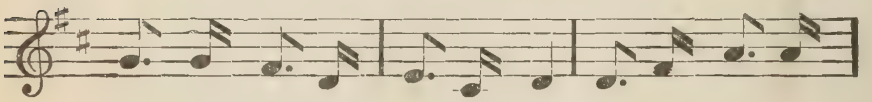
La noce dura trois jours,
Ah! ah! ah! ah! — ah! ah! ah! ah!
La noce dura trois jours,
On s'est diverti, on s'est diverti,
Ah! ah! ah! on s'est diverti,
Ah! ah! ah! on s'est diverti.

On en goûte le bonheur,
Ah! ah! ah! ah! — ah! ah! ah! ah!
On en goûte le bonheur,
Encore aujourd'hui, encore aujourd'hui,
Ah! ah! ah! encore aujourd'hui,
Ah! ah! ah! encore aujourd'hui.

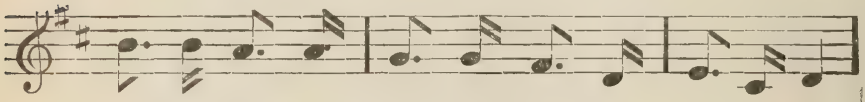
Philomène aux Atocas



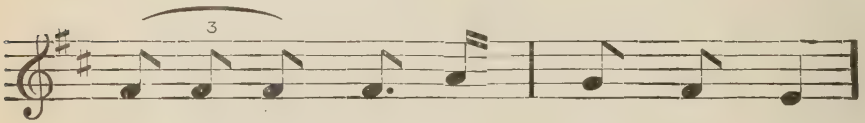
Ma pe - ti - te Phi - lo - mè - ne,



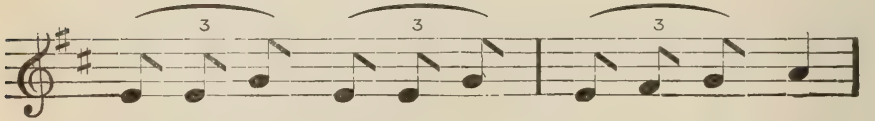
A - yant un pa - nier au bras, L'au-tre jour va



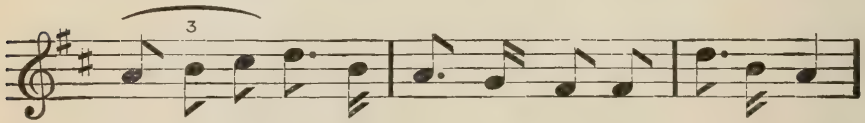
dans la plai - ne, Pour cueil - lir des a - to - cas.



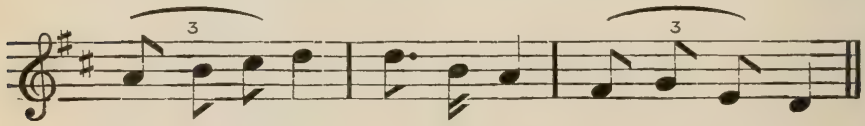
Mais é - tant las - se de fa - tigue,



Sur le ga - zon, le ga - zon, doux ga - zon,



El - le dor - mit près de la di - gue, Un peu loin



de la mai - son, Un peu loin de la mai - son.

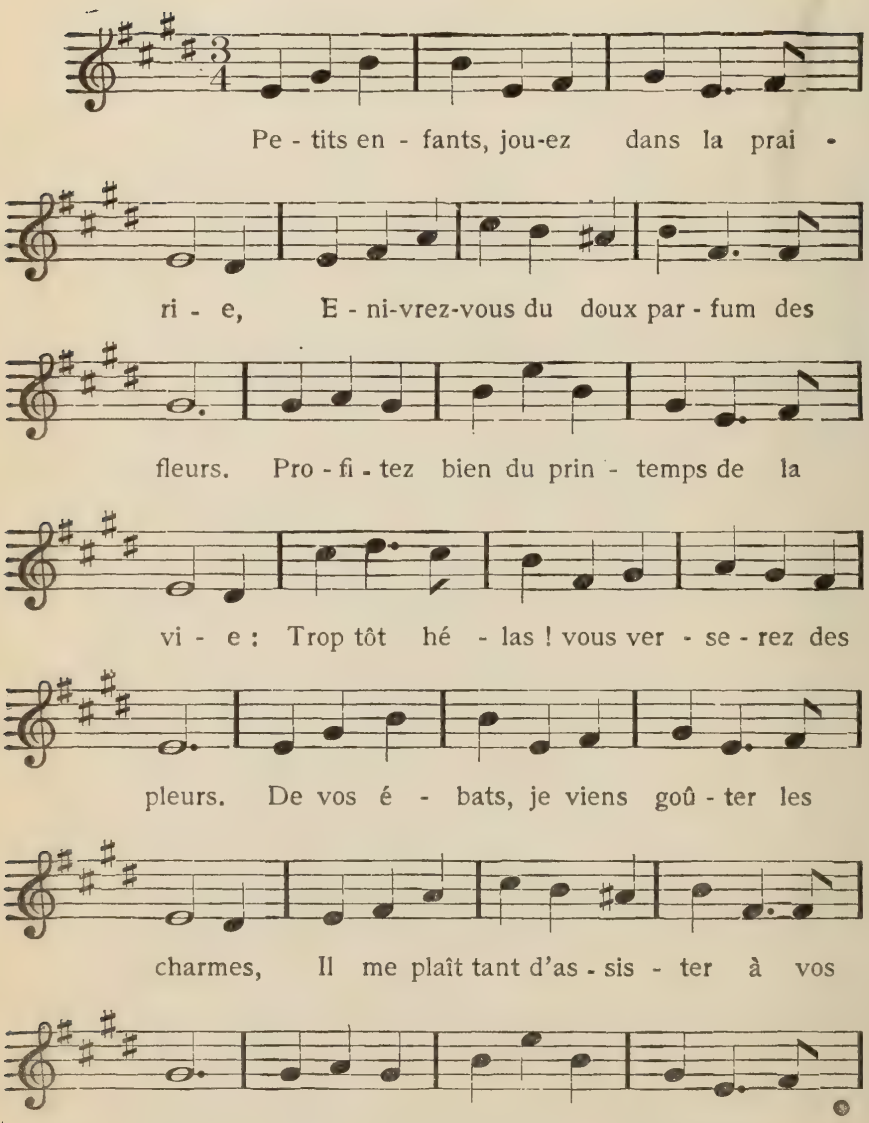
Sur ma route dans la plaine
Revenant à la maison,
J'aperçois ma Philomène
Qui dormait sur le gazon.
Sans l'éveiller je m'en approche
A petits pas, petits pas, jolis pas,
Et doucement ma main décroche
Le panier pris dans son bras. (bis)

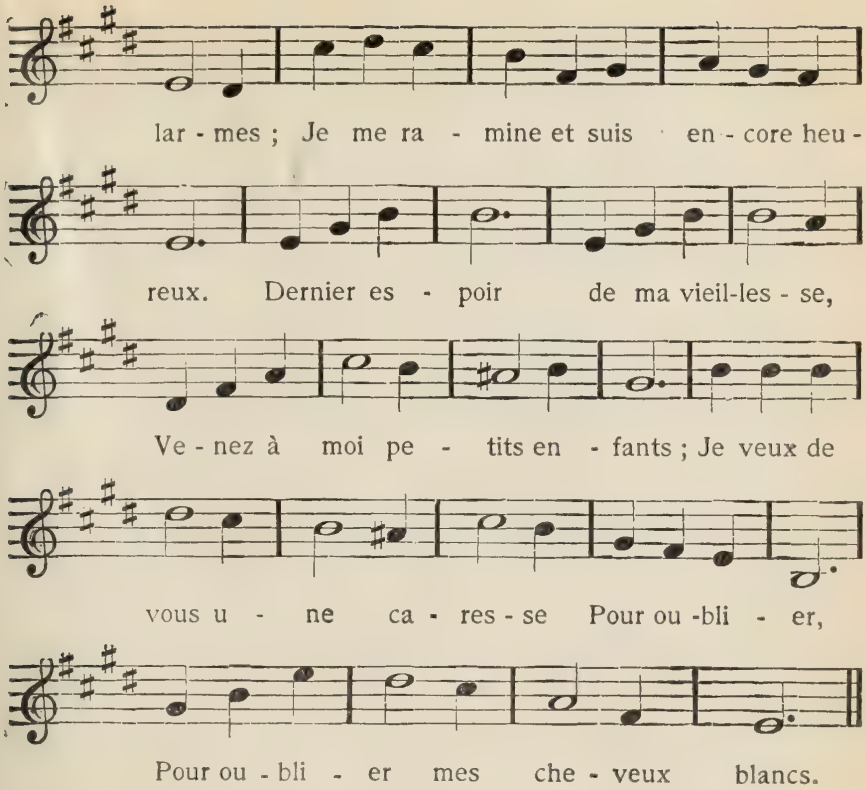
Il faut bien que je l'éveille
Pour l'amener avec moi:
Je la tire par l'oreille:
Philomène, lève-toi. —
En se levant, elle s'inquiète
De son amas, son amas, bel amas;
Puis elle fouille dans l'herbette
Pour son panier d'atocas. (bis)

A mon air elle devine
Qu'il faut chercher dans mon dos.
C'en est assez pour Fifine,
Elle me cria ces mots:
Vous avez mon panier, ma mère!
Ah! le voici, le voici, le voilà! —
Aussitôt contente et légère
Au logis elle vola. (bis)

Ma filette, il n'est point sage
D'aller seule aux atocas.
Quant ta mère est en voyage,
Attends-la, ne t'en va pas.
Un sauvage pourrait te prendre
Sans aucun bruit, aucun bruit, petit bruit!
Il ne faudra plus, pour te rendre,
Retarder jusqu'à la nuit. (bis)

Petits enfants dans la prairie

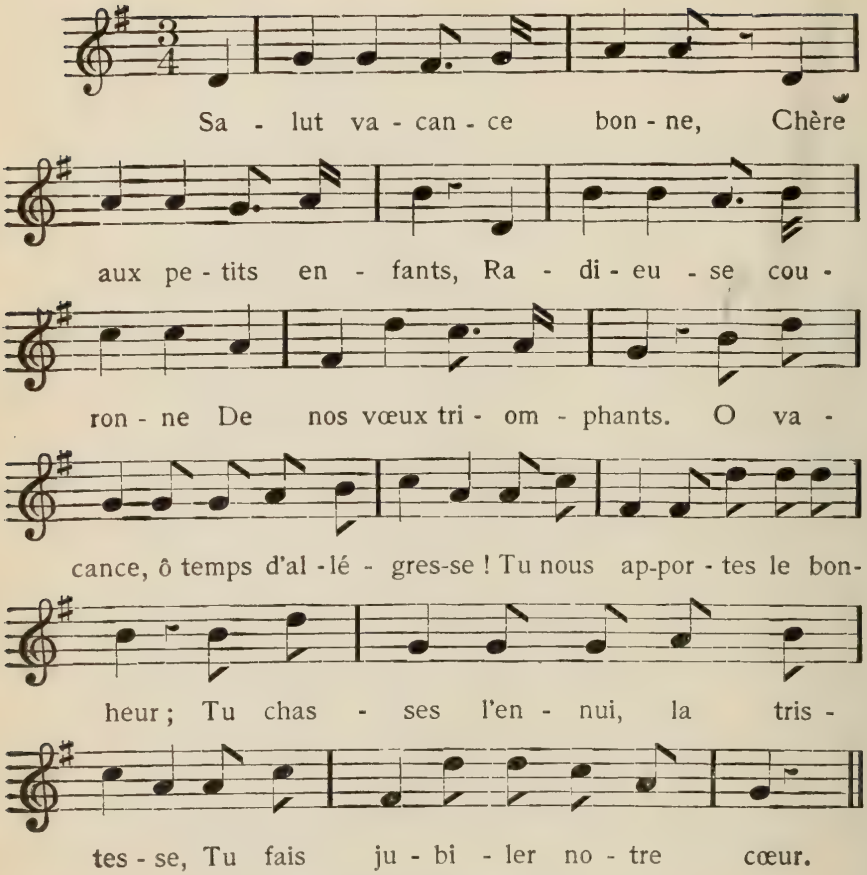




Petits enfants, quand j'étais de votre âge,
Ainsi que vous je courais plein d'ardeur;
Ma vie était comme un ciel sans nuage;
Mon front joyeux rayonnait de bonheur.
En vieillissant j'ai connu la tristesse;
Tous les plaisirs m'ont laissé tour à tour.
Mais rien n'a pu refroidir ma tendresse:
Auprès de vous je tressaille d'amour.

Petits enfants, aimez bien votre mère
Dont le cœur fut votre premier berceau;
Quand elle ira dormir au cimetière,
Allez prier, pleurer sur son tombeau.
Pour le prochain soyez bons, charitables:
Aux malheureux prodiguez le secours.
C'est Dieu qu'on aide en aidant nos semblables:
Ah! que l'aumône embellisse vos jours!

Enfants en vacance



Notre esprit se relâche
En ces jours de loisir.
Adieu, vilaine tâche
Si contraire au plaisir!

Le matin, à notre aise,
Nous pourrons donc dormir!
Adieu, cloche mauvaise
Qui nous fit tant gémir!

Ah! que de promenades
Nous ferons tout joyeux,
Pour voir les camarades
Et partager leurs jeux!

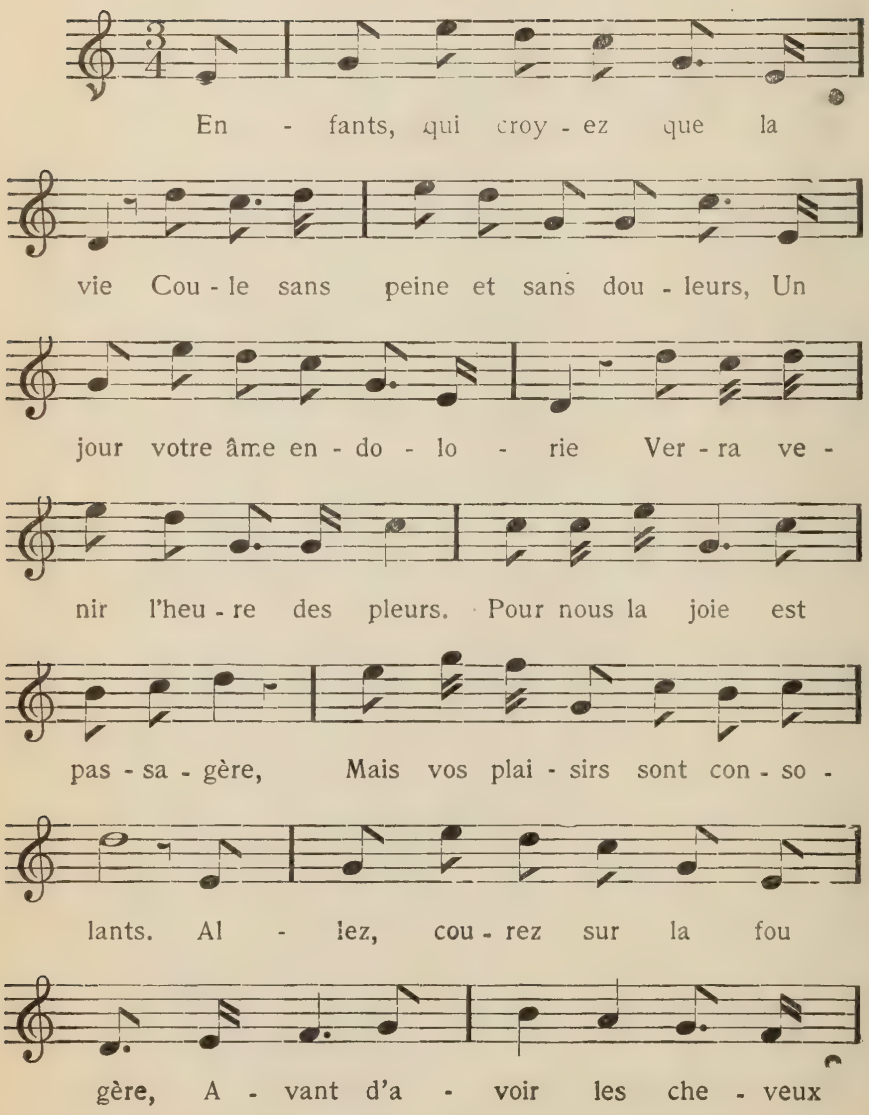
Sur la pelouse fraîche,
Au milieu des roseaux,
Nous irons à la pêche
Tout le long des ruisseaux.

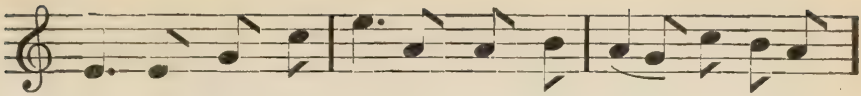
A travers les prairies
Librement nous courrons,
Dans les herbes fleuries,
Après les papillons.

Nous pourrons au bocage,
Parmi les arbrisseaux,
Ecartant le feuillage,
Trouver des nids d'oiseaux.

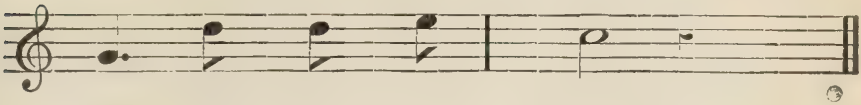
Dans les vertes campagnes
Nous irons folâtrer;
Sur les hautes montagnes
Nous irons respirer.

Jeunesse et Vieillesse





blancs ; Al - lez, cou - rez sur la fou - gère, A-vant d'a -

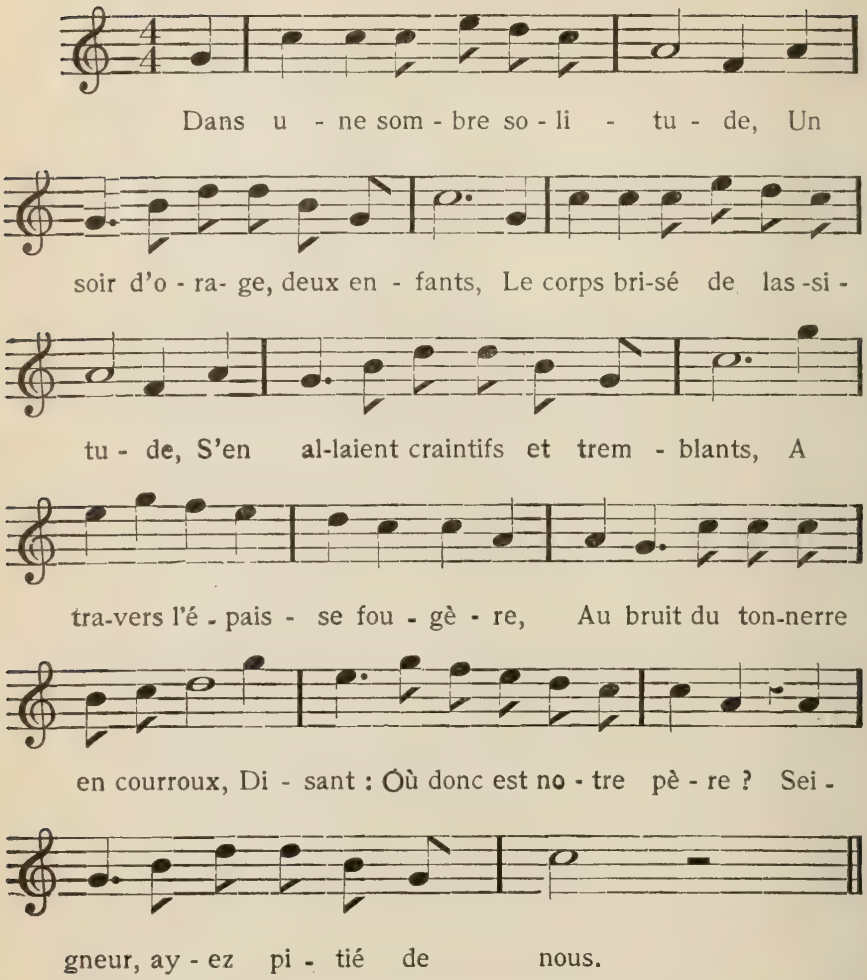


voir les che - veux blancs.

Cueillir des fleurs en abondance,
Jeunes filles, jeunes garçons:
Embellissez votre existence
De jeux, de rire et de chansons!
Votre allégresse a tant de charmes
Pour les vieillards aux pas tremblants!
Attendez, pour verser des larmes,
Que vous ayez les cheveux blancs.

En attendant que la souffrance
Vienne contrister votre cœur,
Bercez-vous de cette espérance
Qu'il n'est point de terme au bonheur.
On respire comme un arôme
L'odeur de vos vertus d'enfants;
Votre gaîté nous est un baume
Qui rafraîchit nos cheveux blancs.

Enfants perdus et retrouvés



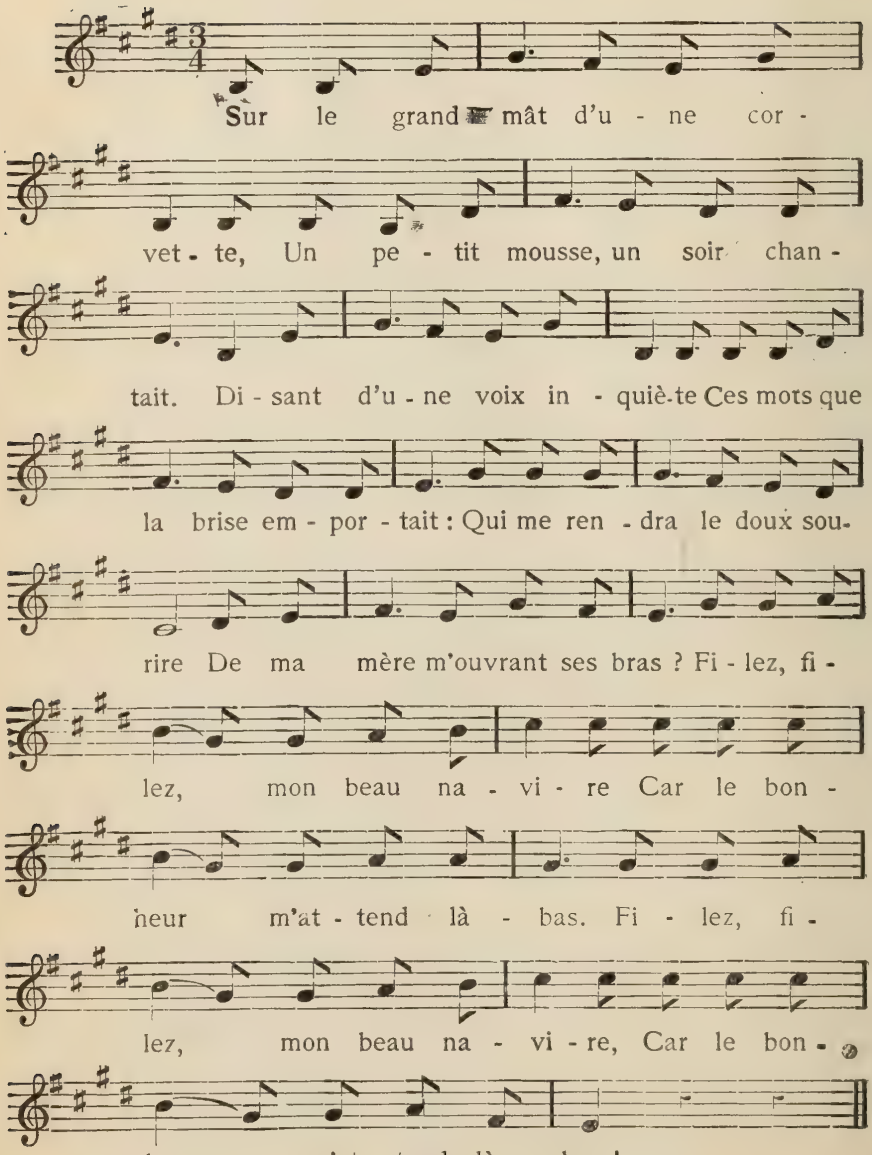
Dans la forêt noire et profonde
Egarés ils pressent leurs pas.
De plus en plus la foudre gronde
Et les menace du trépas.
L'un dit: Ne crains-tu pas, mon frère,
D'être dévoré par les loups?
L'autre dit: J'attends notre père,
Le ciel aura pitié de nous!
Ainsi perdus dans les ténèbres,

Hélas! si loin de leurs parents,
Ils entendent les cris funèbres,
Des effroyables chats-huants.
Ils disent: Marchons, petit frère,
N'ayons pas peur de ces hibous:
Bientôt nous verrons notre père:
Le ciel aura pitié de nous!

N'en pouvant plus, sur le feuillage
Les deux enfants se sont couchés;
Malgré le vent, les cris, l'orage,
Dans le sommeil ils sont plongés.
Rêvant, poursuivant leur prière,
Ils disent d'un ton triste et doux:
Quand donc paraîtra notre père?
Seigneur, ayez pitié de nous!

Voilà qu'enfin le père arrive,
Trouve et ramène ses enfants.
De joie on pleure; ah! combien vive
Est l'allégresse des parents!
Un ange avait guidé le père!
On rendit grâce à deux genoux:
Merci, bon ange tutélaire,
Pour avoir eu pitié de nous!

Sur le grand mat



Quand je partis, ma bonne mère
Me dit: Tu vas sous d'autres cieux;
De nos savannes la chaumière
Va disparaître de tes yeux;
Pauvre enfant, que ne puis-je écrire!
Je t'écrirais souvent, hélas!

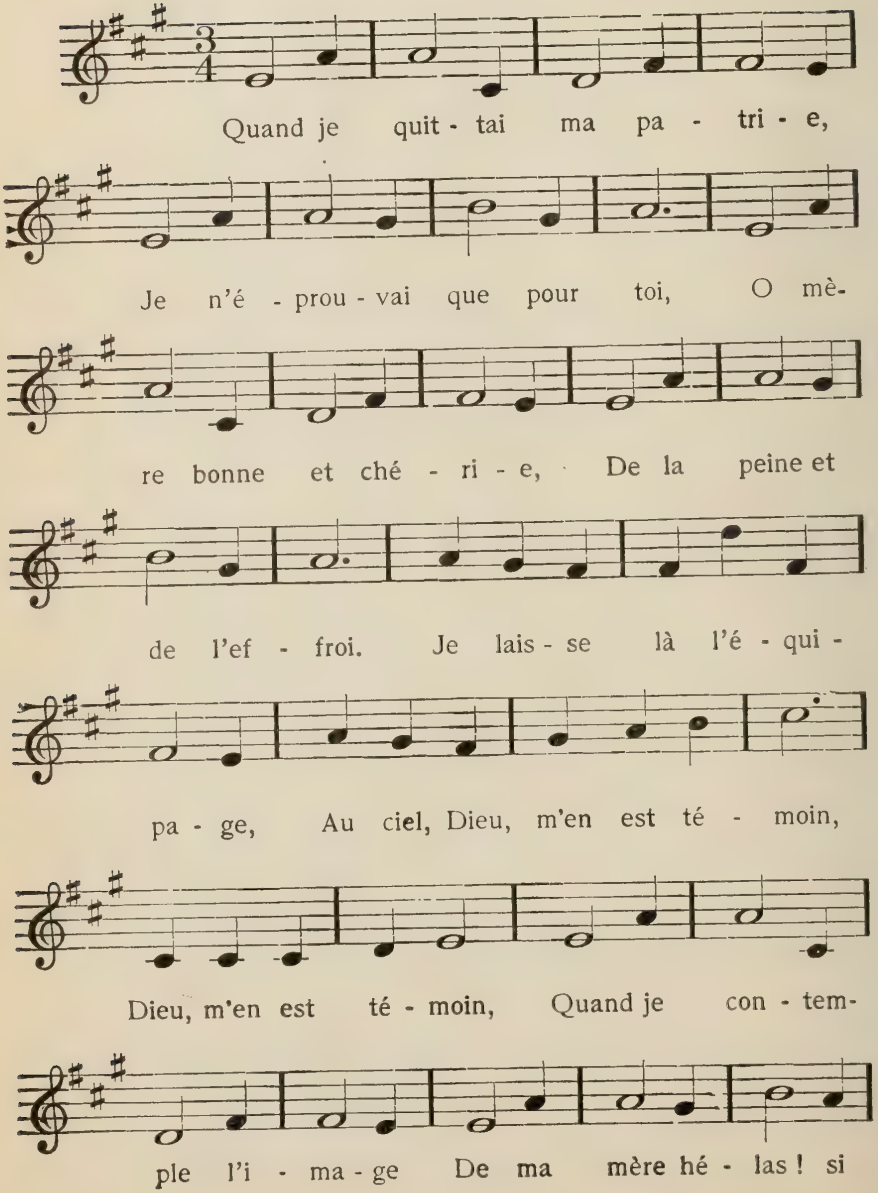
On te dira, dans le voyage,
De t'amuser jusqu'à l'excès;
On te dira qu'un enfant sage
Ne peut compter sur le succès:
Sans écouter, laisse-les dire:
Garde ton cœur: eux n'en ont pas!

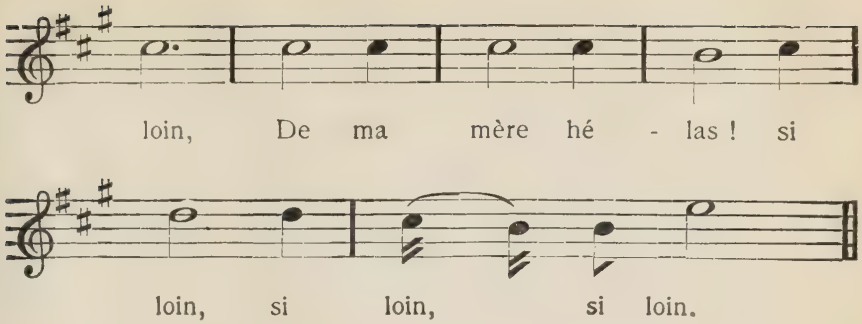
Ainsi chantait sur la misaine
Le petit mousse de tribord,
Quand tout-à-coup le capitaine
Lui dit en lui montrant le port:
Va, mon enfant, loin du corsaire,
Sois libre et fuis les cœurs ingrats!

REFRAIN

Va retrouver ta bonne mère,
Car le bonheur est dans ses bras!

Ma mère hélas! Si loin!





Le premier couplet qui suit a été ajouté pour faire une tête à cette chanson qui n'en avait point; car elle ne dit pas de qui le héros parlait, en disant: *Quand le soir à bord ils chantent.*

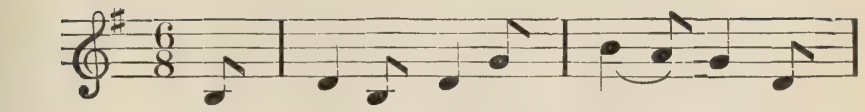
Quand je quittai ma patrie,
Je n'éprouvai que pour toi,
O mère bonne et chérie,
De la peine et de l'effroi.
Je laisse là l'équipage, —
Au ciel Dieu m'en est témoin,
Dieu m'en est témoin —
Quand je contemple l'image
De ma mère hélas! si loin,
De ma mère hélas! si loin,
Si loin, si loin!

Quand le soir à bord ils chantent
Leurs mille refrains joyeux,
Ces refrains qui les enchantent
Me font triste et soucieux.
Moi, quand l'étoile se lève,
Toujours, — Dieu m'en est témoin,
Dieu m'en est témoin, —
Au lieu de chanter je rêve
A ma mère hélas! si loin,
A ma mère hélas! si loin,
Si loin, si loin!

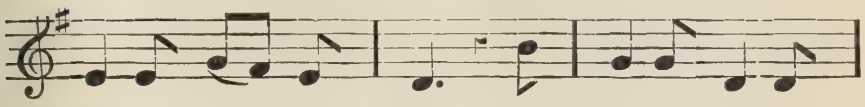
Quand au choc d'une bataille
On voit les canons briller,
Sans crainte de la mitraille,
Au feu je suis le premier.
La même ardeur nous rassemble;
Pourtant, — Dieu m'en est témoin,
Dieu m'en est témoin, —
Le cœur me bat et je tremble
Pour ma mère hélas! si loin,
Pour ma mère hélas! si loin,
Si loin, si loin!

Lorsqu'en mer près de nous passe,
Allant en France, un vaisseau,
Pour le suivre dans l'espace
Je porte envie à l'oiseau.
Je vole vers ma patrie....
Alors, — Dieu m'en est témoin,
Dieu m'en est témoin, —
Je me recueille et je prie
Pour ma mère hélas! si loin,
Pour ma mère hélas! si loin,
Si loin, si loin!

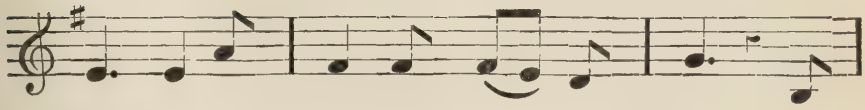
La mort du pêcheur



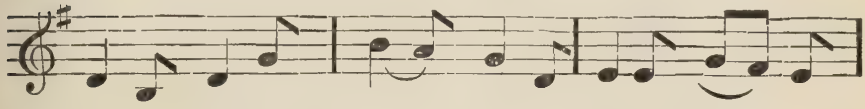
La lu - ne qui ray - on - ne E -



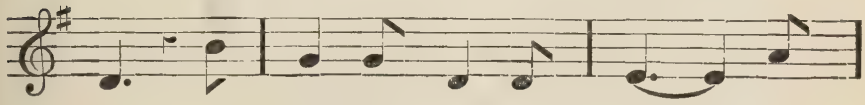
clai - re - ra la nuit : La pê - che se - ra



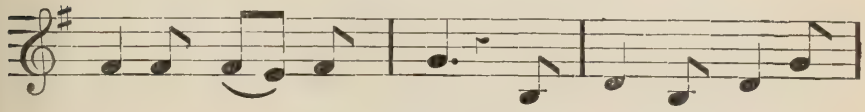
bon - ne, Al - lons, par - tons sans bruit. Je



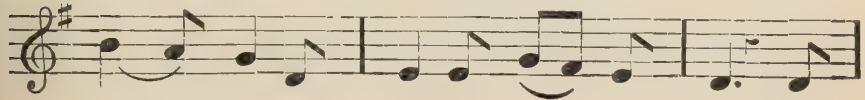
veux qu'avant l'au - ro - re Nous soyons de re -



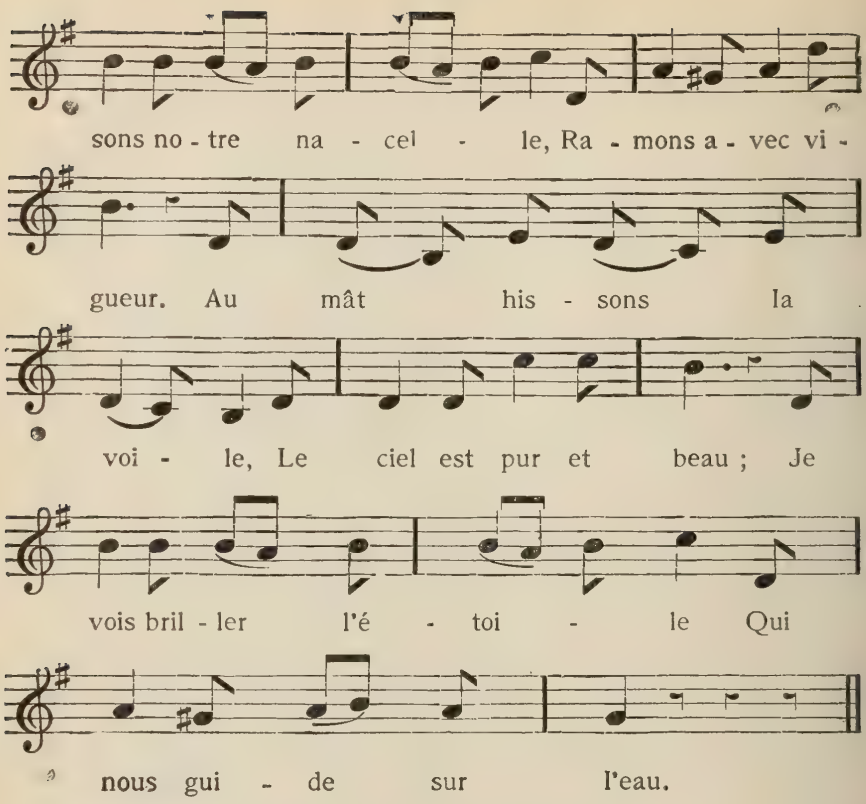
tour, Pour som - meil - ler en - co - re A



vant qu'il soit grand jour. Par - tons, la mer est



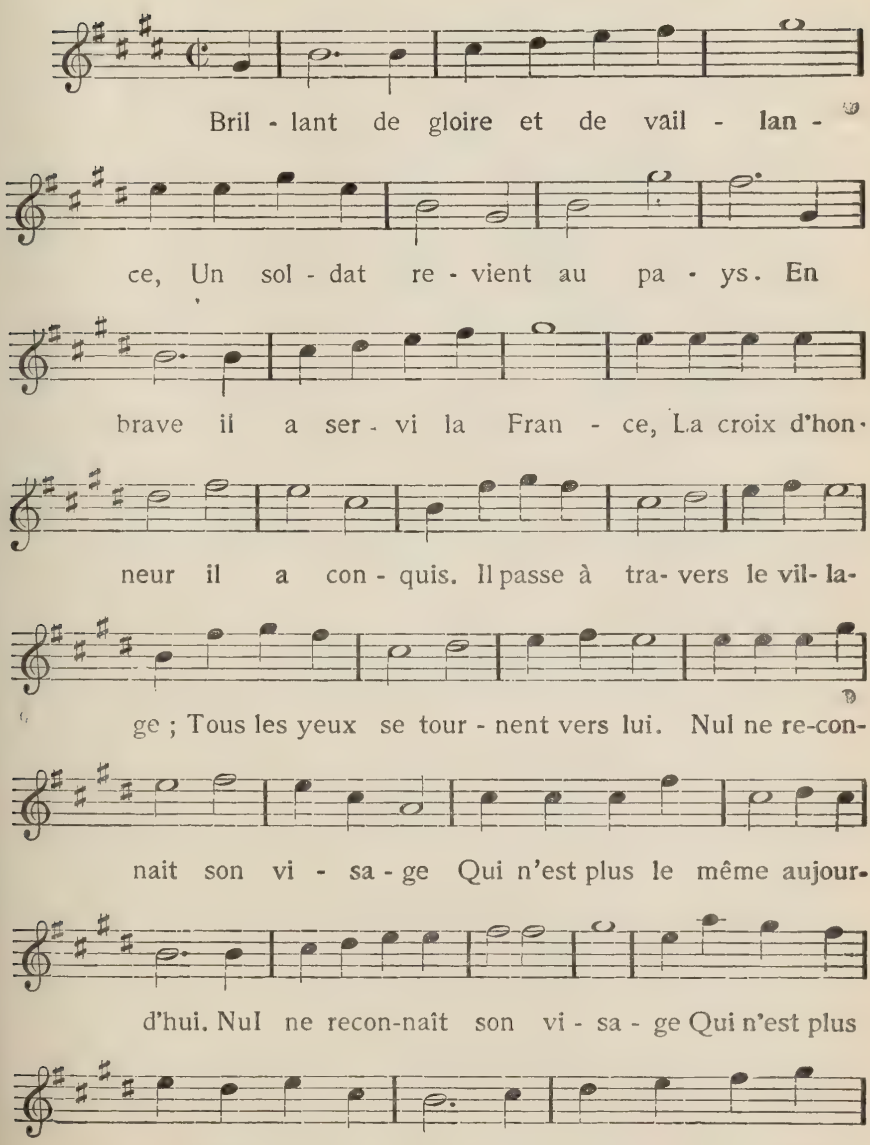
bel - le ; De nos bras pleins d'ar - deur Pous-

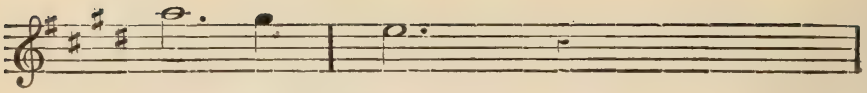


Ainsi chantait mon père,
En route vers le port,
Pour la pêche dernière
Où l'attendait la mort.
Par les vents, par l'orage
Il fut surpris soudain:
Un funeste naufrage
De ses jours fut la fin.

Je n'ai plus que ma mère
Dont je suis le soutien;
Nous vivons sans misère,
Nous ne manquons de rien.
Ramons, ramons plus vite,
Je l'aperçois là-bas:
Je la vois qui m'invite
En me tendant les bras.

RETOUR GLORIEUX D J SOLDAT





au - jour - d'hui.

L'inconnu va droit vers sa mère
Et lui demande un logement.
La vieille était cabaretière;
Elle répondit tendrement:
Entrez, mon brave militaire;
Nous avions un fils tel que vous;
Mais il est mort sans doute en guerre;
Le revoir nous serait si doux!
Le revoir nous serait si doux!

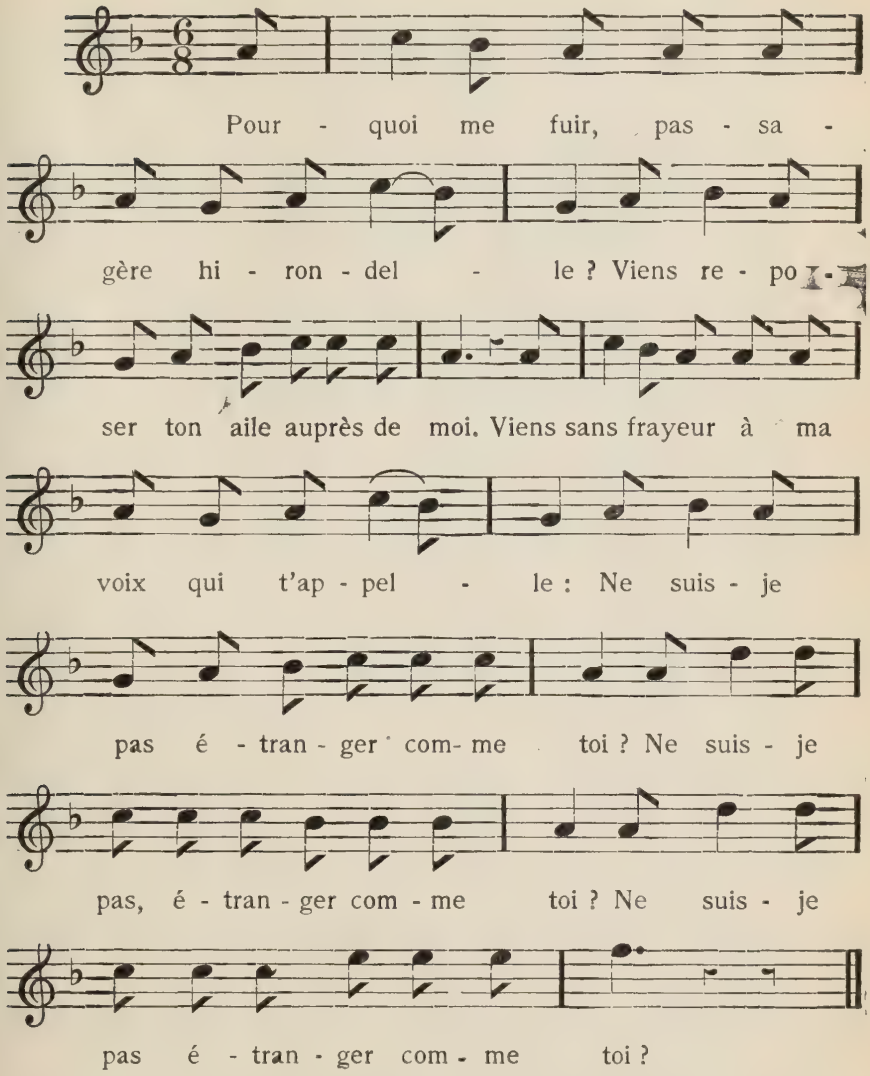
Il n'est point mort, dame l'hôtesse,
Lui réplique le voyageur;
C'est moi, bravo, plus de tristesse!
Embrassons-nous avec bonheur! —
La mère, à ces mots pleins de charmes,
Reconnaît son fils triomphant:
Elle s'élance, et tout en larmes,
Se jette au cou de son enfant,
Se jette au cou de son enfant.

Vous tous, jeunes gens du village,
En face de vos ennemis,
Montrez un aussi beau courage
Pour défendre votre pays.
Distinguez-vous par la vaillance,
Et de retour, sur votre cœur
Vous porterez, en récompense,
La belle étoile de l'honneur,
La belle étoile de l'honneur.

Quatrieme Partie

Chansons
Melancoliques
Tragiques
et Funebres.

PASSAGERE HIRONDELLE



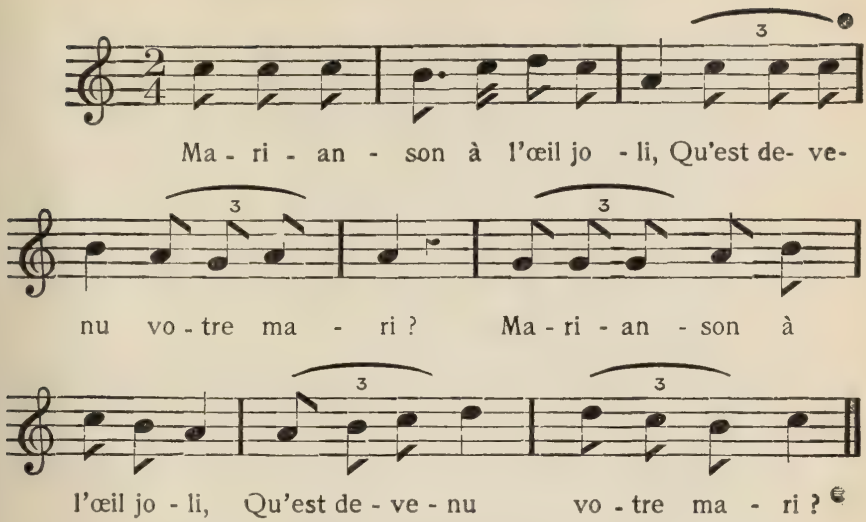
De ton beau ciel, du toit qui te vit naître,
Un dur destin te chasse ainsi que moi:
Viens déposer ton nid sous ma fenêtre:
Ne suis-je pas voyageur comme toi? (3 fois)

Dans ce desert le malheur nous rassemble:
Oh! ne crains pas de rester avec moi:
Si tu gémis, nous gémirons ensemble:
Ne suis-je pas exilé comme toi? (3 fois)

Quand le printemps reviendra te sourire,
Tu t'en iras sans plus songer à moi:
Tu voleras au pays du zéphire:
Ah! que ne puis-je y voler avec toi? (3 fois)

Tu reverras ton aimable patrie,
Mais ce bonheur, hélas! n'est pas pour moi:
Un sort cruel enchaîne ici ma vie:
Ne suis-je pas plus à plaindre que toi? (3 fois)

Complainte de Marianson



N. B. Tous les couplets se répètent.

A la guerre il n'a point péri;
Il s'en revient, mon cher mari. —

Marianson aux doigts charmants,
Où sont vos anneaux de diamants? —

Mes anneaux d'or et de diamants,
Voyez ce coffre, ils sont dedans. —

Marianson, pour m'assister,
Voulez-vous bien me les prêter? —

Oui, je veux bien vous les prêter,
Mais il faudra les rapporter. —

Qu'en veut donc faire le coquin?
Un crime pire qu'un larcin.

Il s'en va chez le bijoutier
Le plus habile du quartier. —

ROYAL CONSERVATORY OF MUSIC

Faites-moi vite des anneaux
Aussi parfaits, tout aussi beaux. —

Quand il les eut il reporta
Ceux que la belle lui prêta.

A cheval il monte aussitôt,
Se met en route au grand galop.

Il voit venir à l'horizon
Le mari de Marianson.

Le soldat brave et confiant
Arrive et dit au mécréant:

Ah! bonjour donc, franc cavalier,
Es-tu pour moi bon messager? —

Rien de bien beau, ni de bien bon
De la part de Marianson. —

Marianson à l'œil joli
Ne m'a jamais, jamais trahi. —

Marianson aux doigts charmants,
Voilà ses anneaux de diamants! —

Ayant reconnu ces bijoux,
Le mari part tout en courroux.

Sa femme qui le voit venir
Ne sait que faire et devenir. —

Il est malade ou très fâché:
Penserait-il que j'ai péché?

Quelqu'un a dû me diffamer:
Comment pourrai-je le calmer? —

Elle espère que son enfant
Sera le charme triomphant. —

Qu'avez-vous donc, mon cher mari?
Comme votre œil est assombri!

Regardez le petit nouveau,
Voyez, voyez comme il est beau! —

Mon fils aura glorieux nom,
Mais la mère a mauvais renom! —

Le malheureux, sans écouter,
Se met à jurer, tempêter.

Il ne sait plus, en vrai bandit,
Ni ce qu'il fait ni ce qu'il dit.

Il épouvante son enfant,
Qui crie et meurt en étouffant.

N'en pouvant plus de tant souffrir,
La mère tombe pour mourir.

Mais avant l'œuvre de la mort,
Le meurtrier put voir son tort.

La mourante se ranimant,
Il lui demande amèrement: —

Marianson aux doigts charmants,
Où sont vos anneaux de diamants? —

Mes anneaux d'or et de diamants,
Ouvrez le coffre, ils sont dedans! —

Ayant ouvert, il les trouva;
Au désespoir il s'écria: —

Infâme bourreau que je suis,
Quel crime horrible j'ai commis!

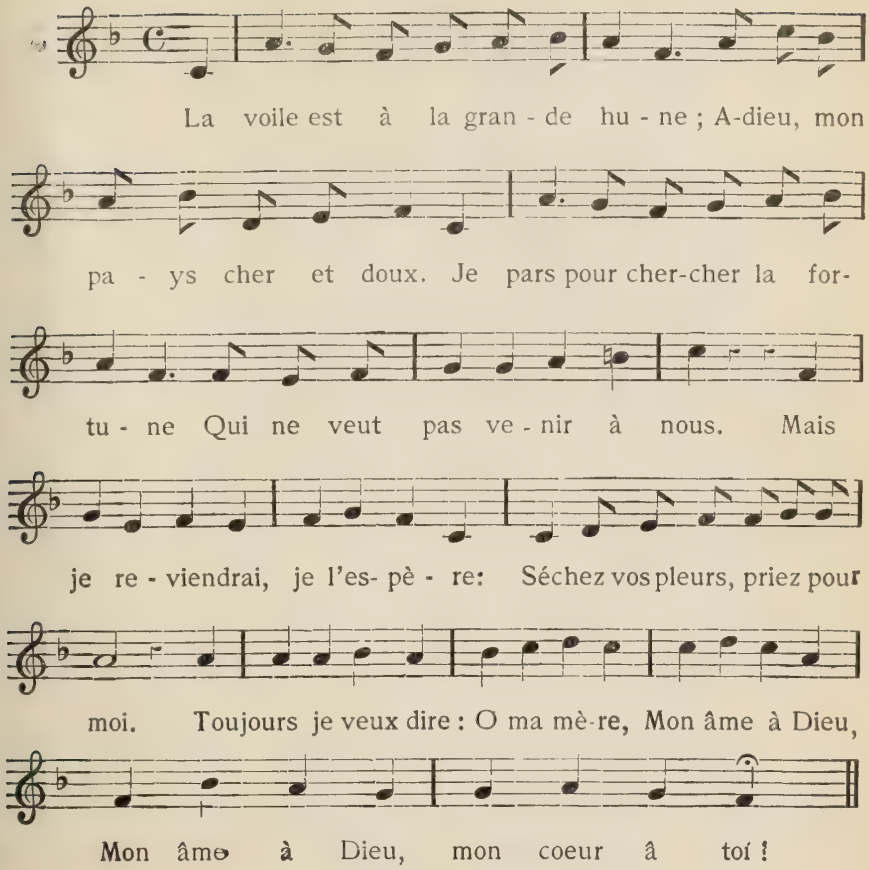
Marianson, pardonnez-moi,
Voyez ma honte et mon effroi. —

Par moi vous êtes pardonné.
Le serez-vous du nouveau-né? »

Ainsi mourut Marianson,
Pure victime d'un soupçon.

Apprenez donc, maris jaloux,
A réprimer votre courroux!

Voile à la grande hune

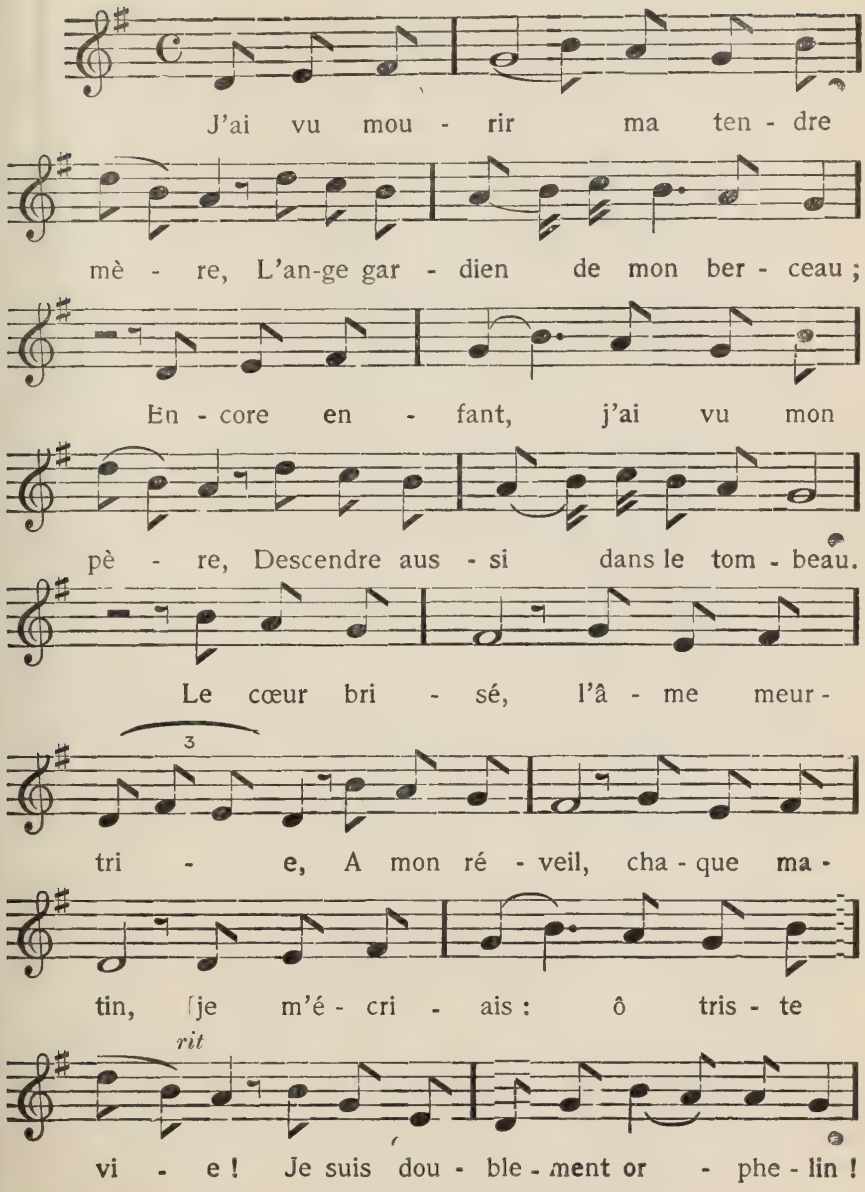


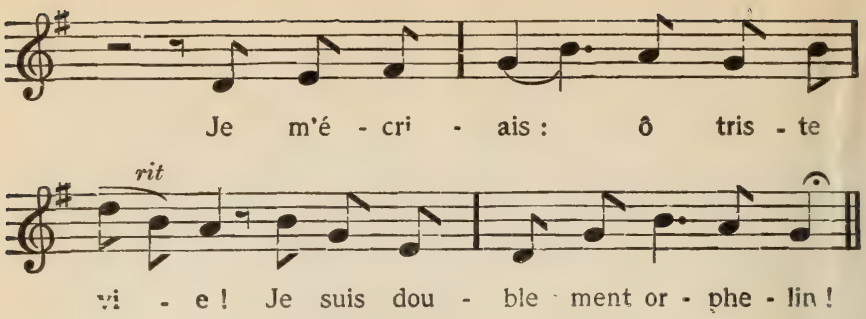
Pour rendre le sort favorable,
On dit, pressé par le désir,
Qu'il faut vendre son âme au diable
Et donner son corps au plaisir.
Pour moi, fidèle à ma chaumière,
Gardant ma tendresse et ma foi,
Toujours je veux dire : ô ma mère,
Mon âme à Dieu (bis), mon cœur à toi !

Allant de rivage en rivage,
Enfin il amasse un trésor;
Joyeux il revient au village
Avec sa bourse pleine d'or.
Pour sa mère plus de misère!
N'est-il pas riche comme un roi?
Toujours il veut dire: ô ma mère,
Mon âme à Dieu (bis), mon cœur à toi!

Parmi les croix du cimetière
Il passe un instant pour prier.
Un nom déchiffré sur la pierre,
Le fait pâlir et s'écrier:
Tu n'es donc plus, mère chérie,
Pour nager dans l'or avec moi!
Je te dirai, toute ma vie:
Mon âme à Dieu (bis), mon cœur à toi!

Doublement Orphelin

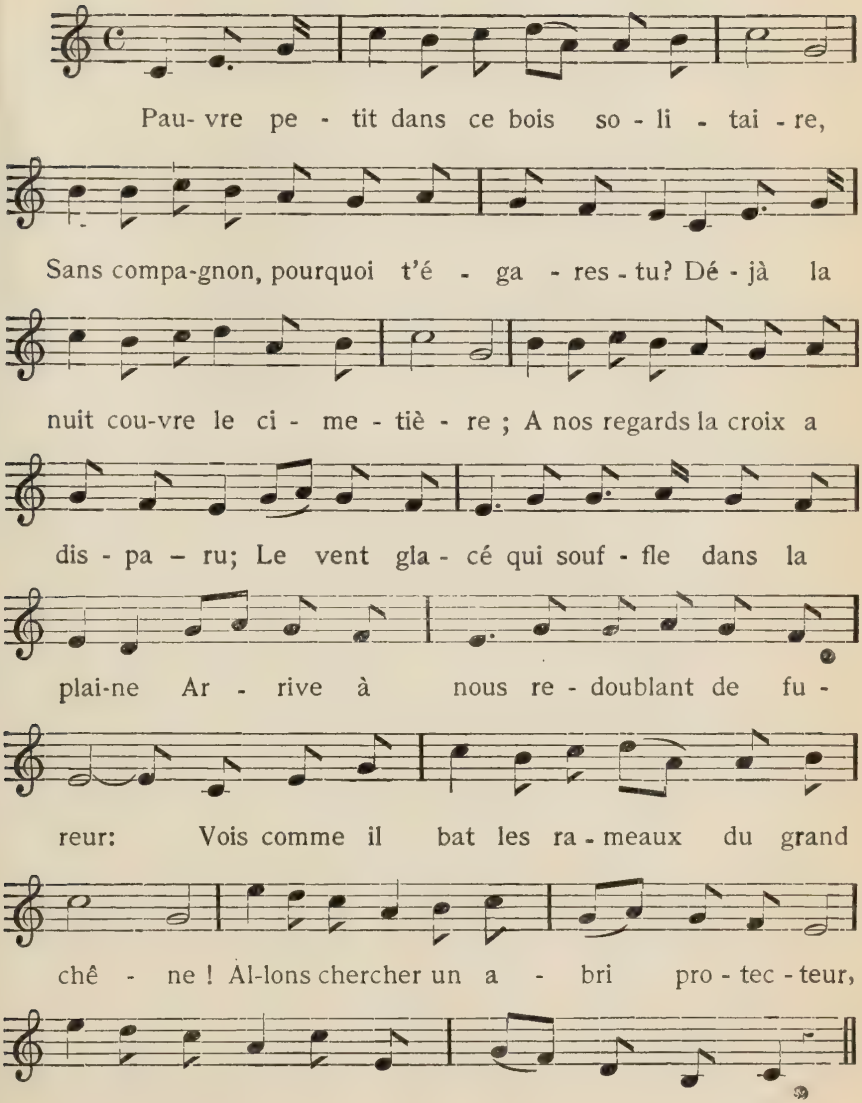




Plein de pitié pour ma souffrance,
Mon père avait dit en mourant:
Que désormais ton espérance
Soit toute au Ciel, mon cher enfant:
Dieu lui-même sera ton père,
Il te fera trouver du pain;
Sa Mère à Lui sera ta mère,
Tu ne seras pas orphelin.

Quand je vis le Christ au Calvaire,
Pour moi répandre tout son sang,
Je m'écriai: Voilà mon Père
Père tendre et compatissant!
Pour mère, il me donne sa Mère!
De mes peines voici la fin:
Ma douleur n'est plus que chimère,
Car je ne suis pas orphelin!

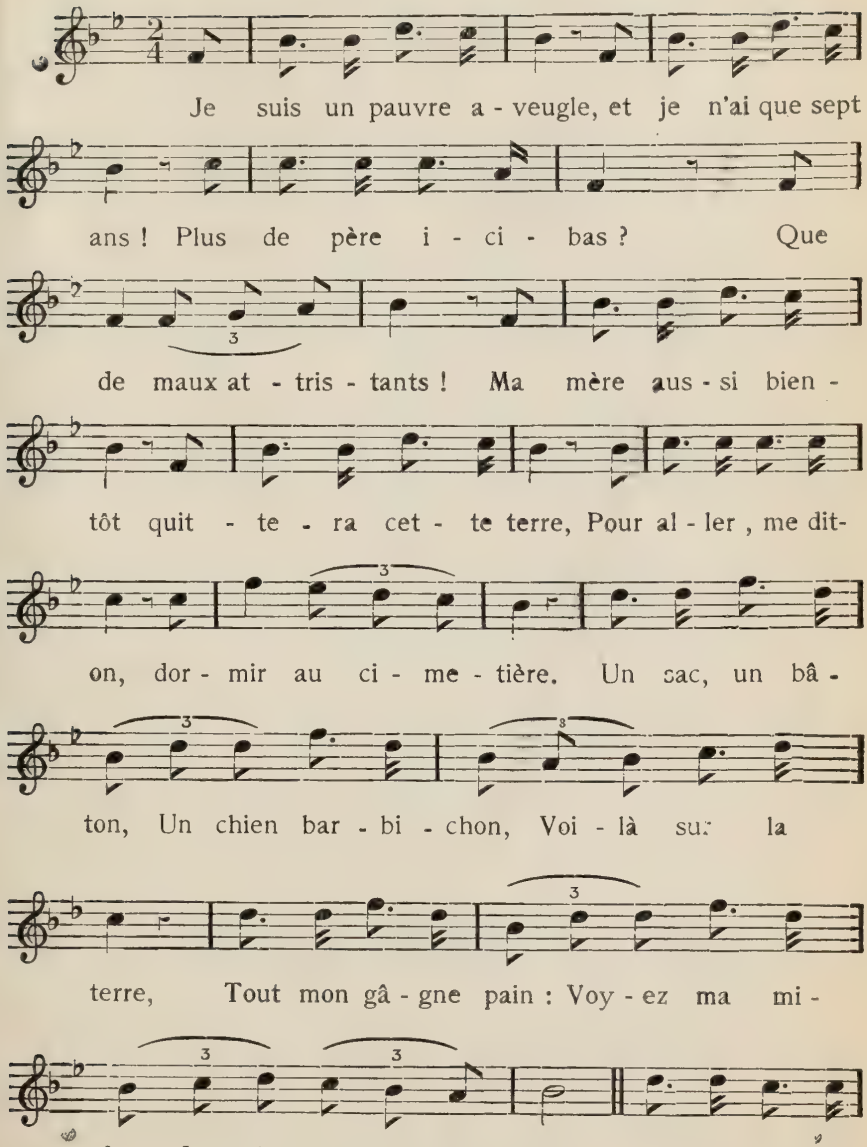
L'orphelin au Cimetière

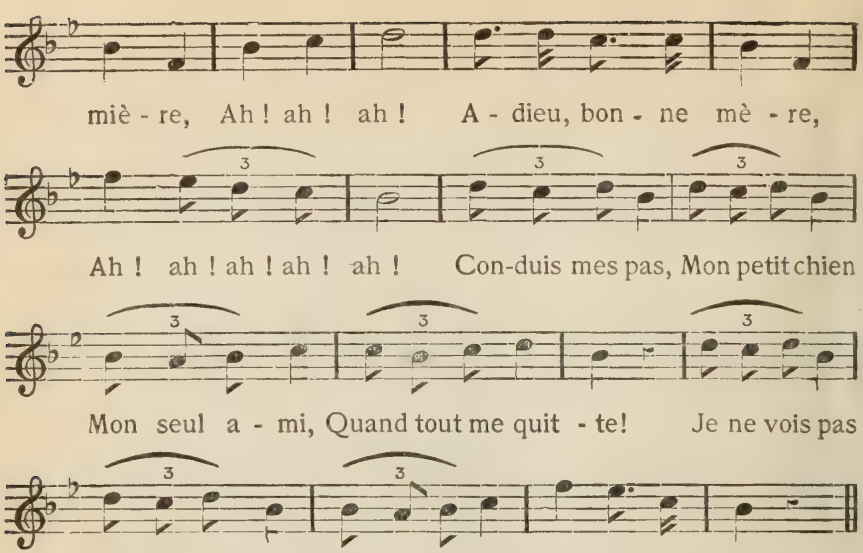


— Parlez plus bas: ma mère ici repose!
A ses côtés je veux passer la nuit.
Oh! je voudrais l'éveiller, mais je n'ose....
N'avez-vous pas entendu quelque bruit?
Oh! quel bonheur! sa douce voix m'appelle!
J'y vais, j'y vais: elle m'ouvre ses bras!...
Cruelle erreur, hélas! ce n'est pas elle!...
Mère, pourquoi ne t'éveilles-tu pas? (bis)

— Oh! viens, petit, viens avec moi, bel ange,
Je t'aimerai comme un de mes enfants.
Dans son tombeau, d'un sommeil bien étrange
Ta mère dort et dormira longtemps.
Je vois les pleurs couler sur ton visage;
Mais c'est assez, ta mère ici n'est pas;
Et ce n'est pas dans ce triste bocage,
C'est dans le ciel que tu la reverras! (bis)

L'orphelin aveugle



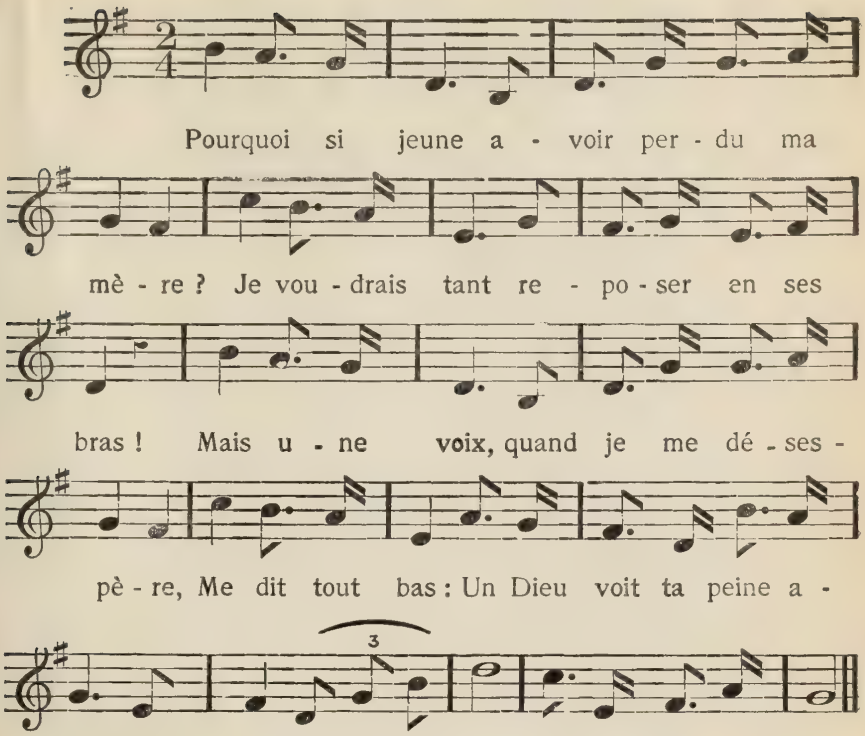


Je suis d'un pas craintif mon cher petit ami;
Par sa corde en ma main il m'éclaire à-demi.
Je vais clopin-clopant sur la route trop dure,
Les pieds nus et blessés, errant à l'aventure.
A tous les passants,
Les yeux languissants,
Je fais ma prière:
Donnez-moi du pain;
Voyez ma misère:
Je suis pauvre et j'ai faim.

III

Ma mère est dans son lit, qui souffre et qui m'attend:
C'est pour la soutenir que je m'en vas quêtant.
Quand elle partira pour la vie éternelle,
Oh! combien je voudrais m'en aller avec elle!
Pour nous malheureux
Soyez généreux;
Pitié pour ma mère;
Il me faut du pain;
Voyez ma misère:
Je suis pauvre et j'ai faim.

Orphelin si jeune



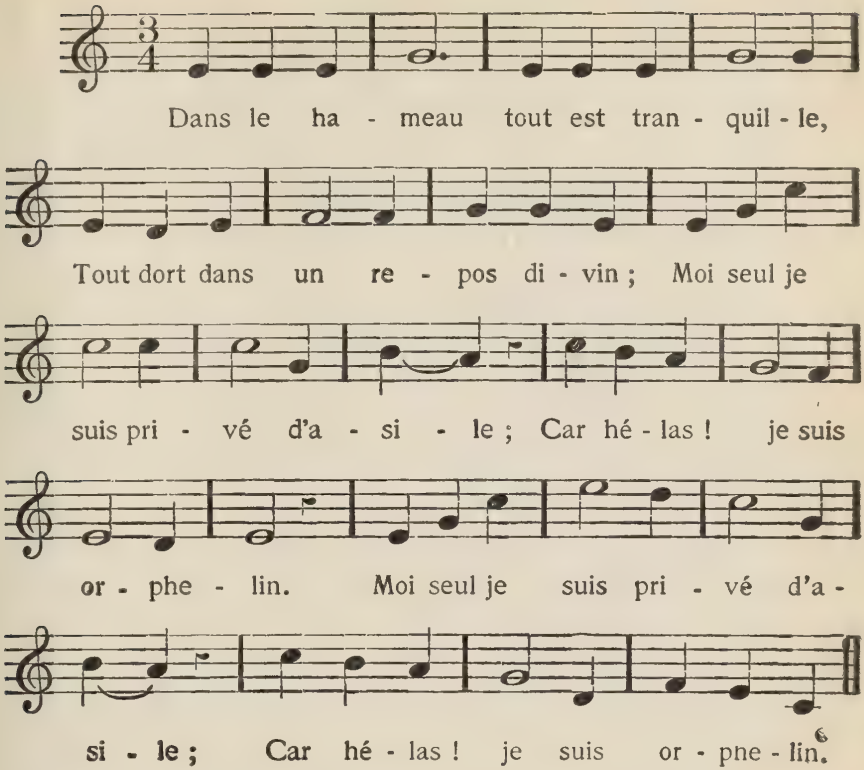
Au champ des morts que sa tombe m'est chère
Combien souvent j'y dirige mes pas!
Car les oiseaux, touchés de ma misère,
Chantent là-bas:
Courage en ta peine amère!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ne pleure pas.

Quand je succombe aux douleurs de la terre,
Pour en finir j'invoque le trépas;
Mais toute croix, plantée au cimetière,
Dit: Tu vivras,
Accepte ta peine amère!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ne pleure pas.

Quand l'avenir, plein de sombre mystère,
Plonge mon âme en des flots d'embarras,
La foi murmure à mon cœur en prière:
Tu les vaincras,
Supporte ta peine amère!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ne pleure pas.

Elle est au ciel, ta bonne et tendre mère:
C'est là qu'un jour tu la retrouveras.
Bonheur sans fin! Epreuve passagère!
Heureux combats!
Endure ta peine amère!
Ah! ah! ah! ah! ah! ah! ne pleure pas.

Mort de l'orphelin



L'enfant, dans les bras de sa mère,
Dort comme un ange au sein de Dieu;
Il ne connaît point la misère,
Moi je meurs en ce triste lieu!

Aimé, choyé de la nature,
Heureux est le petit oiseau:
Il dort dans son nid de verdure,
Moi je pleure sur un tombeau!

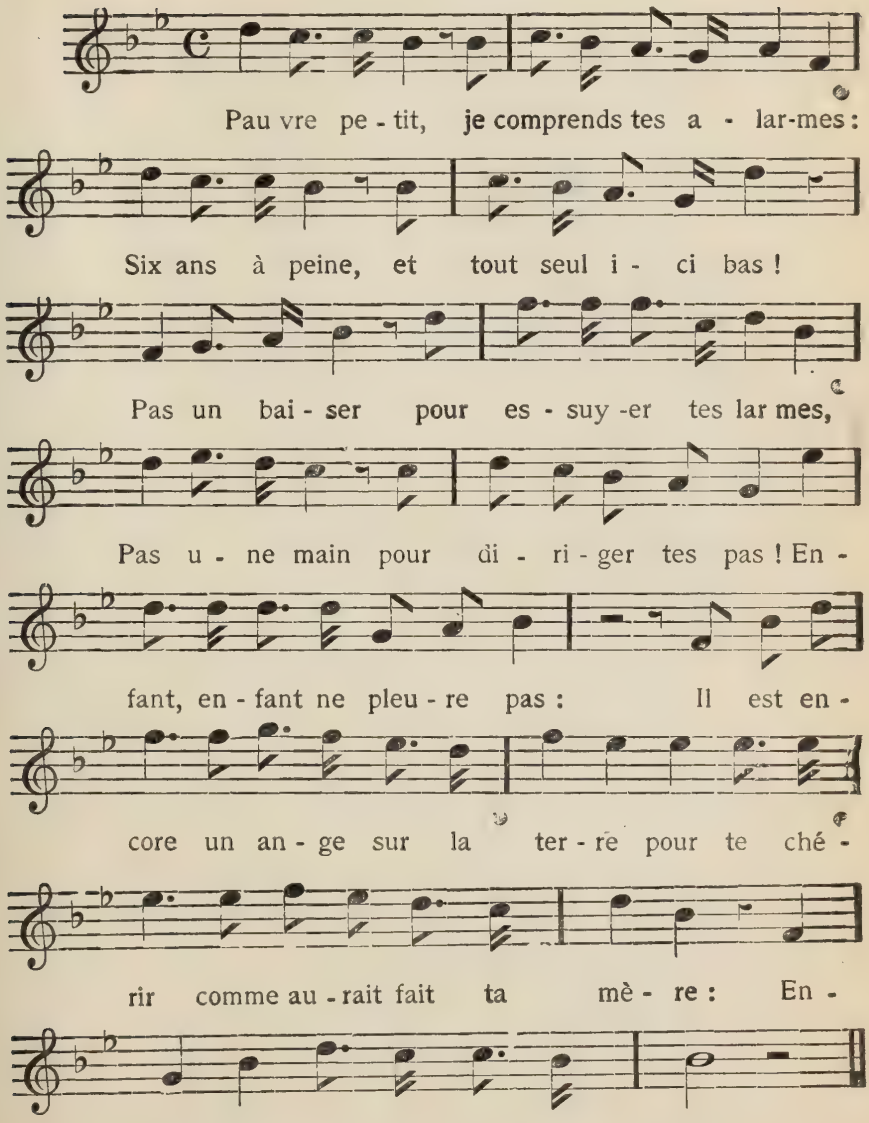
La fleur qui dort est caressée
Par les zéphires les plus doux;
A l'aurore elle est redressée,
Moi je tombe sur mes genoux!

La feuille mourante s'incline
Pour à jamais se dessécher:
Ainsi, la mort dans ma poitrine,
Je me sens faiblir et pencher!

Ma mère, avant que je succombe,
Je viens te dire de nouveau:
Toute ma vie est sur ta tombe
Qui fut mon unique berceau!

Adieu, funeste cimetière,
Je vais quitter la terre enfin:
J'irai Là-Haut revoir ma mère:
Je ne serai plus orphelin!

Orphelins et Orphelinats



Lorsque l'hiver, avec sa froide haleine,
Aura soufflé ses dangereux frimas,
Qui te fera des vêtements de laine
Pour résister aux rigueurs des climats?
Enfant, enfant, ne pleure pas.

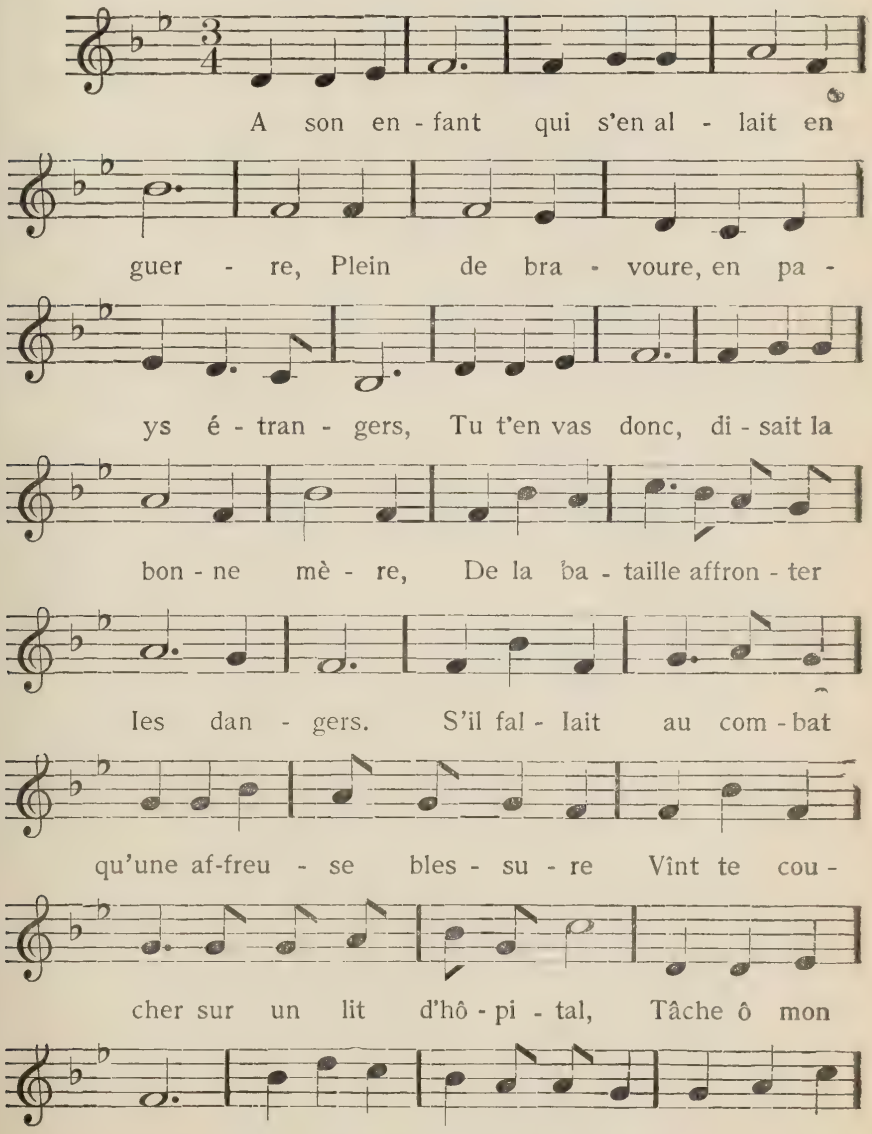
Qui te dira que Dieu créa le monde,
Que les chrétiens sont de nobles soldats,
Que sur la terre, où la malice abonde,
Il faut, pour Dieu, lutter jusqu'au trépas?
Enfant, enfant, ne pleure pas.

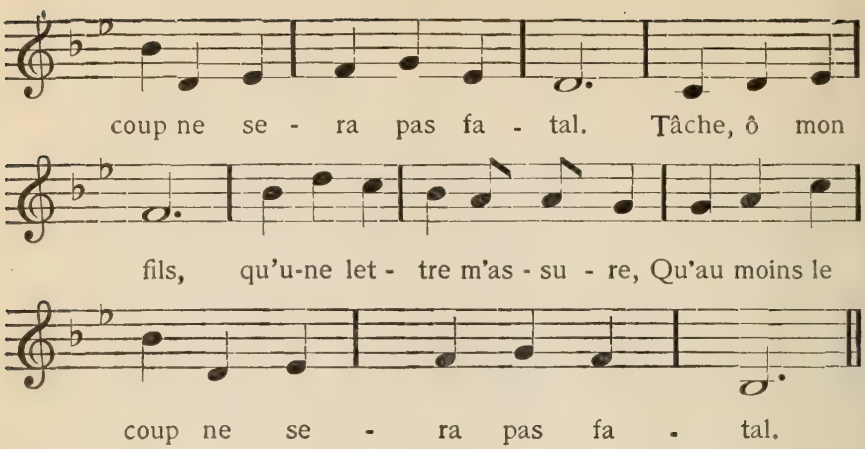
Qui t'apprendra ta leçon, ta prière,
Pour résister aux funestes appâts?
Où prendras-tu ta force et ta lumière
Pour rester ferme au milieu des combats?
Enfant, enfant, ne pleure pas.

Cet ange, enfant, c'est la sœur charitable
Dans les couvents et les orphelinats.
Voilà, petit, ta mère véritable:
Repose en paix dans son cœur et ses bras.
Enfant, enfant, ne pleure pas.

Douleur et Résignation

d'une mère dont le fils est mort en guerre





Six mois plus tard arrive ce message:
"Dans un combat je viens d'être blessé.
Ah! quel chagrin, malgré tout mon courage,
De me sentir tellement délaissé!
Priez, priez pour moi, bonne mère chérie,
Que je retourne au plus tôt avec vous,
Pour voir encor le ciel de ma patrie,
Les champs dorés, les forêts de chez nous."

Un an plus tard, on frappait à la porte:
La mère voit apparaître un soldat.
Il dit: "Madame, aujourd'hui soyez forte:
Votre cher fils est mort dans un combat!"
Tout en pleurs, à genoux la pauvre mère tombe:
Mon fils est mort! Dieu, faites-moi mourir!
Au cimetière allez creuser ma tombe:
Sans mon enfant j'aurai trop à souffrir!

Mais surmontant cet excès de faiblesse,
Bientôt la mère à Dieu se résigna.
"Pardon, mon Dieu, si ma folle tendresse
Contre vous-même un instant s'oublia."
Elle ne songea plus, bonne et pieuse mère,
Avec un cœur entièrement soumis,
Qu'à vivre encore, endurer sa misère,
Bien prier Dieu pour l'âme de son fils.

Soldat mort dans les bras de sa mère

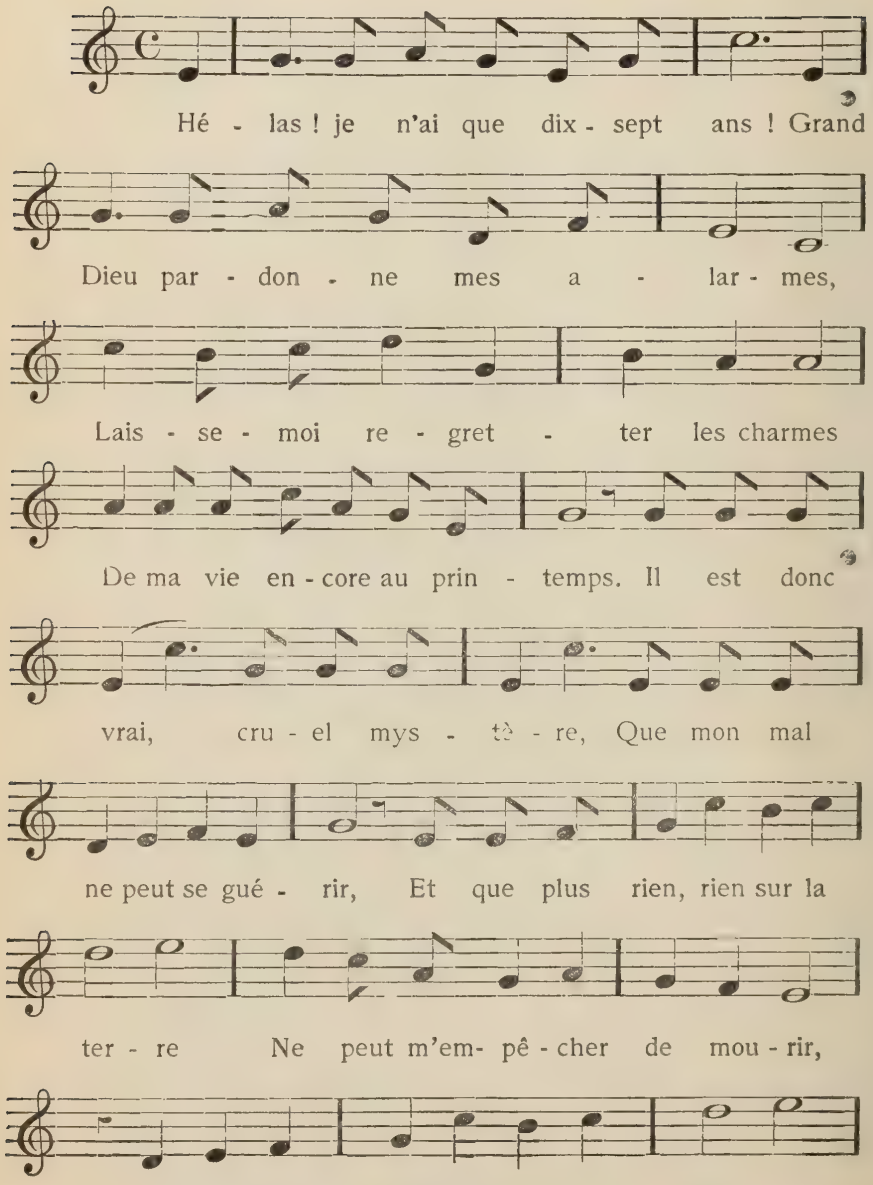
(Se chante sur l'air de: **O Canada, douce patrie**) page 82

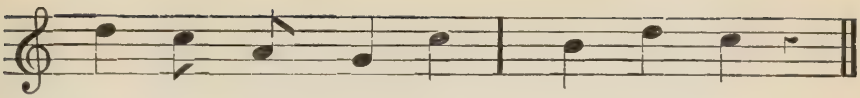
Hélas! tu te souviens, ma mère,
Du dernier baiser des adieux
Quun jour, au départ pour la guerre,
Tu posas sur mon front joyeux.
Mon pays m'appelait aux armes,
La gloire m'attirait là-bas:
Je partis sans verser de larmes;
Je reviens mourir en tes bras. | Bis

Bientôt la cloche du village
Sonnera mon dernier départ;
Le mal surpasse mon courage,
Pour en guérir il est trop tard.
Je n'ai plus rien des espérances
Qui m'animaient dans les combats,
Mais je suis fier, dans mes souffrances,
De pouvoir mourir en tes bras. | Bis

Réchauffe ma main dans la tienne;
Cesse tes pleurs et tes sanglots:
Que la foi, mère, te soutienne:
J'entre dans l'éternel repos.
Déjà ma vie est presque éteinte:
Adieu, les rêves d'ici-bas!
Je pars sans murmure et sans crainte,
Heureux de mourir en tes bras. | Bis

Mort d'une jeune fille





Ne peut m'em - pê - cher de mou - rfr.

Sœurs et frères, venez à moi:
A vous de consoler ma mère,
A vous de soutenir mon père.
En Dieu toujours ayez la foi.
Chaque heure ajoute à ma faiblesse:
Hélas! je me sens défaillir:
Ni mes regrets, ni ma jeunesse
Ne m'empêcheront de mourir. | Bis

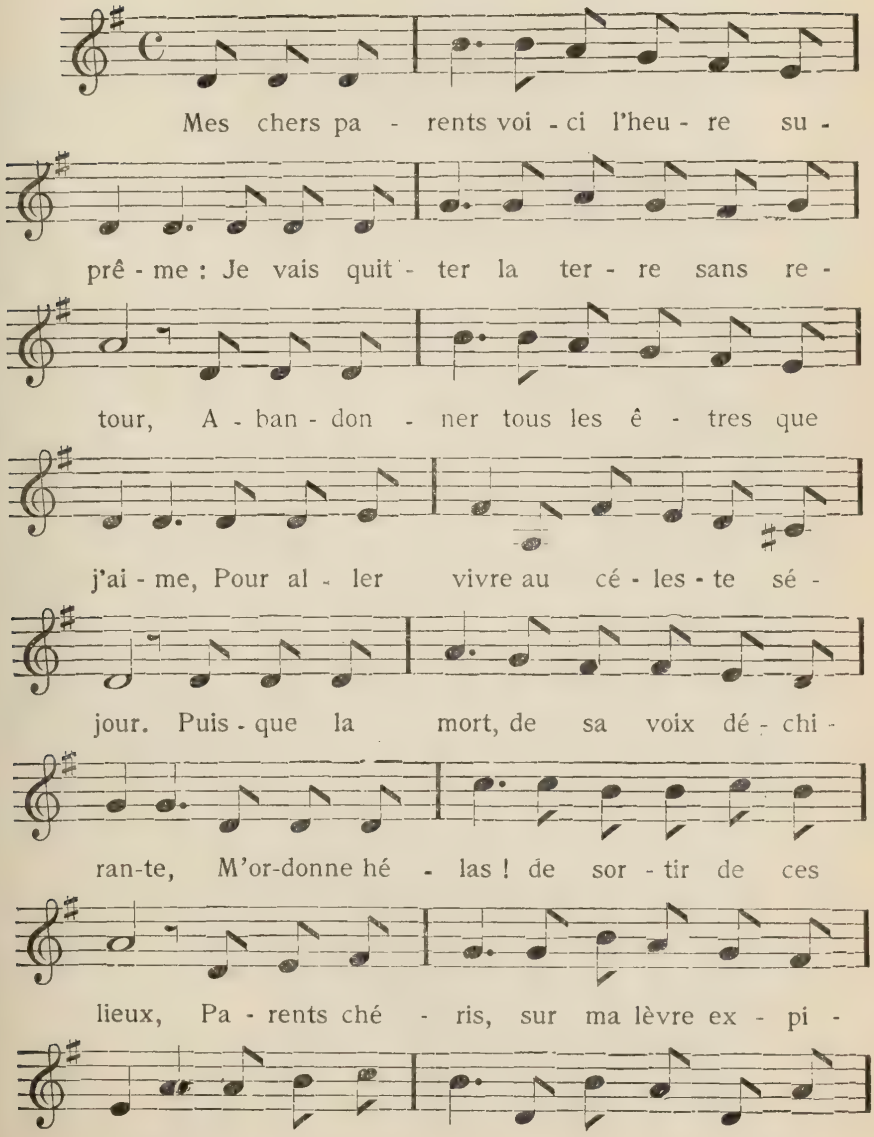
Adieu, tous mes parents chéris,
Adieu, tous mes amis d'enfance,
Adieu, mes rêves d'espérance,
Adieu, soleil et champs fleuris,
Adieu, la vie, adieu, la joie:
Tout va disparaître et finir:
La mort me tient comme une proie
Il me faudra bientôt mourir. | Bis

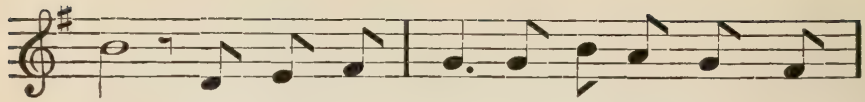
Demain la cloche sonnera
Pour annoncer que je suis morte;
Une longue et pieuse escorte
Au cimetière me suivra;
Sous la croix blanche et sépulcrale
Dans la tombe j'irai dormir;
Victime pure et virginale,
Tout est fini, je vais mourir. | Bis

Pourtant, je ne murmure pas
Contre la volonté divine:
La grâce, à cette heure, domine
En moi, tous les bruits d'ici-bas.
Jésus lui-même, en récompense,
A moi ne vient-il pas s'offrir?
Avec douceur et confiance
Enfin je suis prête à mourir. | Bis

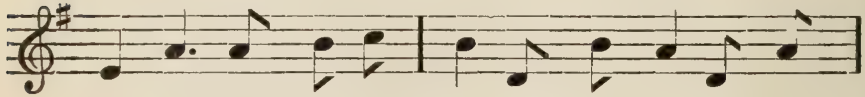
Par mon âme je revivrai:
Mon âme, immortelle colombe,
Ne peut descendre dans la tombe:
De ce lieu je m'envolerai.
Pour mes peines, mes sacrifices,
Je vois le paradis s'ouvrir:
A moi le ciel et ses délices! | Bis
Je suis heureuse de mourir!

Mort d'un jeune homme

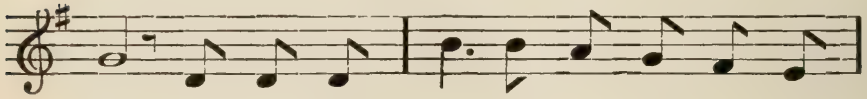




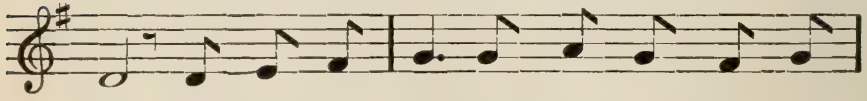
dleux, Pa - rents ché - ris, sur ma lèvre ex - pi -



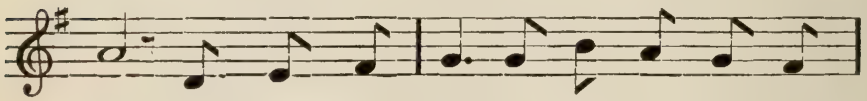
ran - te, Ve - nez cueil - lir le bai - ser des a -



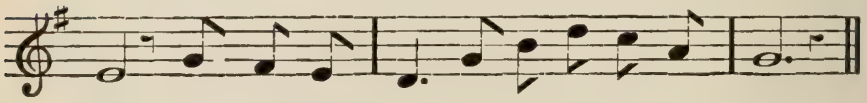
dieux. Oui chers pa - rents, je pars pour l'au - tre



vie. Loin de trem - bler, j'ai le cœur plein d'es -



poir. A son ban - quet le Sei - gneur me con -

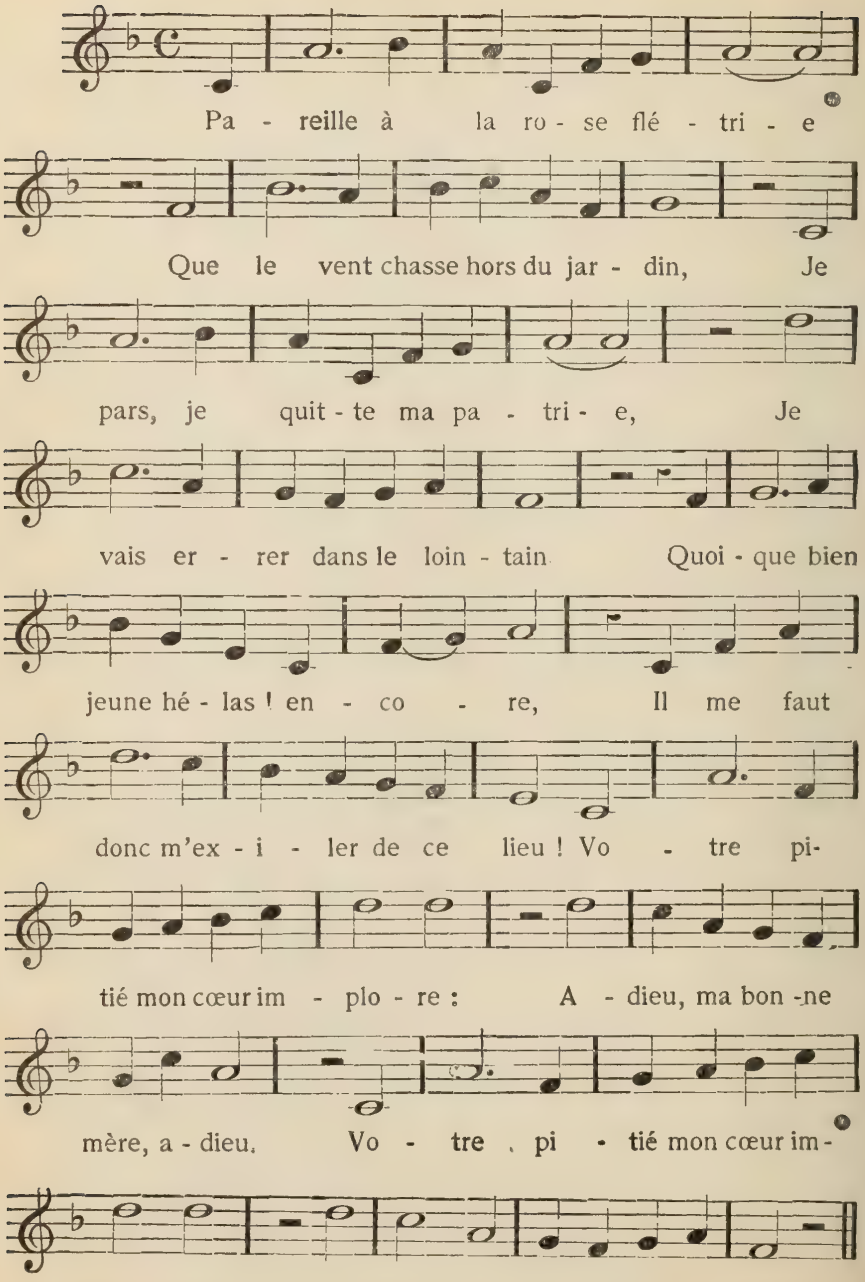


vie : Dans le beau ciel, au re-voir, au re - voir.

Oh! je comprends votre douleur amère:
Je suis bien jeune, il est vrai, pour mourir!
Consolez-vous, cher père et chère mère,
C'est en mourant qu'on cesse de souffrir.
Déjà là-haut, je vois briller l'aurore
Et le grand jour de l'éternel bonheur:
Le Dieu très bon que notre amour implore
Nous unira dans un monde meilleur.

Ne pleurez point ma mort prématurée:
J'évite ainsi de plus funestes maux;
Pour Dieu mon âme est si bien préparée
Que le chagrin serait injuste et faux.
De tout péché ma conscience est pure;
Le pain du ciel a fortifié mon cœur:
Laissez-moi donc, sans peine et sans murmure,
Tomber en paix dans les bras du Seigneur!

Adieu, ma bonne mère adieu



J'aurai le sort des hirondelles
Qui vont de climats en climats:
Puissé-je, en m'envolant comme elles,
Savoir où mettre pied là-bas!

J'ai trop connu l'amour frivole,
J'ai trop goûté les faux plaisirs:
J'étais volage, aveugle et folle,
Esclave de mes vains désirs.

A la fille qui me ressemble
Je dis: Heureuse à ton foyer,
Ne va pas suivre mon exemple:
A mieux faire il faut t'employer.

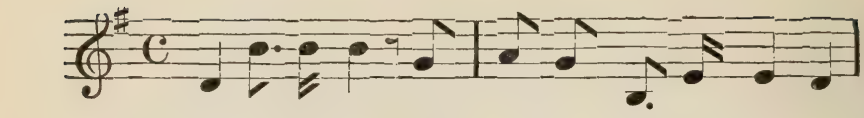
Ne laisse pas l'attrait du monde
Plus longtemps séduire ton cœur:
Garde-toi du théâtre immonde
Où le vice règne en vainqueur.

Est-ce un roman qui, dans ton âme,
Distille un venin de serpent?
Brûle aussitôt ce livre infâme
Qui te caresse en te trompant.

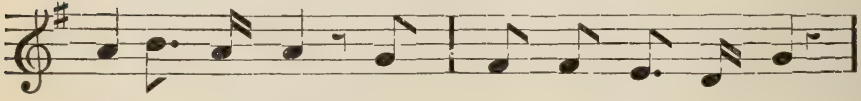
Serait-ce une amitié perfide
Qui mettrait ton âme en danger?
Repousse-la, ferme, intrépide,
Ne te laisse pas outrager.

Ecoute ton père et ta mère,
Reste toujours fidèle à Dieu:
Tu n'auras pas la peine amère
De dire à ta famille adieu!

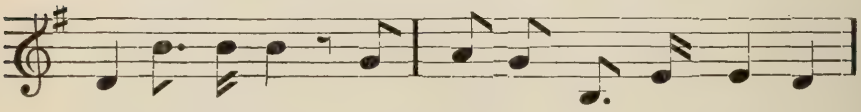
Soldat qui ne revient pas



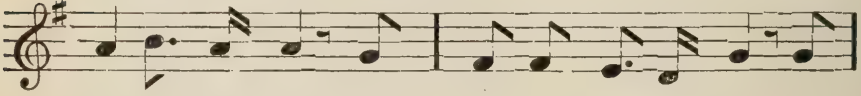
Un beau sol-dat qui par- tait pour la guer - re,



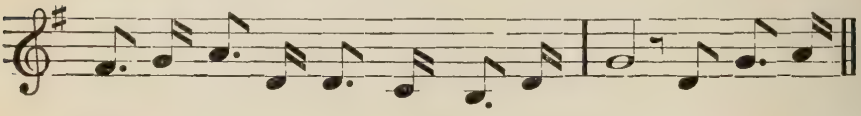
A son a - mante a - dres - sait ses a - dieux,



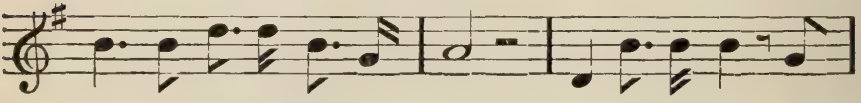
Non plus ri - ant comme il é - tait na - guè - re,



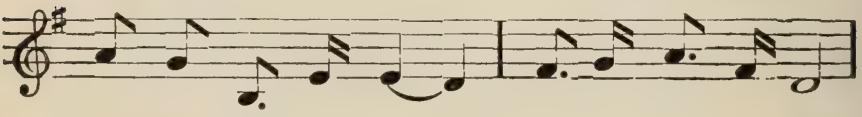
Mais triste a - vec des lar - mes dans les yeux. L'a-



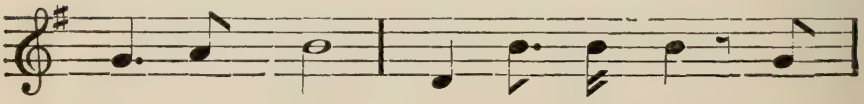
ve - nir seul oc - cu - pait sa pen - sée, Car du re -



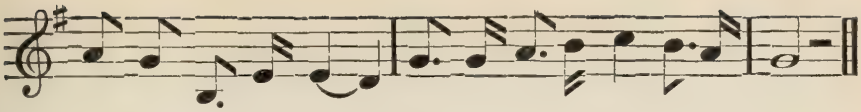
tour, il ca - res-sait l'es - poir ; Il di - sait donc, d'u -



ne voix op - pres - sé - e : Au re - voir, la belle,



au re - voir ; Il di - sait donc, d'u -



ne voix op - pres-sé - e :Au re-voir, la belle, au re - voir.

Sur le navire où s'amusent les troupes
Aucun propos ne distrait son amour;
Des ricaneurs il évite les groupes,
Tout à sa belle, et la nuit et le jour.

Incessamment, au milieu des batailles,
Son cœur ému se reporte au pays;
Ses beaux projets, ses vœux de fiançailles:
Voilà toujours ses plus graves soucis.

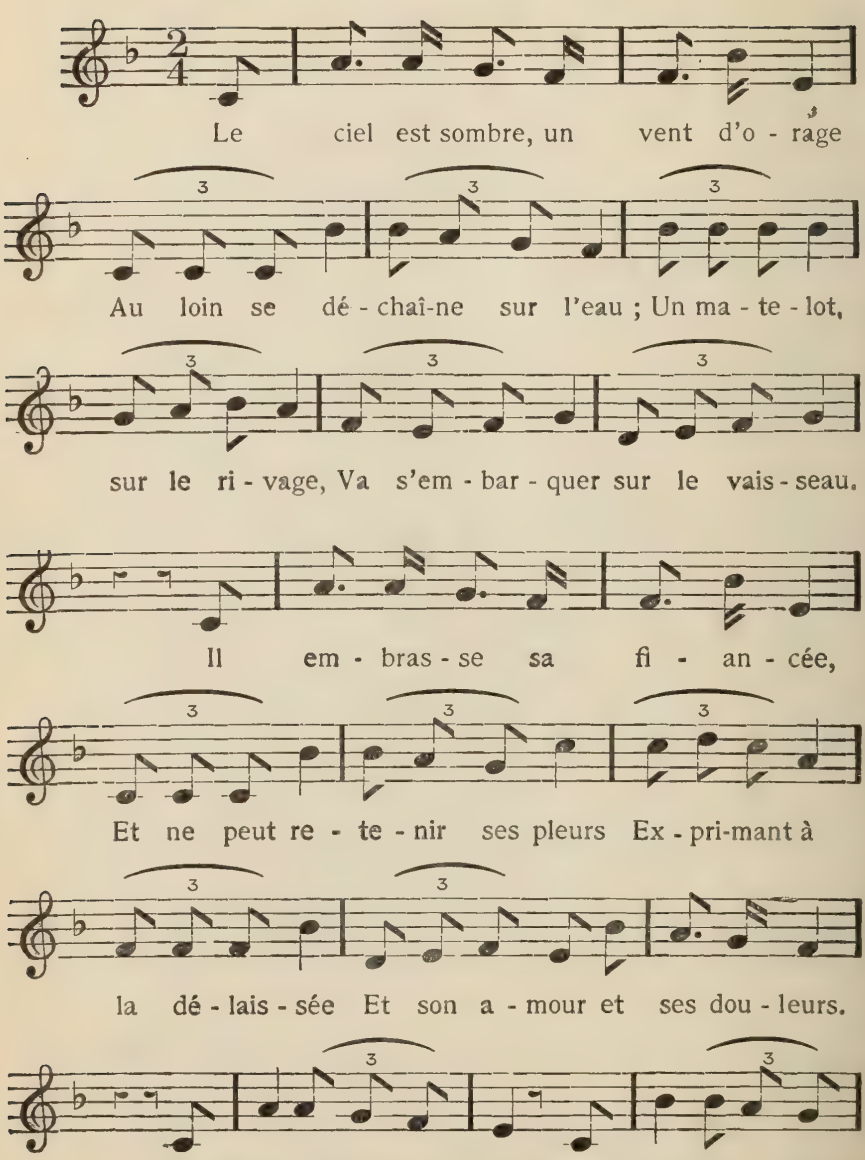
Un soir, couché sur l'herbe dans la plaine,
Il se repose après un dur combat;
Près de sa belle un songe le ramène,
Dernier bonheur du fidèle soldat.

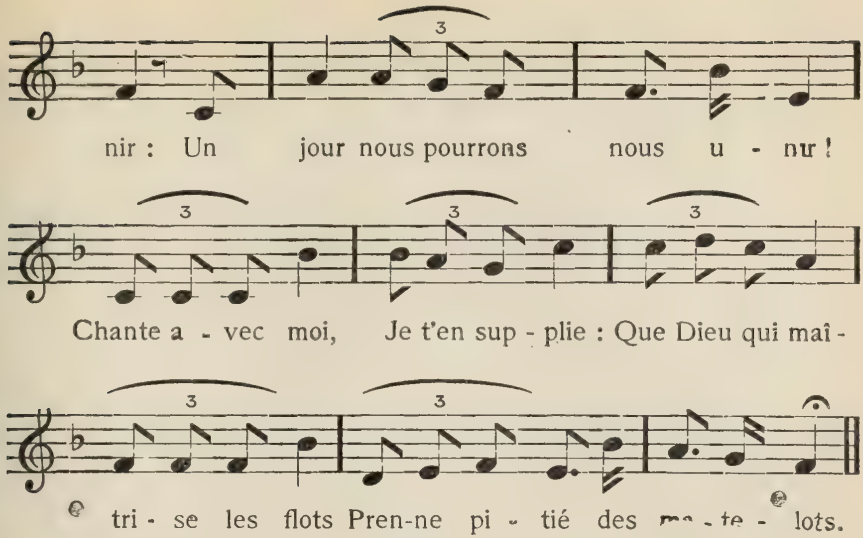
Le clairon sonne: il faut se battre encore:
Les ennemis recommencent le feu.
Le galant meurt: à celle qu'il adore
Va, dans la nuit, son dernier cri d'adieu!

DERNIER REFRAIN

Le ciel alors occupa sa pensée,
Car du retour il a perdu l'espoir;
Il cria donc, d'une voix oppressée:
Dans les cieux, la belle, au revoir.

Matelot qui ne revient pas





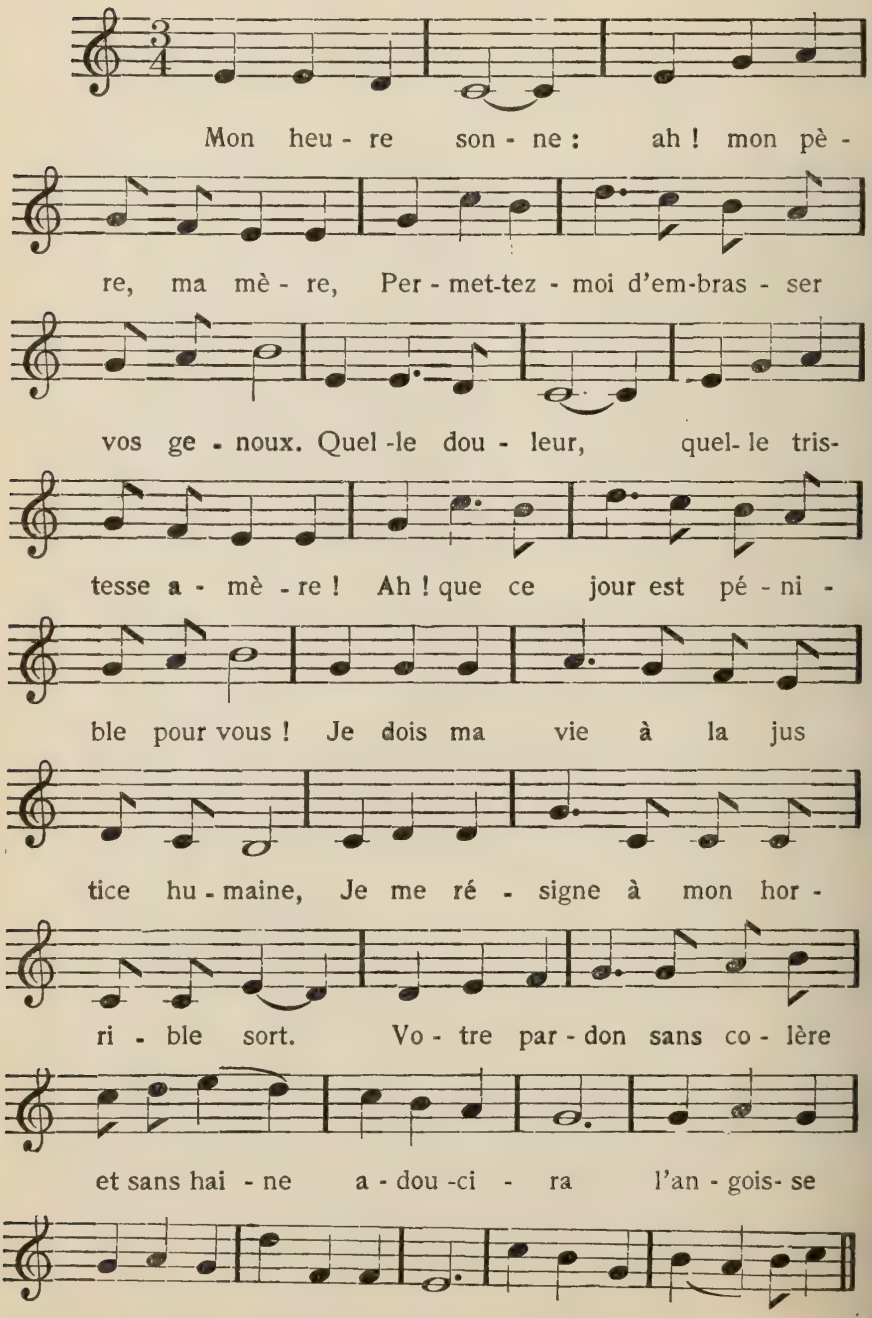
La mer hélas! fut orageuse,
Marâtre à ceux qu'elle portait
La pauvre amante malheureuse
Avec raison s'inquiétait;
Tous les jours allant sur la plage,
Espérant revoir son bonheur,
Mais craignant qu'un triste naufrage
Ne brisât à jamais son cœur.

Ah! qui dira son infortune,
Quand, à l'approche du vaisseau,
Elle vit à la grande hune
Flotter au vent le noir drapeau!
Il était mort celui qu'elle aime;
Il gisait au fond de la mer,
Et son adieu, son cri suprême
Retentissait encor dans l'air!

DERNIER REFRAIN

Adieu, ma tendre amie,
Dieu veuille nous bénir:
Au ciel nous pourrons nous unir!
Chante avec moi, je t'en supplie:
Que Dieu qui maîtrise les flots
Prenne pitié des matelots.

Complainte du condamné sur l'échafaud



Se chante sur l'air de la complainte du *Pauvre noir*, aujourd'hui démodée et généralement oubliée. On sera bien aise, peut-être, d'avoir des paroles nouvelles à lui substituer, afin de conserver l'air qui mérite cet honneur; sans compter que le sujet de *L'échafaud* mérite bien, aussi lui, l'honneur d'une place dans un receueil de chansons populaires. Le peuple s'intéresse toujours aux *pendus*, dignes ou indignes de pitié. Une complainte générale exposant pour ceux-ci les vrais motifs de se convertir et de se résigner, aura, sans doute, plus d'effet moral qu'une foule de complaintes particulières plus ou moins saugrenues.

Au reste, la justification, en même temps qu'une application pratique, de cette chanson peut se trouver dans la mort du pauvre Dolar Lépine, *alias* Renaud, qui fut pendu pour meurtre, à St-Jean d'Iberville, le 24 novembre 1916. Voici un résumé de la lettre qu'il écrivait à sa mère, le soir du 23, veille de son exécution:

"Chère maman, — Je rassemble tout mon courage et tout mon cœur pour vous laisser, en souvenir, ces dernières paroles, et aussi pour vous faire mes suprêmes adieux. Dieu m'appelle à lui, et c'est avec un cœur joyeux que je fais généreusement le sacrifice de ma vie. Puisqu'il m'a choisi pour donner un exemple, c'est avec un grand repentir des fautes de ma vie entière que je le donne. Vous devez, chère maman, et vous aussi, chère papa, vous réjouir avec moi. Il suffit de méditer seulement une minute pour voir comment je vais être heureux. Voyez: dans quelques instants, je vais aller retrouver mes frères et soeurs qui sont des anges et des saints. Maman, je vous chéris encore. Si je vous ai méconnue parfois, et si je vous ai fait verser des larmes, et si j'ai abusé des bontés de mon père, c'est avec un cœur contrit et sincère que je vous en demande pardon à genoux. Il est dur pour vous que je meure sur l'échaufaud. Oui, je comprends que c'est pour vous un moment bien dur à passer. Mais consolez-vous: tout sera bientôt oublié du monde. En attendant, priez pour moi. Soyez convaincue que je vais mourir en parfait chrétien Je suis avec mon confesseur à qui j'ai ouvert toute ma conscience, afin qu'il présente mon âme au bon petit Jésus, durant la messe qui se dira à mon intention, demain matin, dans la prison. Les bonnes Sœurs seront de l'assistance, ainsi que d'autres personnes dont les sympathies pour moi seront grandes. Vous voyez dans quel état je vais mourir. J'ai la ferme confiance que quand je partirai du gibet, ce sera pour franchir l'espace qui sépare la terre du ciel, et aller vivre dans ce ciel que j'ai hâte d'atteindre.

Maintenant, maman chérie, je termine en vous disant cet adieu terrestre pour aller trouver au ciel une autre maman chérie qui, dans quelques instants, ouvrira ses bras pour me recevoir. C'est ainsi que je termine ma misérable vie: avec la pensée que je serai bientôt dans le ciel.

Au revoir et adieu.

Un baiser à tous de la tendresse de mon cœur.

Votre fils très heureux,

Dolar LEPINE."

Vraiment, nul ne peut nier la sublimité de cette lettre. On voit comme un miracle de la grâce de Dieu dans cette admirable transformation d'un pécheur coupable en pécheur pénitent, résigné, même heureux, sous le souffle des sentiments religieux inculqués par une bonne mère et un bon père, et tout à coup ravivés en face de l'éternité.

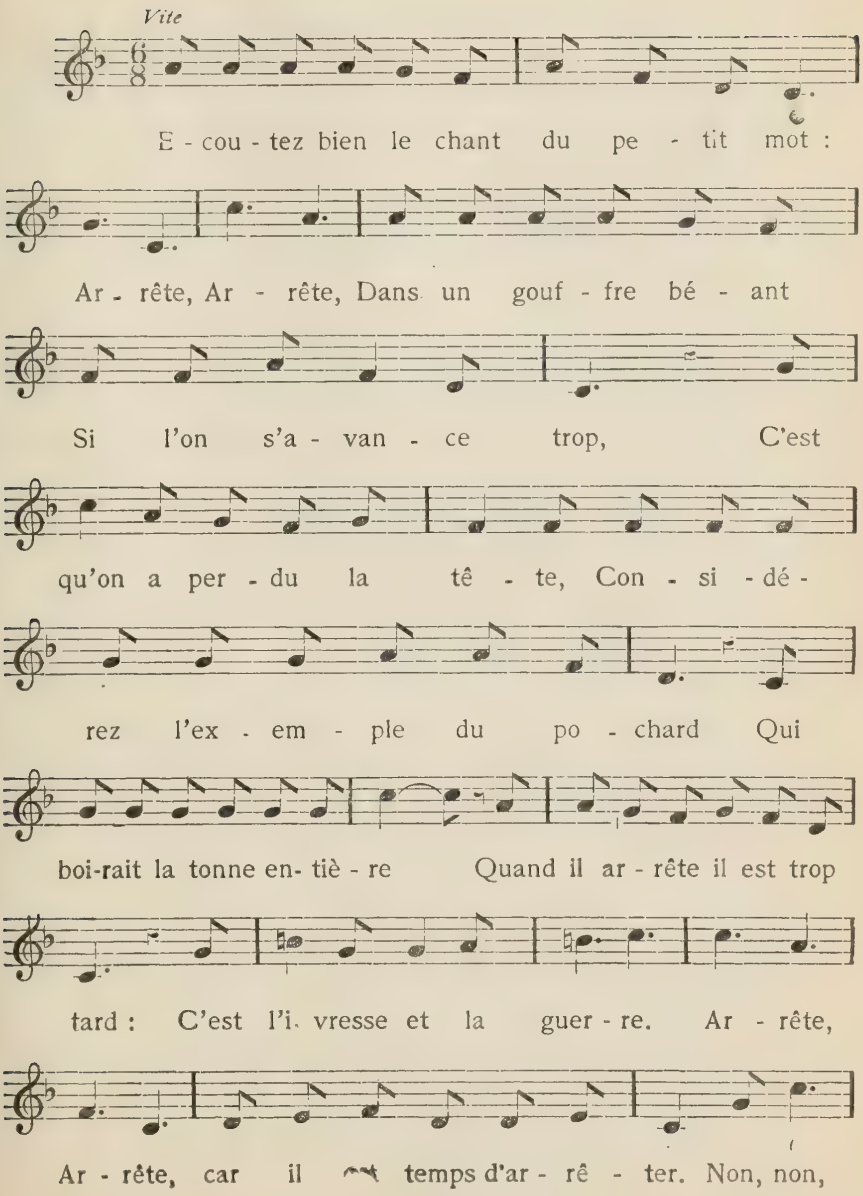
On dirait que la chanson qui suit a été composée expressément pour ce pauvre Lépine. Il n'en est rien. Elle a été composée longtemps auparavant, d'après un idéal qui s'est trouvé parfaitement réalisé dans la mort chrétienne et édifiante de ce malheureux meurtrier de vingt ans.

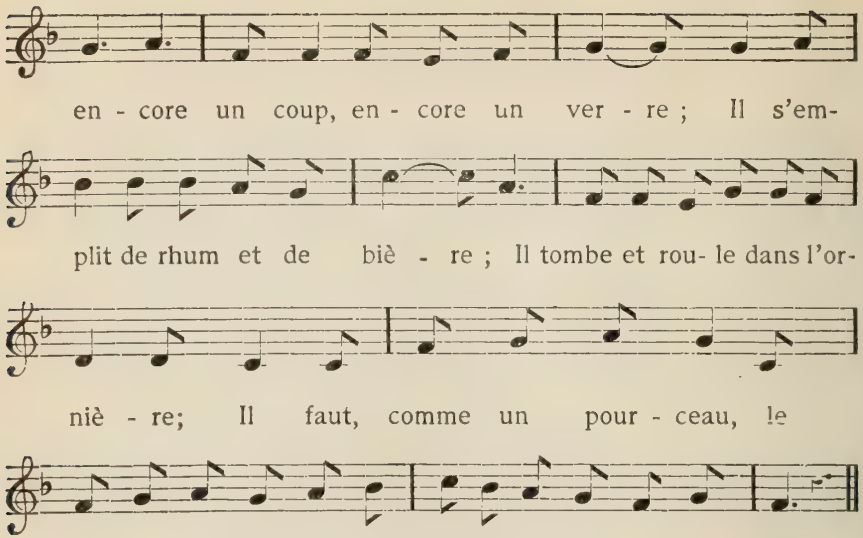
Mon heure sonne: ah! mon père, ma mère,
Permettez-moi d'embrasser vos genoux.
Quelle douleur, quelle tristesse amère!
Ah! que ce jour est pénible pour vous!
Je dois ma vie à la justice humaine;
Je me résigne à mon horrible sort.
Votre pardon, sans colère et sans haine,
Adoucira l'angoisse de ma mort. (bis)

Grand fut mon crime; effroyable est ma peine;
Mais il le faut, à quoi bon murmurer?
Je veux mourir l'âme forte et sereine:
Courage donc et cessons de pleurer.
En mettant fin à ma longue souffrance,
La mort m'apporte un semblant de bonheur.
N'est-elle pas comme la délivrance
De mes remords et de mon déshonneur? (bis)

C'en est donc fait, j'abandonne la terre,
Je vais à Dieu qui sauve le pécheur.
Ah! que de fois, méditant ce mystère,
J'ai vu le ciel apaiser ma douleur!
Aux repentants l'espérance rayonne;
Je sens mon cœur soutenu par la foi.
Oui, oui, j'espère en ce Dieu qui pardonne
Et vous, parents, priez, priez pour moi. (bis)

ARRETE, ARRETE





Voyez madame allant au boulevard:
Arrète, arrète!
Des robes, des chapeaux ont frappé son re-
[gard,
Elle en a perdu la tête.
Elle veut tout marchander et palper....
Comme l'éclair le temps passe:
On la verra jusqu'au souper
Aller de place en place.
Arrête, arrête, car il est temps d'arrêter.
Non, non, encore un peu de babillage....
Le mari revient de l'ouvrage
Avec une faim qui l'enrage:
Madame n'est pas là pour le réconforter:
Ce n'est plus le temps d'arrêter.

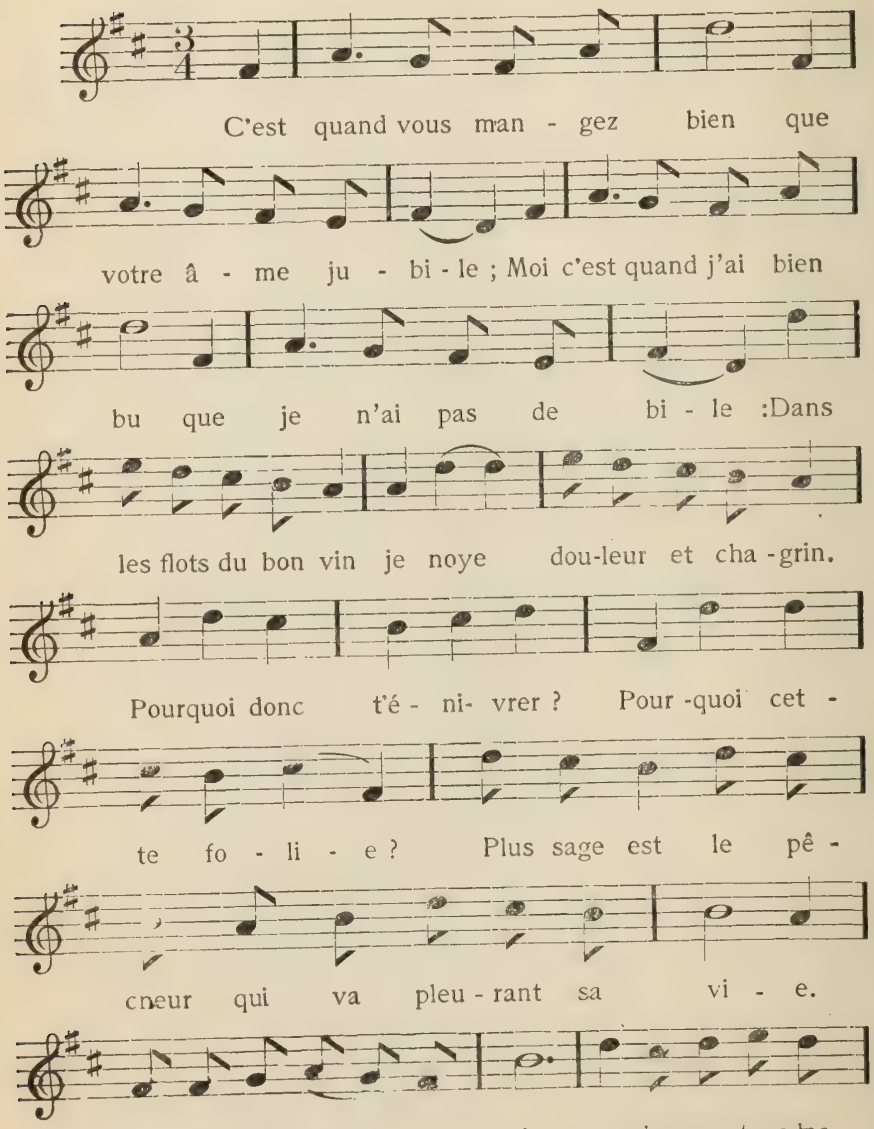
Dans le salon voyez les amoureux;
Arrète, arrète!
Le garçon, peu gêné, devient aventureux,
Il en a perdu la tête.
La fille aussi la perd étrangement:
Molle et faible résistance
N'est qu'un simple encouragement

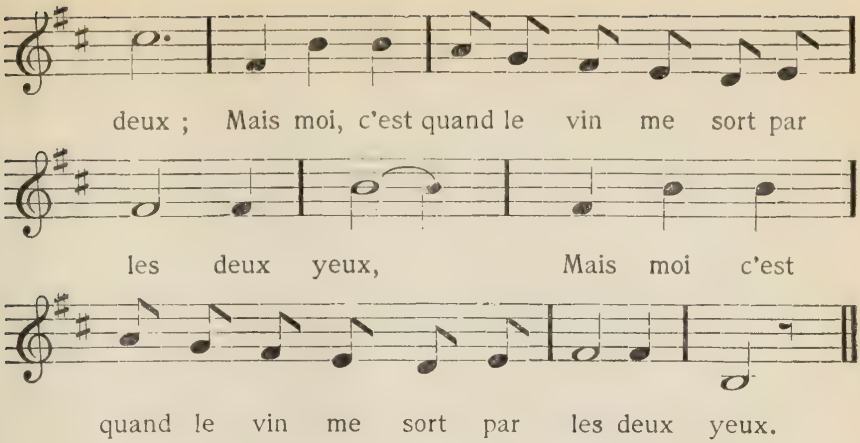
A plus d'impertinence...
Arrête, arrête, car il est temps d'arrêter.
Non, non, encore un peu de badinage:
On se compromet davantage,
Oubliant que, pour être sage,
L'amour doit, avant tout, savoir se respecter:
Il est plus que temps d'arrêter.

Voici le tour du joueur à l'argent:
Arrète, arrète!
Esclave malheureux de son triste penchant,
Il en a perdu la tête.
Victime et jouet du torrent
Qui l'entraîne en sa course,
Il sacrifie à son jeu dévorant
Tout ce qu'il a dans sa bourse.
Arrête, arrête, car il est temps d'arrêter.
Non, non, le club est là qui le fascine,
Pour lui déshonneur et ruine,
Pour les siens misère et famine:
En vain les entend-t-il gémir et protester!
Il est plus que temps d'arrêter.

A qui faut-il davantage crier:
Arrête, arrête?
C'est à l'automobile, ouragan meurtrier,
Au chauffeur qui perd la tête.
Fuyez, mortels, c'est le démon qui vient:
Vous verrez ce qu'il en coûte,
A vous, votre vache et vos chiens,
D'être là sur sa route.
Arrête, arrête, car il est temps d'arrêter.
Non, non, il faut que tout croule au passage:
Arrive un sinistre abordage:
Voyez les débris du naufrage:
Il en est tant, hélas! qu'on ne peut les comp-
[ter:
Ce n'est plus le temps d'arrêter!

IVROGNE ET TEMPERANT





Le TEMPERANT

Ne faut-il pas jeûner tout le long du carême,
Souffrir dans le manger, dans le boire lui-même?

L'IVROGNE

Et moi, je jeûne aussi, je me prive de pain,
Je souffre de la soif, et ne bois que du vin. (bis)

Le TEMPERANT

Pourras-tu, ce faisant, régénérer ton âme?
Penses-tu te sauver avec ton verre infâme?

L'IVROGNE

Le vin me régénère, il est ma seule loi:
Dans mon verre j'ai mis mon salut et ma foi! (bis)

Le TEMPERANT

Il nous faut méditer sur notre fin dernière,
Tous les jours faire au ciel une bonne prière.

L'IVROGNE

Je médite aussi moi.... sur les vertus du vin,
Et j'en demande à Dieu mon pot chaque matin. (bis)

Le TEMPERANT

Mais quand tu seras mort, est-ce en terre sacrée
Que l'on déposera ta dépouille exécrée?

L'IVROGNE

Je veux que l'on m'enterre, entouré de flacons,
Dans une cave à vin, sous tonneaux et cruchons. (bis)

Le TEMPERANT

Tu t'en iras au feu pour ta scélératesse:
Tu boiras en enfer la flamme vengeresse.

L'IVROGNE

J'emporterai ma tonne, et le vin coulera:
J'en boirai tant et tant qu'il me rafraîchira! (bis)

Le TEMPERANT

Misérable buveur, que ton sort est tragique!
Tu cherches donc le ciel au fond d'une barrique!

L'IVROGNE

A tous les tempérants ennuyeux comme toi
Je préfère le vin et les gueux tels que moi! (bis)

Le TEMPERANT

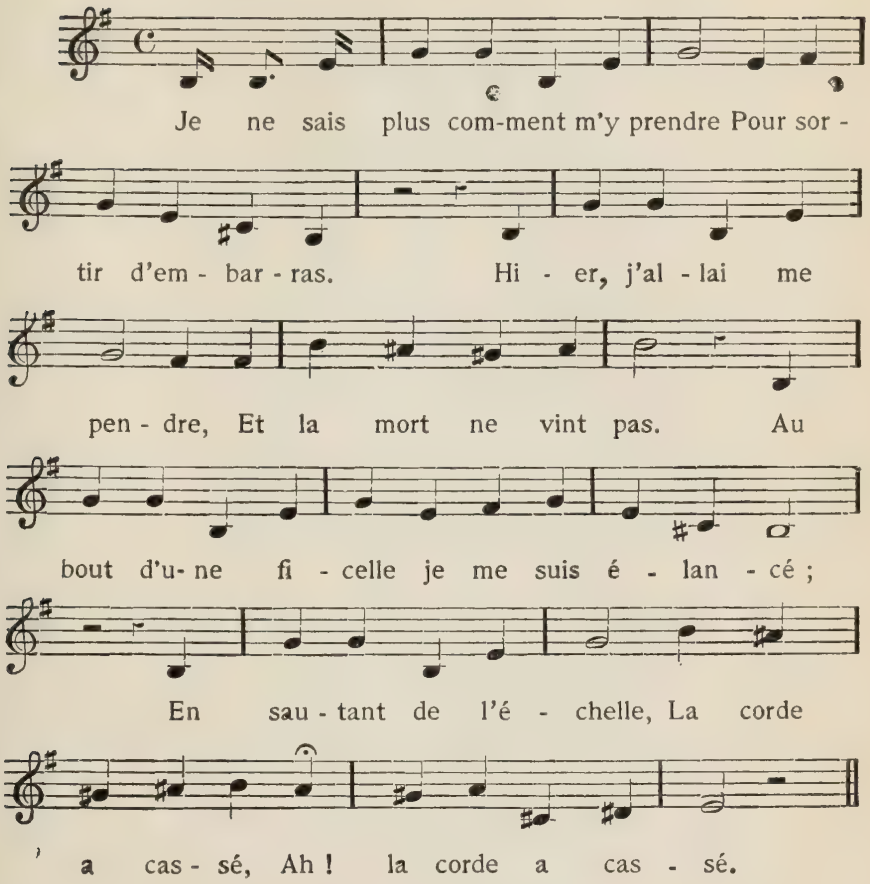
Ton rire, malheureux, n'est qu'un hoquet d'ivrogne:
Un cri d'âne qui brait ou de pourceau qui grogne.

Que bois-tu, meurtrier, dans ton verre indécent?
Des tiens la nourriture et la vie et le sang! (bis)

A toutes les douleurs ta famille est réduite,
Et tu n'arrêtes pas ta passion maudite!

Reçois du monde entier la réprobation
En attendant de Dieu la malédiction.

L'HOMME AU SUICIDE



Tout aussitôt je m'achemine
Vers la sombre forêt,
De ma plus brave mine
Je prends mon pistolet;
Je mets, pour me résoudre
A la nécessité,
La balle avant la poudre:
Le coup a raté,
Ah! le coup a raté!

Je m'en vas chez l'apothicaire;
Je lui conte mon fait.
Il me dit: Belle affaire,
Du poison, c'est parfait! –
J'en avale une dose
Pour vite m'achever:
C'était de l'eau de rose:
Je n'ai pu crever,
Ah! je n'ai pu crever!

Essayons donc de l'arme blanche,
Me dis-je sans retard;
C'est là qu'est ma revanche!
Où donc est mon poignard?
Par chance ou par malchance
Ni rasoir ni couteau!
Je tombe en défaillance
Pleurant comme un veau,
Ah! pleurant comme un veau

Mais je pense à la dynamite;
Je cours en acheter.
Monsieur, donnez-moi vite
Un bâton pour sauter!
Le drôle, sans malice,
Me donna pour le coup,
Un bâton de réglisse
D'un excellent goût,
Ah! d'un excellent goût!

Je pense au gaz qui nous éclaire
Et peut asphixier:
Cet agent délétère,
Je le veux essayer.
J'ouvre la clef fatale
Et ma fenêtre aussi:
La machine infernale
N'a point réussi,
Ah! n'a point réussi!

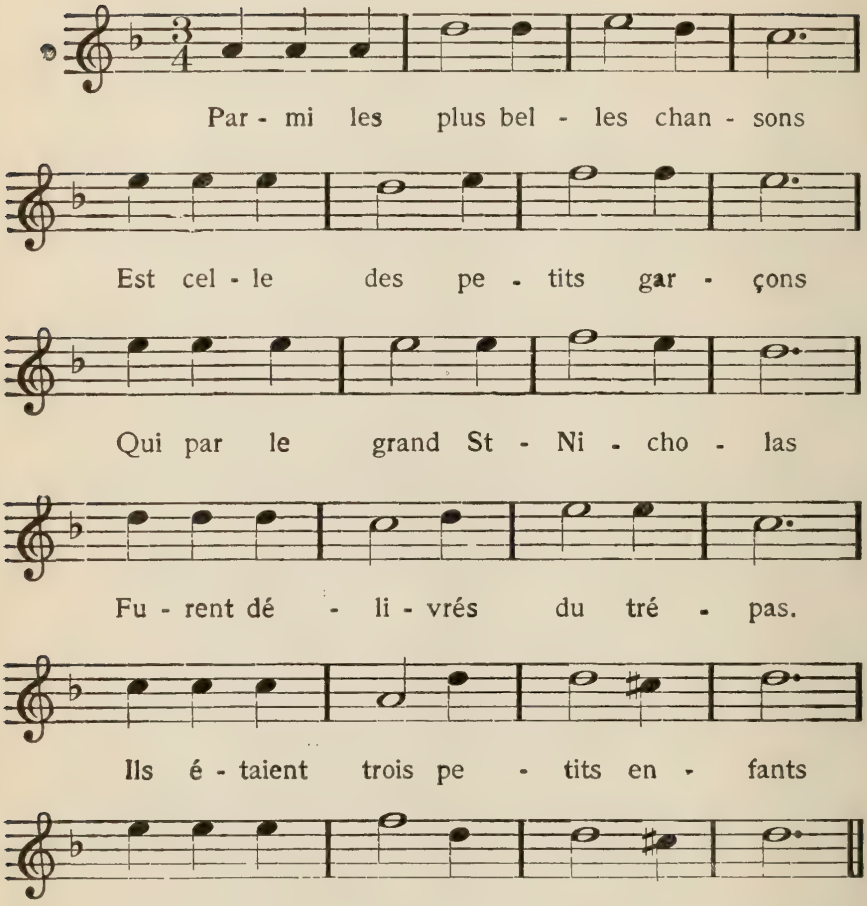
Je pense au feu plus efficace:
Je vais donc me brûler.
L'huile sur ma carcasse
Aussitôt de couler....
Je cherche une allumette
Et je n'en trouve pas!...
Défaite sur défaite!...
Quels vilains combats!
Ah! quels vilains combats!

Le train du Pacifique arrive:
Faisons-nous écraser!
Nouvelle tentative
Pour me défuntiser.
Je m'étends sur la voie:
Un gendarme survient,
Qui m'empoigne et m'envoie
Rouler comme un chien,
Ah! rouler comme un chien.

Pour mettre un terme à ma misère,
Il reste le plongeon.
Je cours à la rivière,
Je saute en bas du pont,
A ma grande surprise,
Dans du beau sable mou!...
C'est assez de sottise!...
Que je suis donc fou!
Ah! que je suis donc fou!

Mais si la mort vient me surprendre,
Je lui dirai: va-t-en!
Fallait alors me prendre
Quand je le voulais tant!
A présent, ma commère,
Je ne veux plus mourir:
Laisse-moi sur la terre
Pour un peu vieillir,
Ah! pour un peu vieillir!

LEGENDE DE ST-NICHOLAS



Qui par le grand Saint Nicholas
Furent délivrés du trépas.
S'en vont un soir chez le boucher:
Boucher, voudrais-tu nous loger?

S'en vont un soir chez le boucher:
Boucher, voudrais-tu nous loger? —
Entrez, entrez, petits enfants,
Vous dormirez dans des lits blancs.

Entrez, entrez, petits enfants,
Vous dormirez dans des lits blancs. —
A peine furent-ils couchés
Que le méchant les a tués.

A peine furent-ils couchés
Que le méchant les a tués,
Coupés, salés en beaux morceaux,
Comme des tranches de pourceaux.

Coupés, salés en beaux morceaux,
Comme des tranches de pourceaux.
Saint-Nicholas, le lendemain,
Passait par ce même chemin.

Saint-Nicholas, le lendemain,
Passait par ce même chemin.
Il s'en alla chez le boucher:
Boucher, voudrais-tu me loger?

Il s'en alla chez le boucher:
Boucher, voudrais-tu me loger?
Entrez, entrez, cher Nicholas:
La place ici ne manque pas.

Entrez, entrez, cher Nicholas:
La place ici ne manque pas. —
Sitôt que le saint fut entré
On lui prépara son souper.

Sitôt que le saint fut entré
On lui prépara son souper.
Voulez-vous un plat de jambon? —
Je n'en veux pas, il n'est pas bon. —

Voulez-vous un plat de jambon? —
Je n'en veux pas, il ne'st pas bon. —
Voulez-vous un rôti de veau? —
Je n'en veux pas, il n'est pas beau. —

Voulez-vous un rôti de veau? —
Je n'en veux pas, il n'est pas beau;
Du p'tit salé je veux avoir
Que je sens là, dans ton saloir.

Du p'tit salé je veux avoir
Que je sens là, dans ton saloir. —
Quand le boucher entendit ça,
Hors de la porte il s'élança.

Quand le boucher entendit ça,
Hors de la porte il s'élança. —
Boucher, boucher, ne t'enfuis pas,
Viens partager mon doux repas.

Boucher, boucher, ne t'enfuis pas,
Viens partager mon doux repas. —
Mais le boucher, se croyant mort,
Courait, courait encor plus fort.

Courait, courait encor plus fort.
Saint Nicholas, afin d'y voir
Mais le boucher, se croyant mort,
Ouvrit lui-même le saloir.

Saint Nicholas, afin d'y voir
Ouvrit lui-même le saloir;
Faisant le signe le la croix,
Il étendit trois de ses doigts.

Faisant le signe le la croix,
Il étendit trois de ses doigts;
Puis il cria: Petits enfants,
Revenez voir vos bons parents.

Puis il cria: Petits enfants,
Revenez voir vos bons parents. —
Les chers petits, ressuscités,
Apparurent tout enchantés.

Les chers petits, ressuscités,
Apparurent tout enchantés.
Le premier dit: J'ai bien dormi;
Le second dit: Et moi aussi.

Le premier dit: J'ai bien dormi;
Le second dit: Et moi aussi;
Et le troisième répondit:
Je me croyais en paradis.

Cinquieme Partie

Chansons

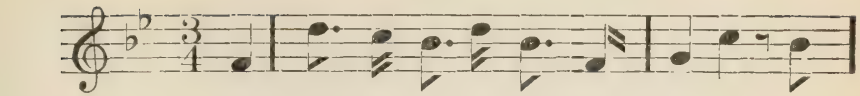
D'Amour heureux

et malheureux

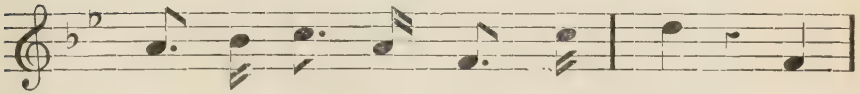
de Fiançailles

et de Mariage.

CAUSERIE D'AMOUR

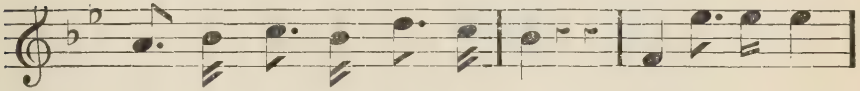


Tu veux donc, ma très chère a - mante, Que

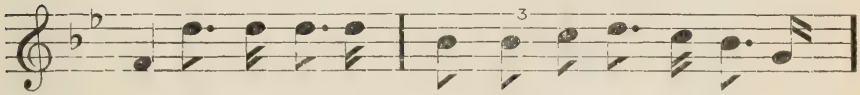


d'a - mour je cause a - vec toi ; Mais

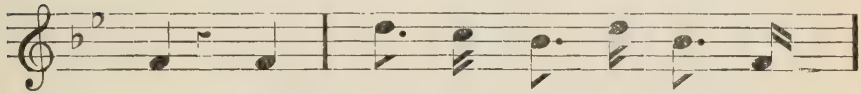
ta bou - che rose et char - man-te En



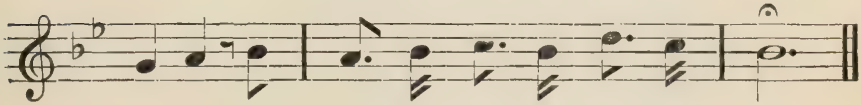
par - le beaucoup mieux que moi. En a - bor-dant



ce doux lan -ga - ge, Combien je me sens tres- sail -



lir ! Car de mon cœur qui n'est pas



sa - ge Le feu, tout d'un coup, peut jail - lir.

Tout n'est qu'amour dans la nature :
Les papillons aiment les fleurs,
Les fleurs brillent dans la verdure.
Les éclairs dans le ciel en pleurs ;
Le soleil anime la terre,
Le fauve chérit sa forêt ;
L'oiseau, dans son nid solitaire,
S'attache à l'ombre du bosquet.

Sur le sol descend la rosée,
Nous voyons les champs refleurir ;
Toute plaine est fertilisée,
Le monde a de quoi se nourrir.
Nous avons de fruits délectables
Les plus abondantes moissons,
Les mets les plus doux sur nos tables
Avec les plus pures boissons.

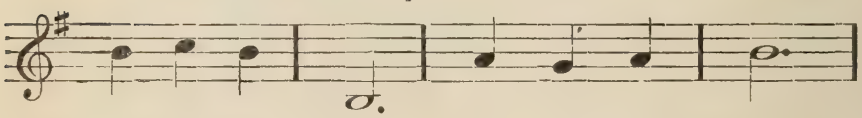
L'amour, n'est-ce pas Dieu qui s'aime
Et se complaît dans l'univers ?
N'est-ce pas le Très-Haut lui-même
Prodiguant ses bienfaits divers ?
Il nous fait le don de sa vie,
De sa richesse et de son coeur ;
Son essence, heureuse et ravie,
Partage avec nous son bonheur.

Dans la fleur féconde et vivante
Couve en secret le feu divin ;
Il éclate en l'oiseau qui chante,
Il embrase le genre humain.
Connaît-on les mille tendresses
Qu'ont leurs parents pour leurs petits ?
C'est le motif de leurs caresses,
Des nids soyeux qu'ils ont bâtis.

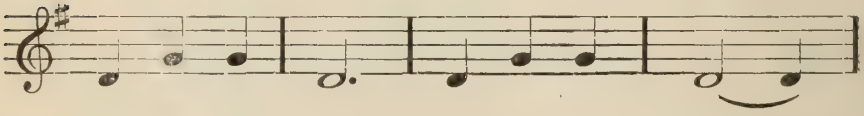
Lorsque ma main presse la tienne,
Quand je me mire dans tes yeux,
Je crois, ton âme étant la mienne,
Qu'un même coeur bat en nous deux.
Demandes-tu que l'on s'engage
Pour le temps et l'éternité ?
Voici l'anneau d'or, le vrai gage
D'amour et de fidélité.

ANGE AUX AILES D'OR

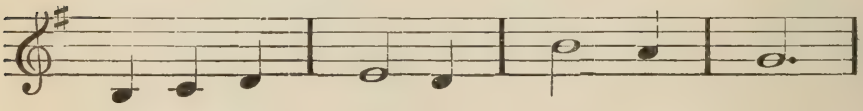
Com-me des per - les les é - toi - les



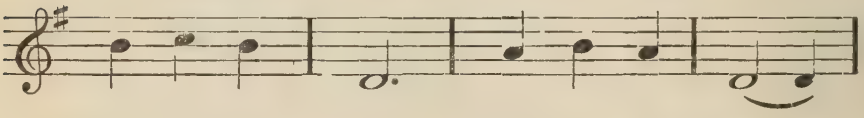
Or - nent dé - jà le front des cieux ;



Dé - jà la nuit é - tend ses voi - les.

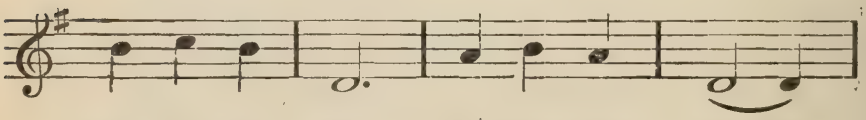


Le som-meil va fer - mer mes yeux.

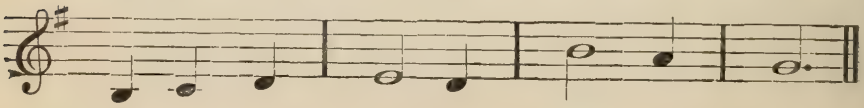


Viens cet - te nuit dans un doux son - ge,

O mon bel ange aux ai - les d'or,



Me ré - pé - ter, di - vin men - son - ge,



Me ré - pé - ter ; je t'aime en - cor !

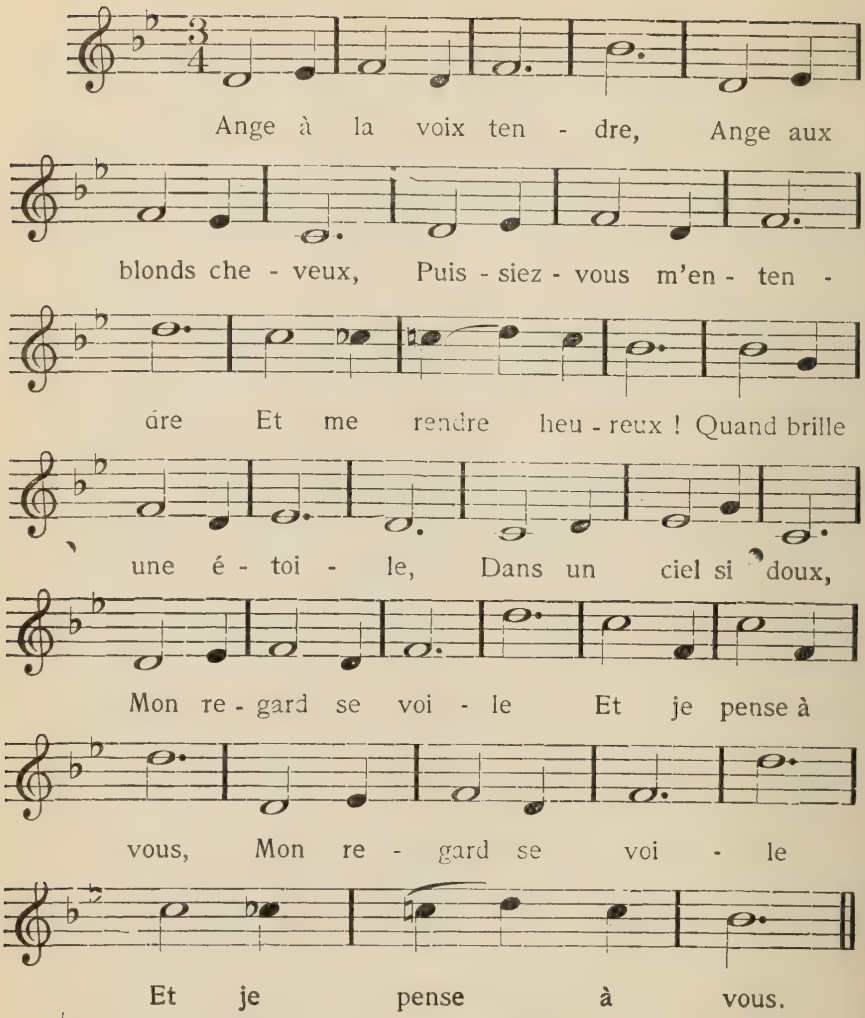
Le vent s'est tu dans la vallée;
A peine souffle un doux zéphir:
Ma joie hélas! s'est envolée
En exhalant un long soupir.

Pour un seul mot tu t'es enfuie,
Je meurs, hélas! dans l'abandon.
Reviens à moi, je t'en supplie,
Viens m'accorder un doux pardon.

Oh! crois-moi bien, ma belle amie,
Pour te revoir rien qu'un seul jour,
Je donnerais toute ma vie,
Je donnerais tout mon amour.

Si tu regardes le nuage,
La blanche lune au firmament,
Ecoute le tendre message
Qu'ils ont pour toi de ton amant.

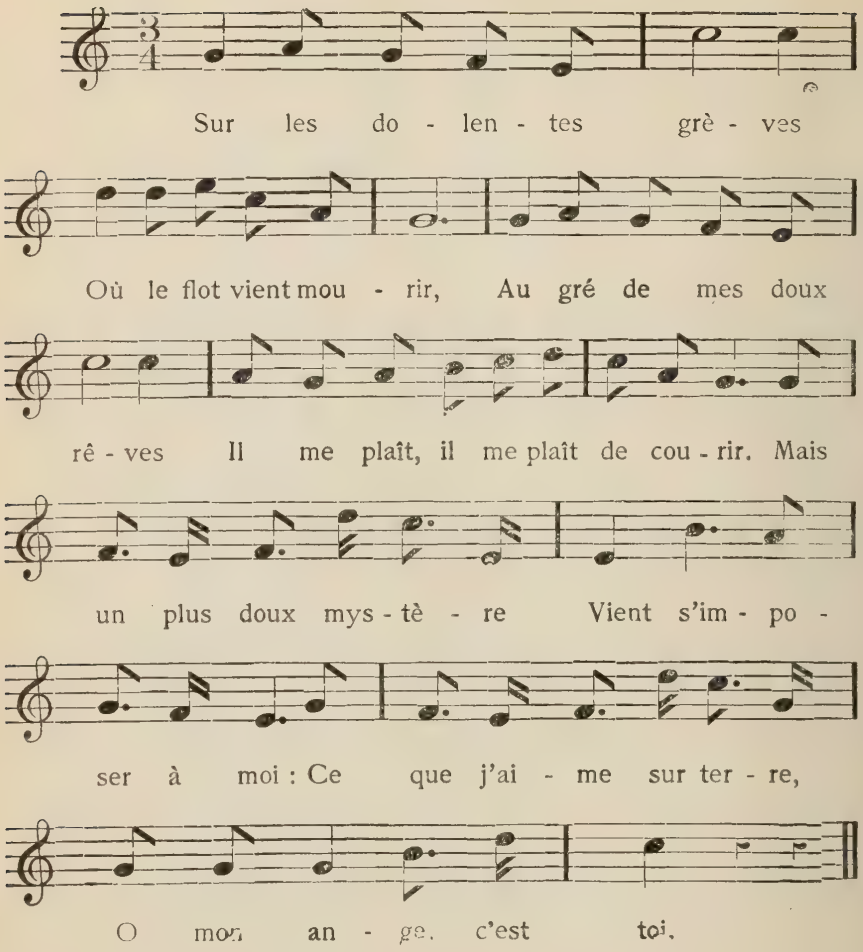
ANGE A LA VOIX TENDRE



Le charmant bocage,
L'oiseau gracieux,
L'éclat du nuage,
L'aurore et ses feux,
L'onde qui murmure,
Le ramier jaloux
Toute la nature
Me parle de vous. } Bis

Dès que je sommeille,
L'ange m'apparaît;
Bientôt son oreille
Reçoit mon secret.
Je lui dis: Je t'aime,
Je t'aime à genoux. —
O bonheur suprême,
Cet ange c'est vous! | Bis

UN PLUS DOUX MYSTERE



La nature m'enchante
Par ses brillantes fleurs;
Le bel oiseau qui chante
M'attendrit, m'attendrit jusqu'aux pleurs.

Le nuage en l'espace
Emporte mon désir;
Le papillon qui passe,
Je voudrais, je voudrais le saisir.

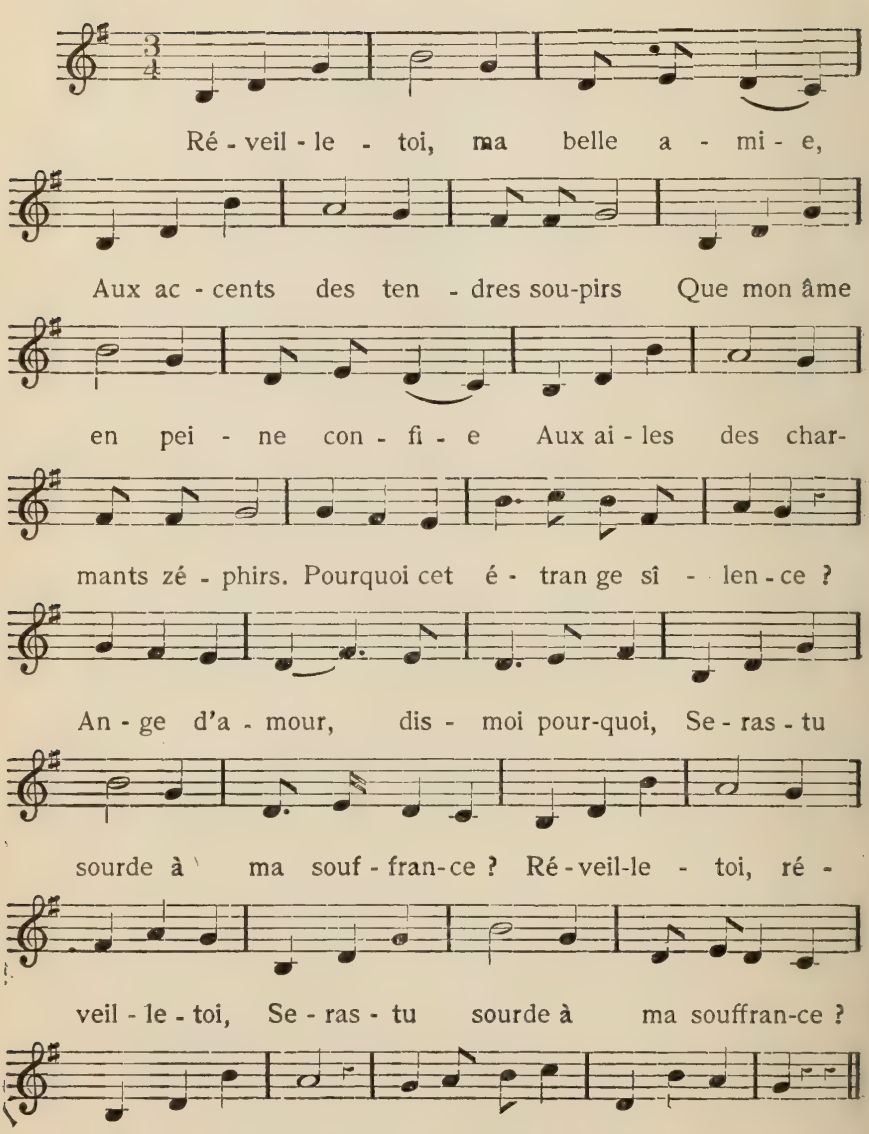
Le ruisseau qui murmure
Fait un bruit ravissant;
La forêt, la verdure,
Ont un charme, ont un charme puissant,

Le firmament se mire
Dans les flots purs et bleus;
Les étoiles j'admire
A la voûte, à la voûte des cieux.

Les doux feux de l'aurore
Annoncent le soleil;
Et le jour vient encore
Nous tirer, nous tirer du sommeil.

Le fiancé et la fiancée

LE FIANCE



Au firmament je vois la lune
Se couvrir d'un nuage obscur;
Tout se cache dans la nuit brune;
Je vois disparaître l'azur.
Je ne vois plus même une étoile
Qui rayonne et veille avec moi:
Que ton coeur à toi se dévoile;
Réveille-toi, réveille-toi!
Que ton coeur à toi se dévoile;
Réveille-toi, ah! ah! ah! réveille-toi!

Par ses doux chants pleins d'harmonie
Le rossignol m'égaye en vain:
Pour animer ma triste vie
Il me faut ton charme divin.
Ah! si jamais ton amour change,
Toujours esclave de ma foi,
Je veux te dire, ô mon bel ange:
Toujours à toi, toujours à toi!
Je veux te dire, ô mon bel ange:
Toujours à toi, ah! ah! ah! toujours à toi!

LA FIANCEE

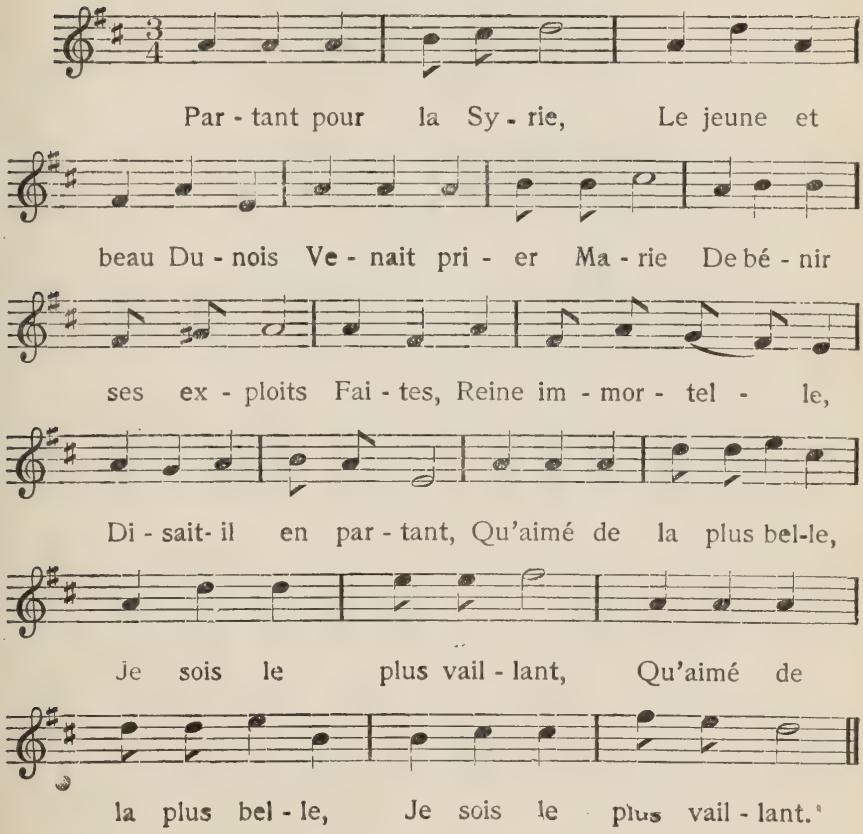
Le sommeil laisse ma paupière;
Je reconnais ces longs soupirs:
De mon amant la voix si chère
Me vient sur l'aile des zéphirs.
Pourquoi cette folle tristesse?
O bien-aimé, dis-moi pourquoi.
Douterais-tu de ma tendresse?
Console-toi, console-toi.
Douterais-tu de ma tendresse?
Console-toi, ah! ah! ah! console-toi!

Au firmament je vois la lune
Couverte d'un nuage obscur;
Tout est caché dans la nuit brune;
J'ai vu disparaître l'azur;
Je ne vois plus même une étoile

Qui rayonne et veille avec moi....
Voici mon coeur qui se dévoile:
Console-toi, console-toi!
Voici mon coeur qui se dévoile:
Console-toi, ah! ah! ah! console-toi!

Le rossignol plein d'harmonie
Ne doit vlus t'égayer en vain.
Nous aimer pour toute la vie:
Voilà le vrai charme divin.
Ah! si jamais ton coeur m'appelle,
Toujours esclave de ma foi,
Je te dirai, tendre et fidèle:
Je suis à toi, je suis à toi!
Je te dirai, tendre et fidèle:
Je suis à toi, ah! ah! ah! je suis à toi!

PARTANT POUR LA SYRIE

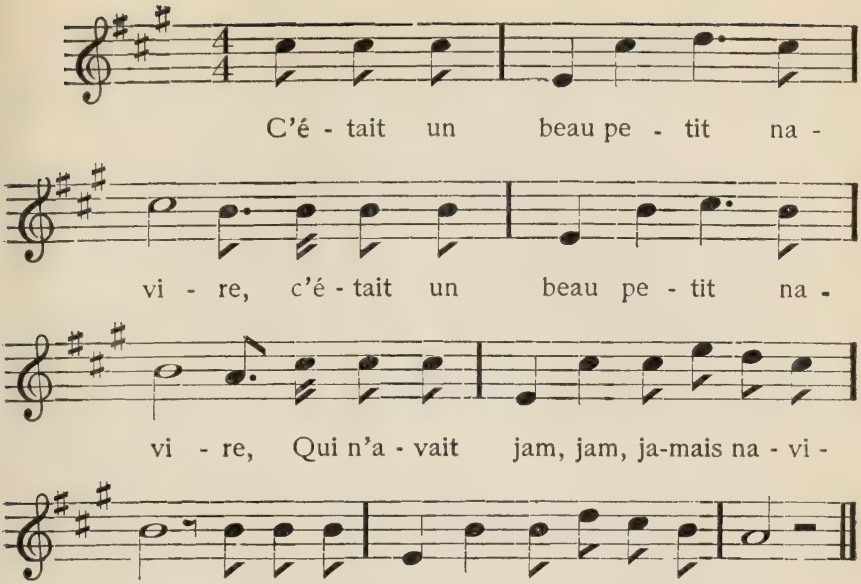


Il écrit sur la pierre
Le serment de l'honneur.
Il va suivre à la guerre
Le Comte son seigneur.
A son devoir fidèle,
Il crie en bataillant:
Amour à la plus belle,
Et gloire au plus vaillant! } Bis

Viens, fils de la victoire,
Dunois, dit le seigneur
Puisque tu fais ma gloire,
Je ferai ton bonheur:
De ma fille Isabelle
Sois le mari brillant:
Car elle est la plus belle, | Bis
Et toi le plus vaillant. |

A l'autel de Marie
Ils contractent joyeux
Cette union bénie
Qui va les rendre heureux.
Chacun, dans la chapelle,
Disait en les voyant:
Elle est bien la plus belle, | Bis
Et lui, le plus vaillant! |

PETIT NAVIRE



De peur, hélas! qu'il ne chavire,
On ne l'a jam, jam, jamais essayé.

Voulez-vous avec moi, ma mie
Essayer ce ce ce joli bateau?

Sur la mer blanche de la vie,
Le voyage, ge, ge serait si beau.

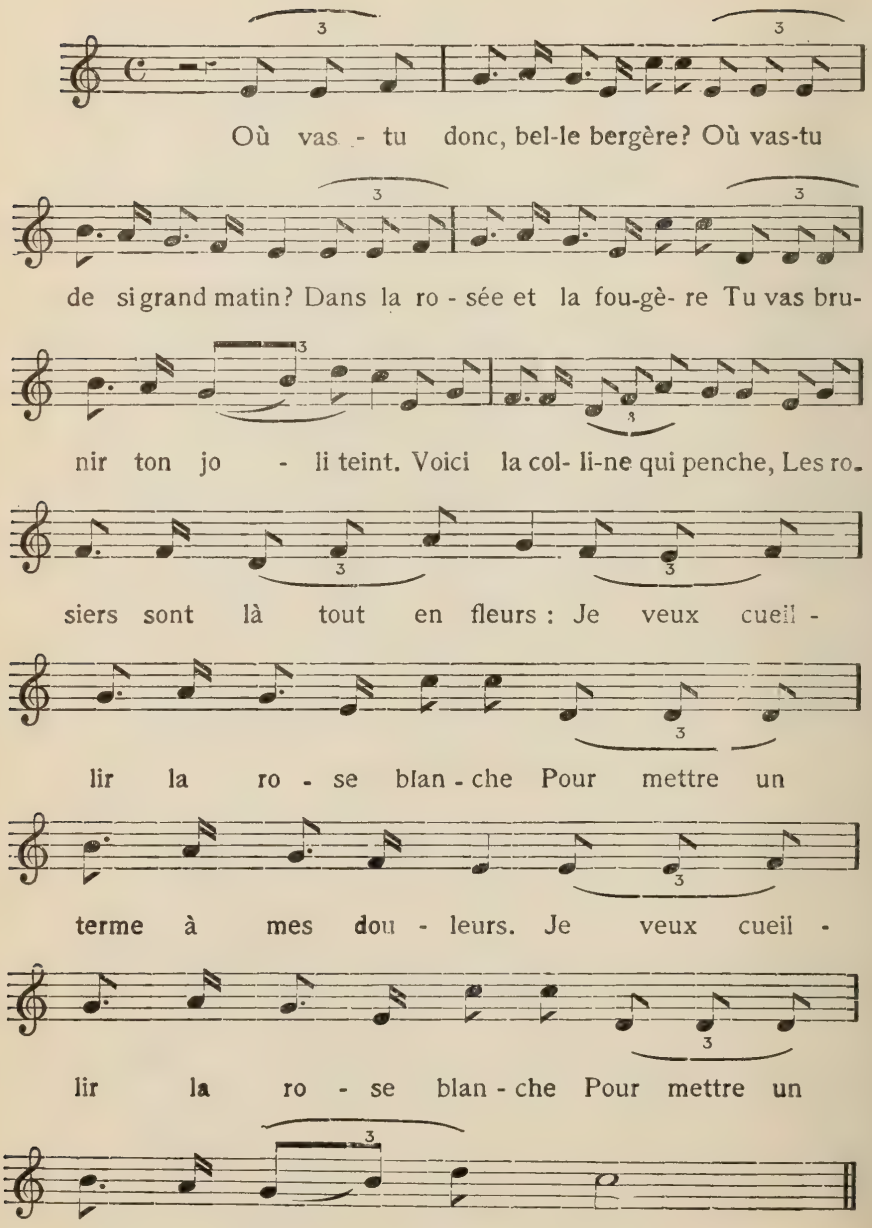
C'est votre main, mademoiselle,
Que j'ose ainsi, si, si vous demander.

Savoir si vous, gentille et belle,
Voudrez-vous bien, bien, bien me l'accorder.

En la divine Providence,
Confions-nous, nous, nous entièrement.

La voile au vent de l'espérance,
Nous voguerons, rons, rons heureusement.

LA ROSE BLANCHE



Le temps de la jeunesse passe,
Profitons bien de nos beaux jours;
Avant que le rêve s'efface,
Aimons-nous, belle, pour toujours.

Tu vois l'aurore aux doigts de rose
Qui nous invite à nous aimer;
Tu vois le nid que l'oiseau pose
Tout près de nous pour nous charmer.

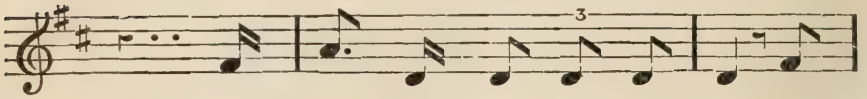
Tu vois les feuilles du bocage
Revivre au souffle du zéphir;
Tout nous sourit, tout nous engage,
Tout nous presse de nous unir.

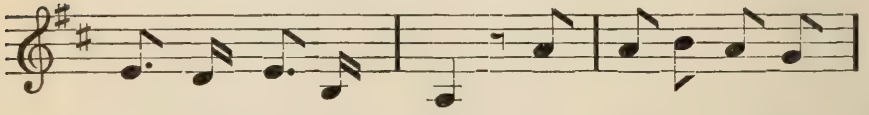
Tu vois cette perle brillante:
Elle est à toi si tu la veux;
Ce bel anneau d'or qui t'enchante,
Il nous unira tous les deux!

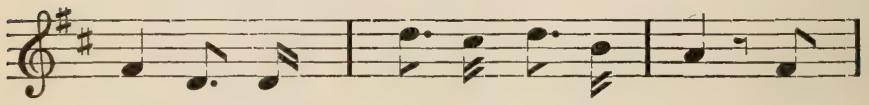
Tu vois là-haut, sur la colline,
Ce beau jardin où l'églantine
Ce joli toit qui nous attend,
S'unit au lierre grimpant.

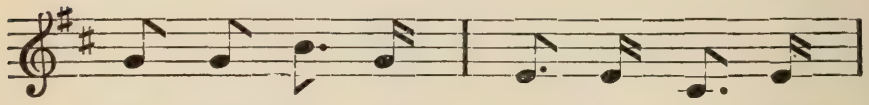
Gentille es-tu, belle bergère,
Puisque tu te rends à mes voeux;
Allons à l'église, ma chère,
Pour nous unir d'un coeur joyeux.

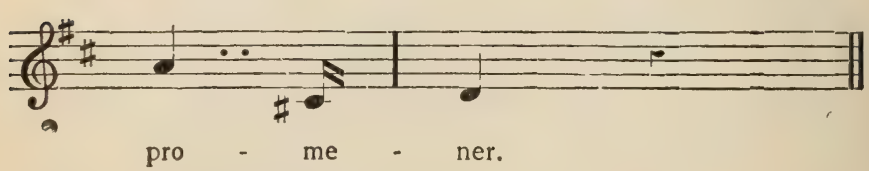
LA BELLE RENCONTRE











Voilà que je rencontre
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
Voilà que je rencontre
Fille belle à croquer. (3 fois)

Je lui contai fleurette,
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
Je lui contai fleurette,
En voulant badiner. (3 fois)

Elle en eut de la peine,
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
Elle en eut de la peine,
Et se mit à pleurer. (3 fois)

Qu'avez-vous donc, la belle,
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
Qu'avez-vous donc, la belle,
A tant vous désoler? (3 fois)

C'est déjà la **brunante**,
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
C'est déjà la **brunante**,
J'ai peur de m'égarer. (3 fois)

Ne pleurez point, la belle,
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
Ne pleurez point, la belle,
Je vais vous ramener. (3 fois)

Quand on fut chez son père,
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
Quand on fut chez son père,
Je la vis ricaner. (3 fois)

Qu'avez-vous donc, la belle,
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
Qu'avez-vous donc, la belle,
A tant vous égayer? (3 fois)

Je ris de ce beau drôle,
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
Je ris de ce beau drôle,
Qui n'a pu m'embrasser. (3 fois)

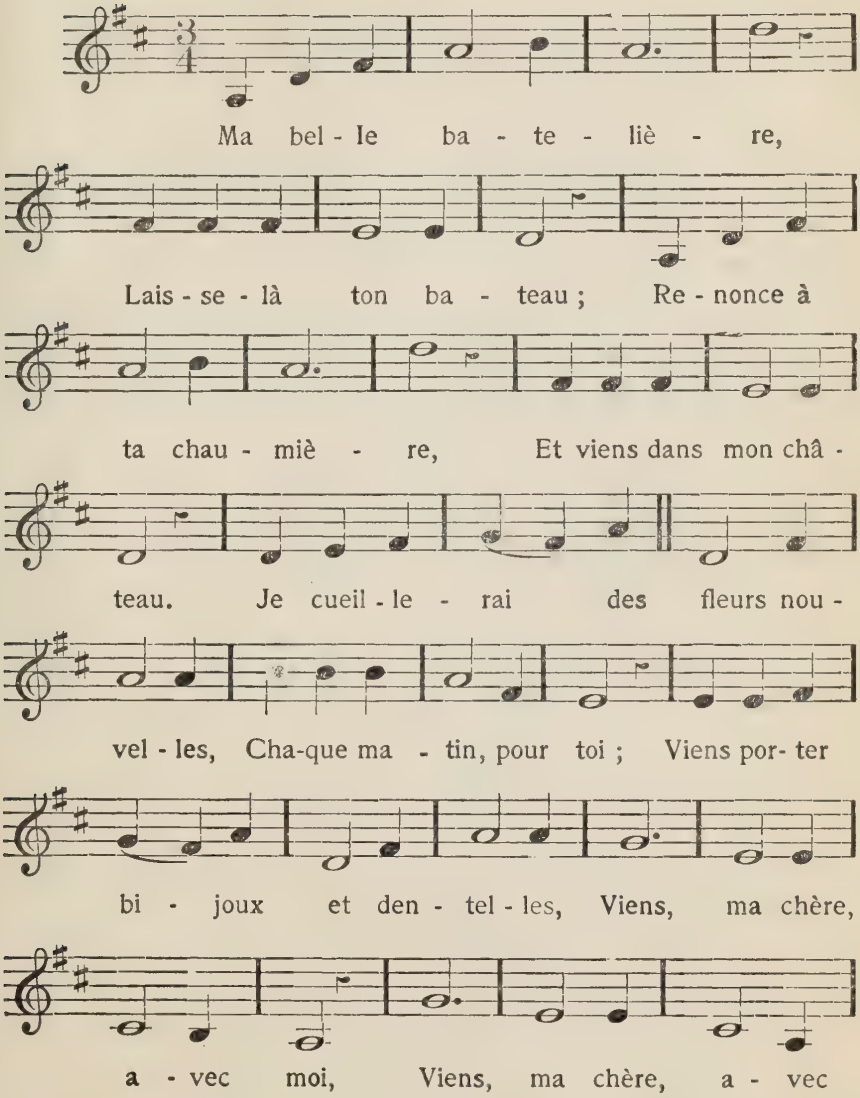
Il en est temps encore,
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
Il en est temps encore,
Je puis vous marier. (3 fois)

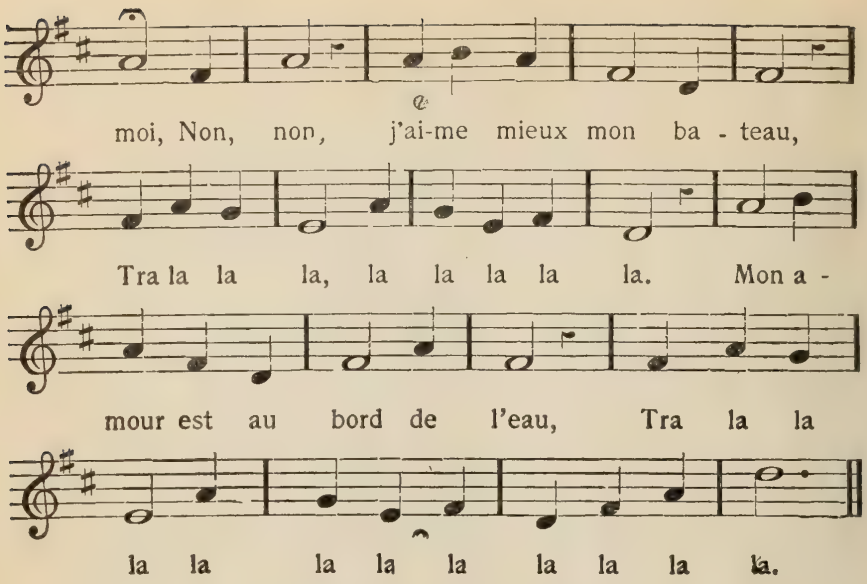
La belle et sa famille,
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
La belle et sa famille,
Ont daigné m'inviter. (3 fois)

D'un si bel avantage,
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
D'un si bel avantage,
J'ai bien su profiter. (3 fois)

J'ai marié la belle,
Oui, je vous aime la la,
Oui, je veux vous aimer,
J'ai marié la belle,
Et j'ai pu l'embrasser. (3 fois)

La belle Batelière





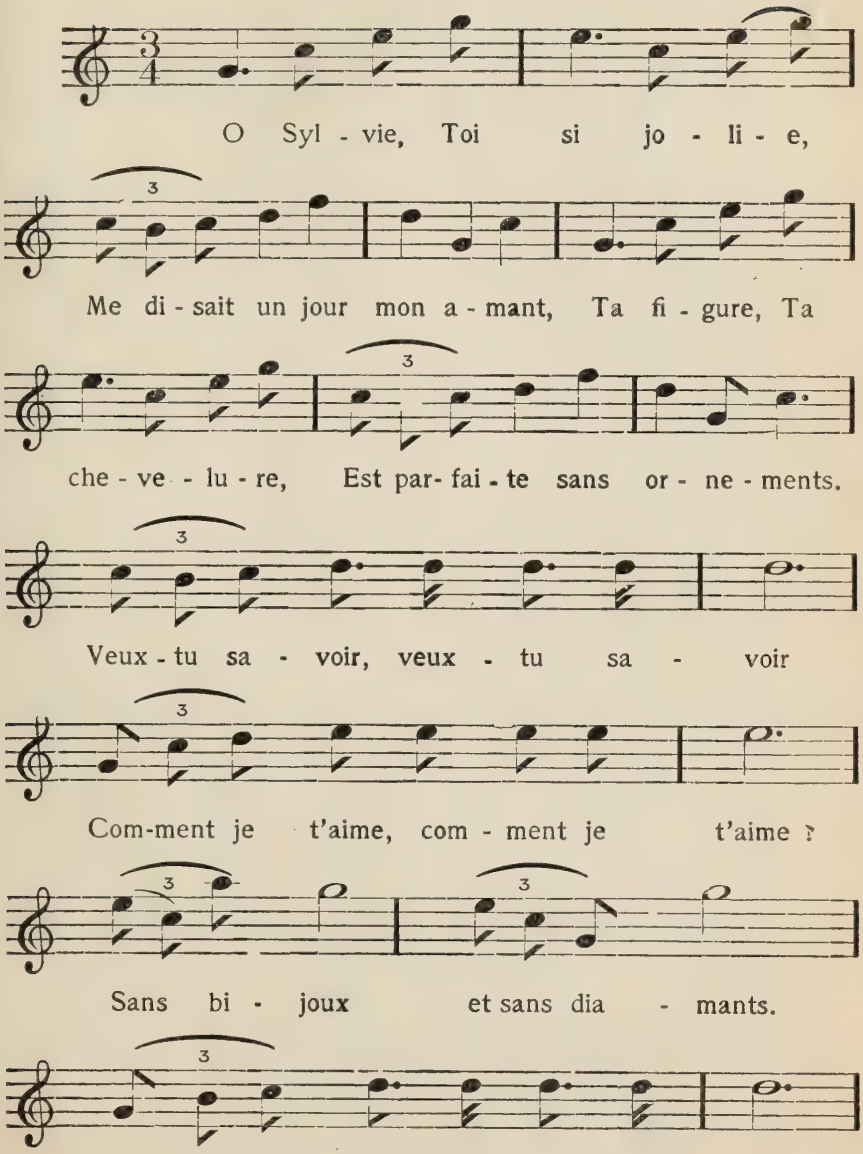
Pauvre enfant du rivage
Dont le cri, tous les soirs,
Malgré le vent, l'orage,
Domine les flots noirs,
Laisse ta barque et ta vallée,
Mon domaine est à toi;
Comme un oiseau, prends ta volée,
Viens, ma chère, avec moi. (bis)

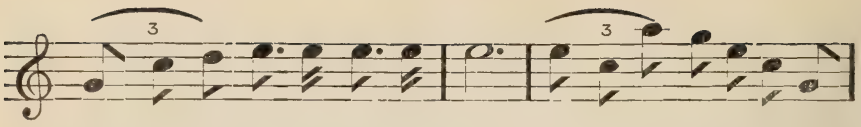
Rien n'attendrit ton âme,
Rien ne touche ton coeur;
Méprises-tu ma flamme
Par ton rire moqueur?
Que faut-il donc, fille rebelle,
A ton coeur inhumain?
Pour l'abandon de ta nacelle,
Veux-tu, veux-tu ma main? (bis)

REFRAIN

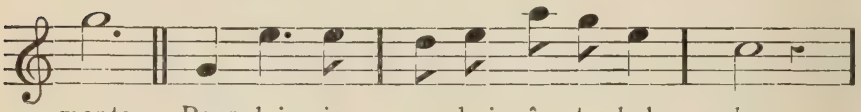
Oui, je la veux, monseigneur,
Tra la la la la la la la la la!
A vous mon amour et mon coeur,
Tra la la la la la la la la la la!

SYLVIE

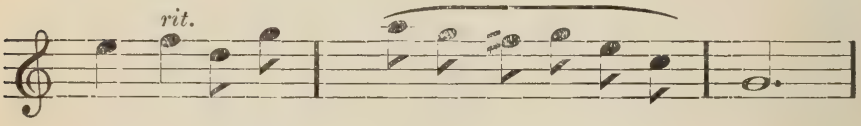

O Syl - vie, Toi si jo - li - e,
Me di - sait un jour mon a - mant, Ta fi - gure, Ta
che - ve - lu - re, Est par- fai - te sans or - ne - ments.
Veux - tu sa - voir, veux - tu sa - voir
Com-ment je t'aime, com - ment je t'aime ?
Sans bi - joux et sans dia - mants.
Rien qu'u - ne fleur, rien qu'u - ne fleur



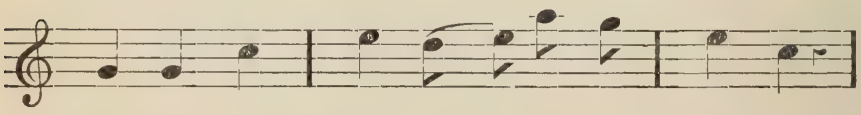
Pour di - a-dème, pour di - a - dème, Et tu rayonnes d'a - gré-



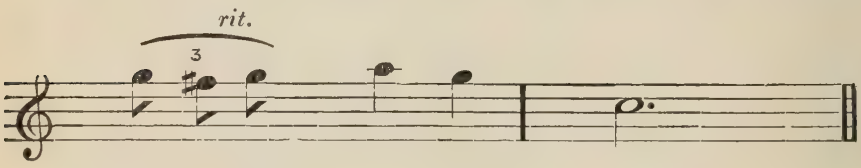
ments. Pour lui je vou-drais ê - tre bel - le,



Bien bel- le, bien bel - - - - le,



A son a - mour ê - tre fi - dè - le



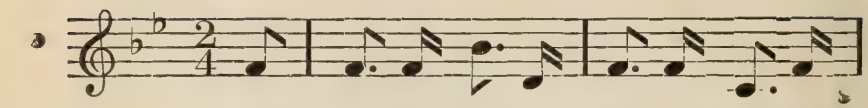
A ja - mais je vou - drais.

Ma toilette
A son goût faite,
Quand j'aurai mis, selon ses voeux,
Ce qu'il aime
Pour diadème,
Rien qu'une fleur en mes cheveux,
Ma chevelure, (bis) ainsi tressée, (bis)
Lui montrera-t-elle mon mon coeur?
Saura-t-il lire (bis) en ma pensée (bis)
Que lui plaire est tout mon bonheur?

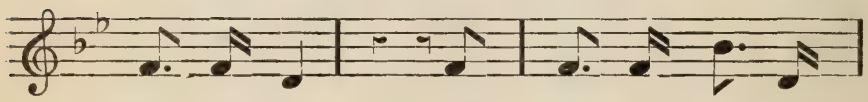
Vers la danse
Chacun s'avance;
Timidement j'entre au salon.
Entourée,
Puis admirée,
J'entends qu'on demande mon nom.
Chacun disait (bis) : Quelle est jolie! (bis)
Mais le doux mot que j'espérais,
Vint me charmer (bis) : Bravo, Sylvie! (bis)
Me dit l'amant que j'adorais.

Dans notre âme
La même flamme
Nous promettait un plus beau jour.
Ce présage
D'un mariage
Fut accompli par notre amour.
Car maintenant (bis) je suis l'épouse, (bis)
De l'amant à l'unique fleur
Dont je voulais (bis), fille jalouse, (bis)
Faire mon unique bonheur.

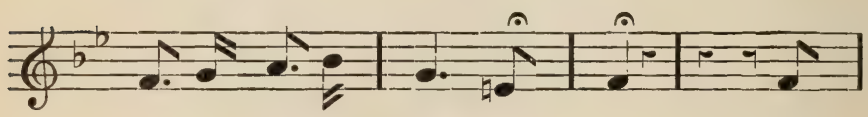
Pour se mettre en ménage



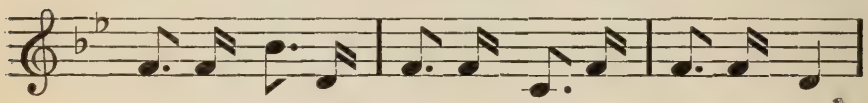
Pour se mettre en mé - nage Il faut chan -



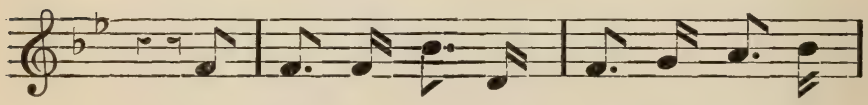
ger de ton, Va - quer à son ou -



vrage Et gar - der sa mai - son. Pour

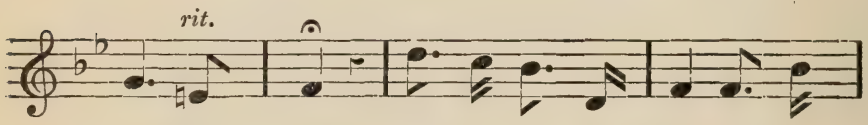


se mettre en mé - nage Il faut chan - ger de ton,

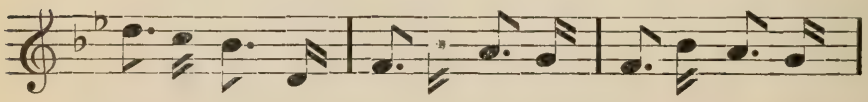


Va - quer à son ou - vrage Et gar - der

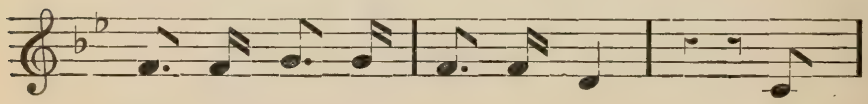
rit.



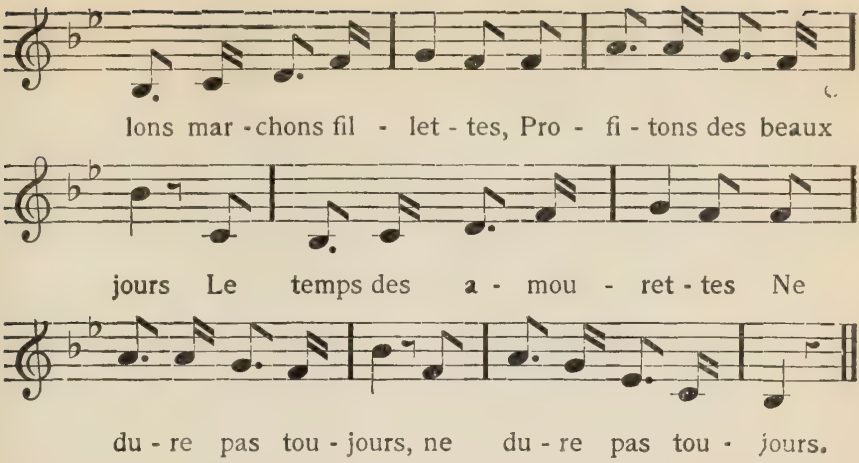
sa mai - son Fai - re la cui - si - ne, Mon -



trer à son é - poux Ai - ma - ble mine, Quoi de plus



doux ? Aus - si je m'y ré - sous. Al -

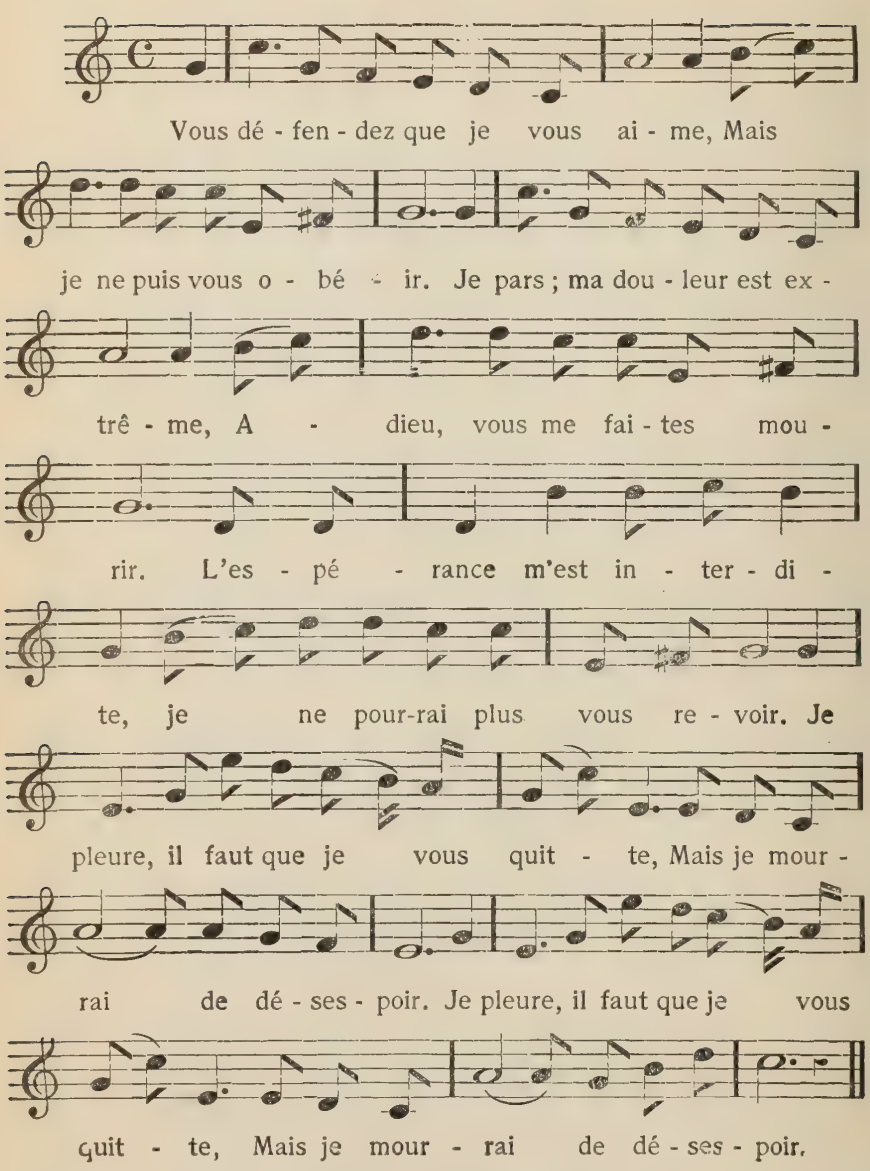


Quand on est dans la danse
A l'entour des garçons,
On goûte leur présence,
On aime leurs façons.

Quand la danse est finie
On retourne chez soi,
Et l'on fait de la vie
Un bien plus sage emploi.

Ainsi mon temps de fille
Est fini désormais:
Au sein de ma famille,
Je dois rester en paix.

DESESPOIR D'UN AMANT



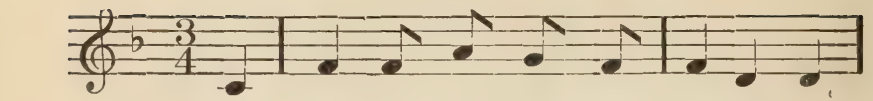
Un autre amant vous trouve belle
Et me noircit pour m'éclipser :
Voulez-vous donc, sourde et rebelle,
Sans m'entendre me repousser ?

Voilà le malheur qui m'accable:
Vous en croyez cet autre amant;
Pourtant, je ne suis pas coupable,
Mon coeur vous en fait le serment.

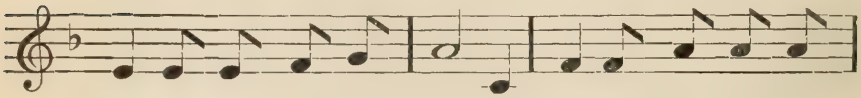
Un jour viendra, l'heure est prochaine,
Où vous saurez la vérité:
Vous rougirez, fille inhumaine,
De cette injuste cruauté.

Loin de mon coeur toute vengeance,
Je ne vous veux que du bonheur.
Je vous pardonne votre offense,
Quoique j'en meure de douleur.

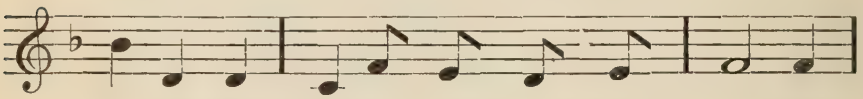
DESESPOIR D'UNE AMANTE



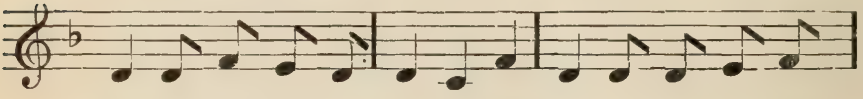
Per - fide a - mant, quel ou - tra - ge ! C'est



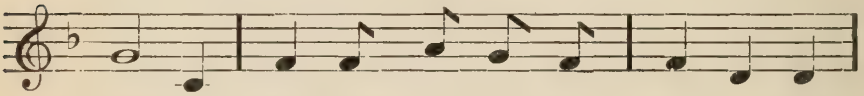
trop me fai - re souf - frir. On m'apprend ton ma - ri -



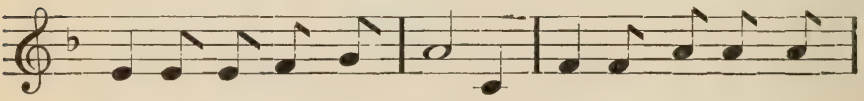
a - ge : Bien sûr je vais en mou - rir. Dans



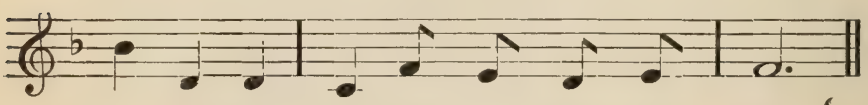
peu de jours, à ma por - te, Tu ver - ras le crê - pe



noir : Ton a - man - te se - ra mor - te, Morte,



hé - las ! de dé - ses - poir ! Ton a - man - te se - ra



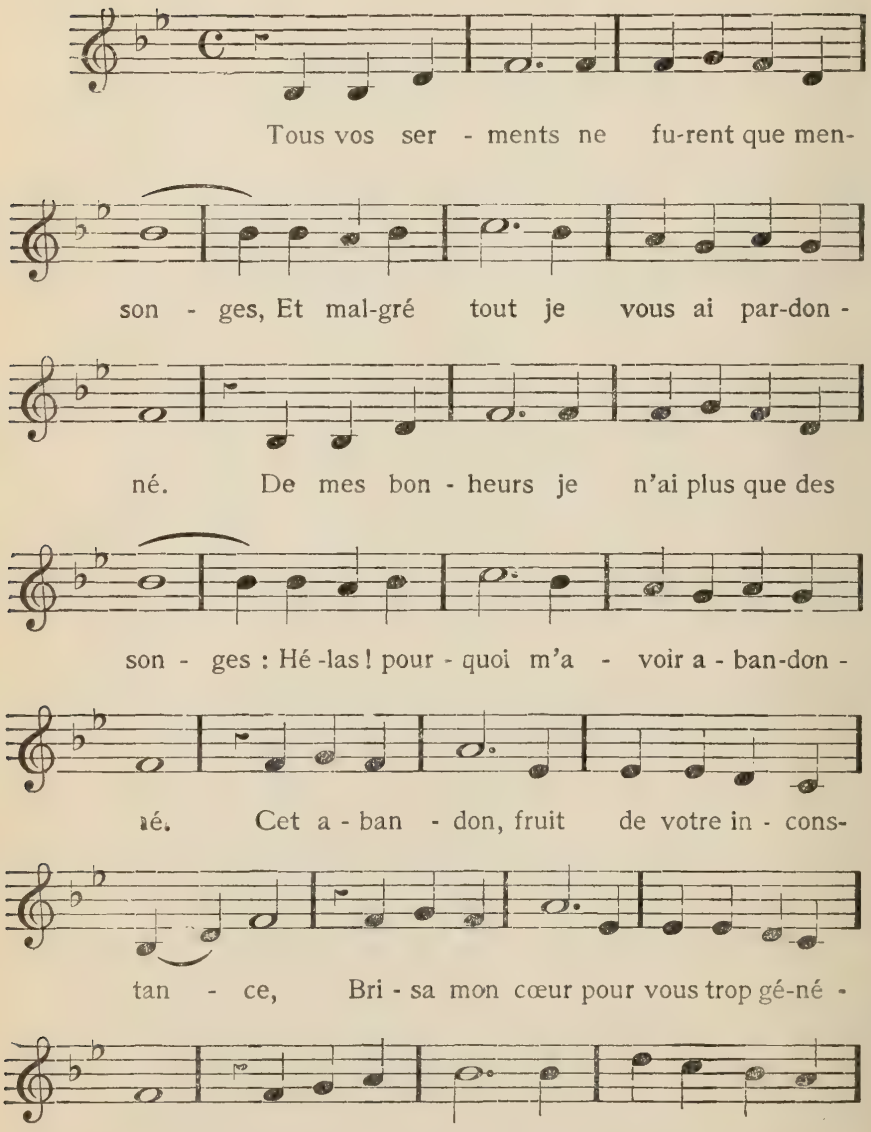
mor - te, Morte, hé - las ! de dé - ses - poir.

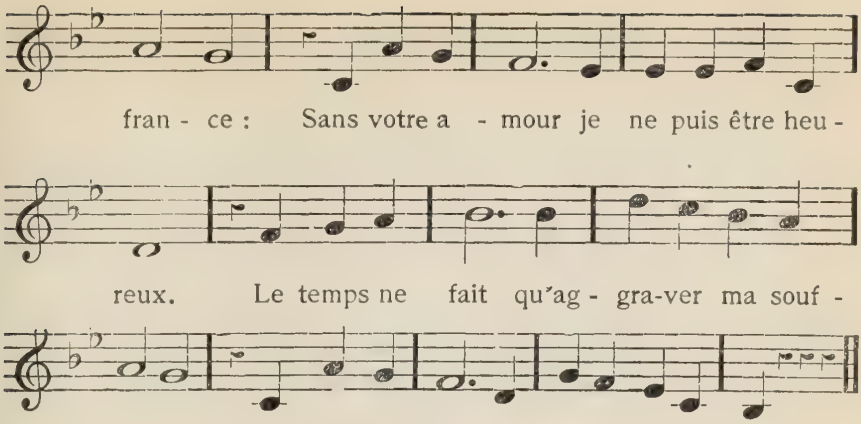
Pleins d'horreur et de surprise
Gémiront les trépassés,
Quand tu viendras à l'église
Près des autels offensés.
Pendant que, joyeuse et fière,
Une autre à toi s'unira,
Sous un voile funéraire
Mon corps on apportera.

Bis

Infortune trop sévère
Non, je ne puis te souffrir.
Cette injure est le calvaire,
La croix qui me fait mourir.
Mon pauvre coeur se déchire;
Adieu, mes rêves d'amour!
Ma vie achève, j'expire,
Ce jour est mon dernier jour! | Bis

LE PARDON DE L'AMOUR

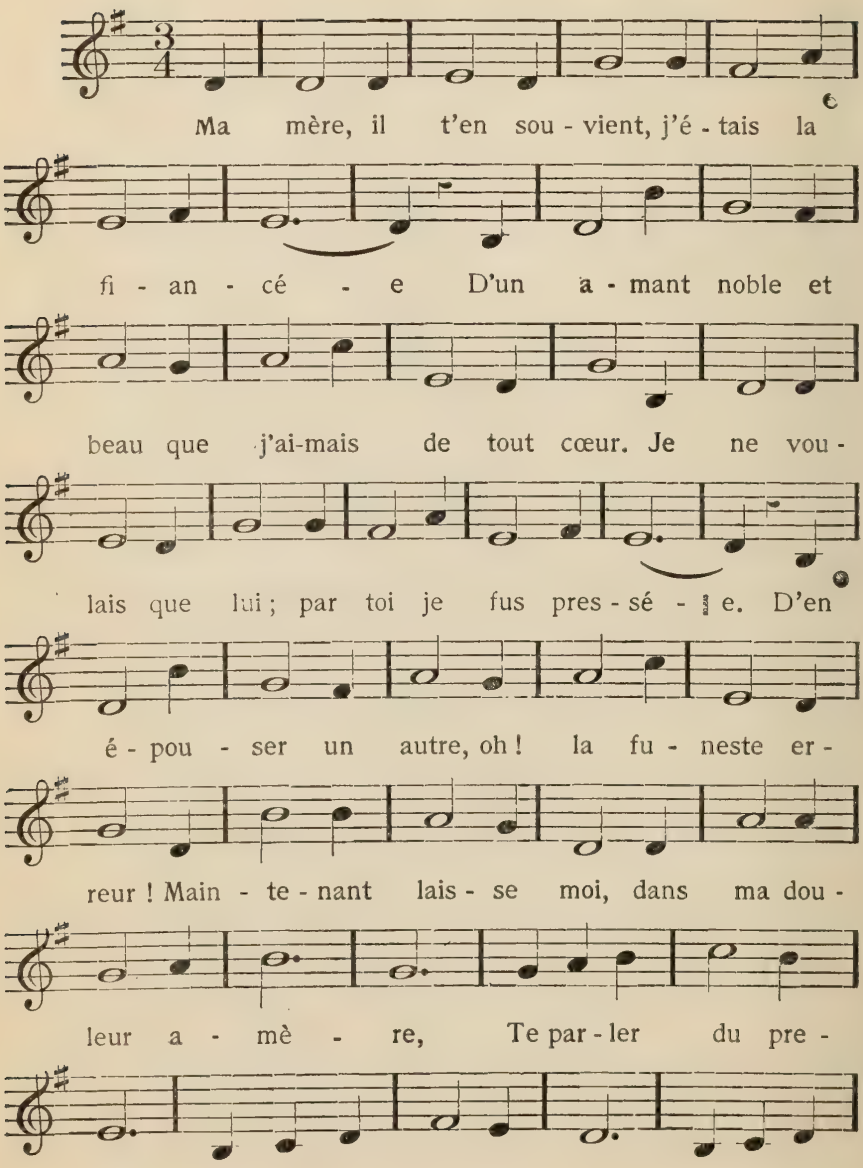


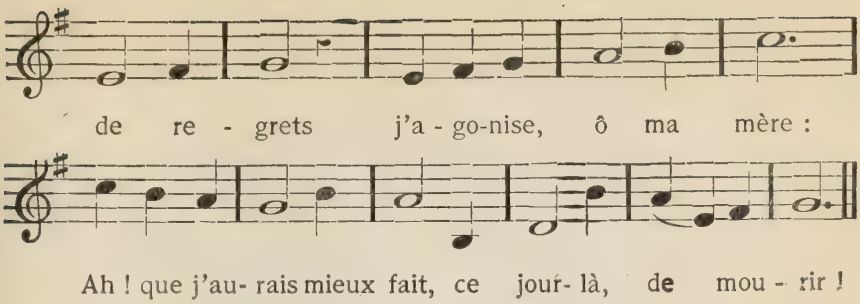


Mon âme à moi, garde encore la trace
De vos serments en nos jours de bonheur.
Ne souffrez pas que l'orgueil en efface
Le souvenir au fond de votre coeur.
Ah! que de fois vous m'avez dit: Je t'aime!—
J'entends encor l'écho de vos aveux;
Car, en dépit de ma douleur extrême,
Sans votre amour je ne puis être heureux.

Que de bonheur ensemble nous goûtâmes!...
J'y pense encor avec émotion.
En vain l'espace a séparé nos âmes;
Rien n'amortit l'ancienne affection.
Comment résoudre un si troublant mystère?
Aimons-nous donc comme l'on aime aux cieux
Car plus jamais, hélas! sur cette terre.
Sans votre amour je ne puis être heureux.

Erreur du mariage



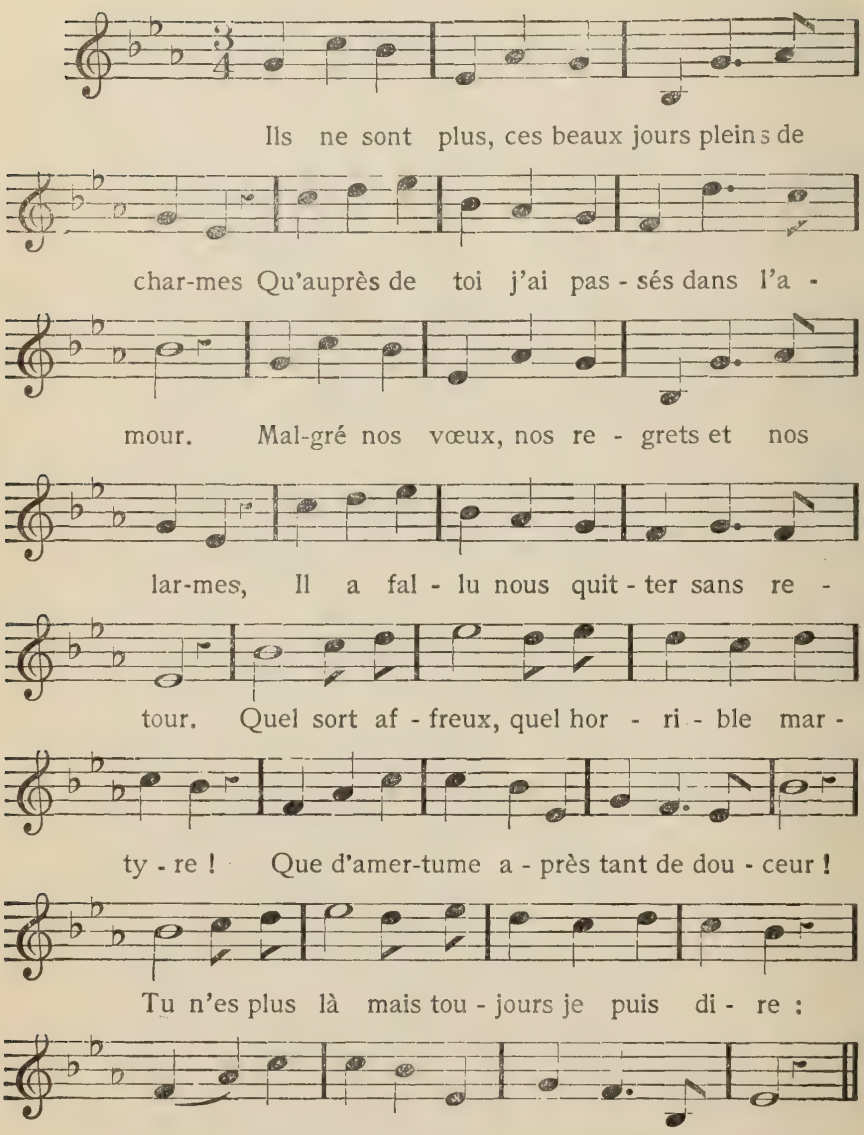


Plus tard, je le revis: combien je fus émue!
Nous étions l'un à l'autre étrangers désormais.
Il vint, il me parla, me dit la bienvenue
Comme à toute autre femme. Hélas! moi qui l'aimais,
Je n'étais plus pour lui qu'une femme ordinaire!....
A l'autre amant pourquoi me fallut-il m'unir?
De peine et de regrets j'agonise, ô ma mère!
Ah! que j'aurais mieux fait, ce jour-là, de mourir!

Plus tard, je le revis: peine plus grande encore!
Il portait un enfant assis sur ses genoux.
Soudain je tressaillis au nom d'Eléonore
Me rappelant hélas! des souvenirs si doux!
N'était-ce pas mon nom qu'avait choisit le père?
Il m'aimait donc toujours! Ah! qu'il a dû souffrir!
De peine et de regrets j'agonise ô ma mère!
Ah! que j'aurais mieux fait, ce jour-là, de mourir!

Plus tard, je le revis: j'étais en robe noire;
J'avais perdu l'époux que l'on m'avait donné;
Et lui, voyant mon deuil, pâlit à la mémoire
Du jour où par moi-même il fut abandonné!
Je ne l'ai plus revu!... Je languis sur la terre.
Pour m'épouser, hélas! il ne peut revenir!
De peine et de regrets j'agonise ô ma mère!
Ah! que j'aurais mieux fait, ce jour-là, de mourir!

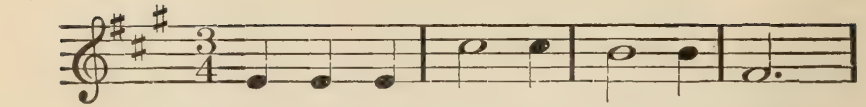
Loin des yeux. près du coeur



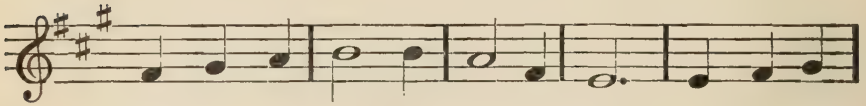
Quand tu vivais tout entier pour me plaire,
Tes pas, tes yeux, me faisaient tressaillir.
Mais à présent, pensive et solitaire,
Je ne peux plus que gémir et souffrir.
Dans les ennuis ton absence me jette;
Je m'entretiens de ma triste douleur.
Tu n'es plus là; mais toujours je répète:
Loin des yeux, (bis) près du coeur!

Je ne vois plus ton regard doux et tendre,
Interroger avidement le mien.
Ta belle voix ne se fait plus entendre;
Mon coeur touché ne touche plus le tien;
Ton front joyeux, ton aimable sourire
Ne me font plus pressentir le bonheur.
Tu n'es plus là; mais toujours je puis dire:
Loin des yeux, (bis) près du coeur!

Là sur la fougère



L'au - tre jour, en me pro - me - nant,



Quand je fus au che - min tour - nant, J'a - per-çus

la ber - gè - re, A - vec son blanc troupeau : Là sur

la fou - gè - re, O quel jo - li ta - bleau !

Je m'approche fort poliment,
Et de mon ton le plus charmant,
Je dis: Belle bergère,
Voudrais-tu t'engager,
Là, sur la fougère,
A moi qui suis berger? —

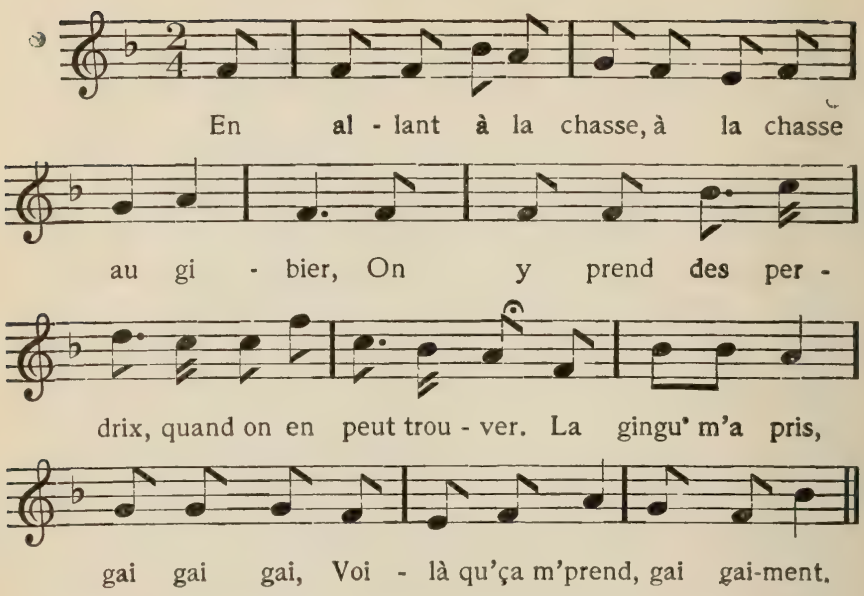
Elle me dit sans embarras:
"L'amour à moi ne convient pas;
Je suis jeune bergère,
A peine j'ai seize ans;
Là, sur la fougère,
Ai-je besoin d'amants?

Le mariage est décevant:
Je préfère dans un couvent,
En retraite, en prière,
Aller passer mes jours:
Là, sur la fougère,
On se rit des amours." —

Je restai coi, tout interdit,
Rongeant ce qu'elle m'avait dit:
La méchante bergère,
Avec son ris moqueur,
Là, sur la fougère,
Avait brisé mon coeur.

Je lui criai, mon chapeau bas:
Adieu, mignonne, je m'en vas.
Je m'en vas à la guerre
En dessein d'y périr:
Là, sur la fougere,
Il fait bon de mourir.

La chasse aux perdrix



On y prend des perdrix quand on en peut trouver;
Moi, j'en vis une, un jour, au milieu d'un champ d'blé.

Moi, j'en vis une un jour, au milieu d'un champ d'blé;
En l'admirant beaucoup j'ai voulu l'approcher.

En l'admirant beaucoup j'ai voulu l'approcher;
Mais elle était farouche, on la vit s'envoler.

Mais elle était farouche, on la vit s'envoler;
Et moi, tout interdit, je l'ai laissée aller.

Et moi, tout interdit je l'ai laissée aller;
Quand elle fut au loin, je l'entendis chanter.

Quand elle fut au loin je l'entendis chanter. —
Belle, ne chante point: je puis de rattrapper.

Belle, ne chante point: je puis te rattrapper,
Quand tu viendras aux champs pour les épis glaner

Quand tu viendras aux champs pour les épis glaner.—
Je n'irai plus aux champs pour les épis glaner.

Je n'irai plus aux champs pour les épis glaner,
Je resterai chez moi pour la terre gratter.

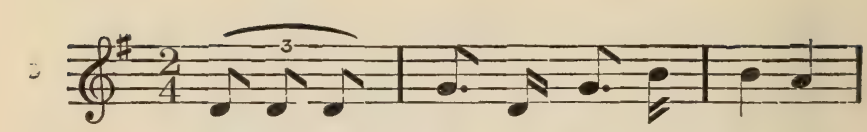
Je resterai chez moi pour la terre gratter:
A l'abri de tes coups, je pourrai te narguer.

A l'abri de tes coups, je pourrai te narguer.
Je ne risquerai point ma vie et ma beauté.

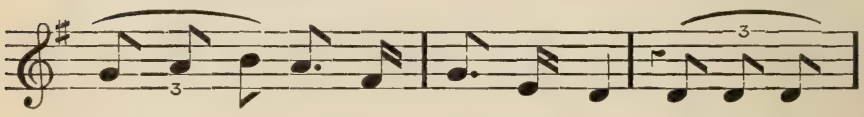
Je ne risquerai point ma vie et ma beauté;
Et je trouverai bien galant à marier.

Et je trouverai bien galant à marier:
Mais toi, mauvais chasseur, tu ne pourras trouver.

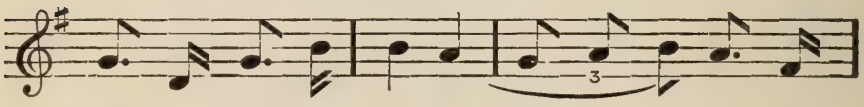
La fille ou la mère



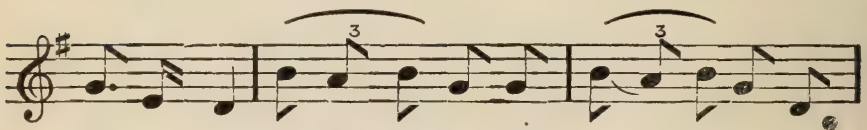
Vou-lant m'é - ta - blir au vil - la - ge,



Mè - re je viens vous de - man - der vo - tre fil -

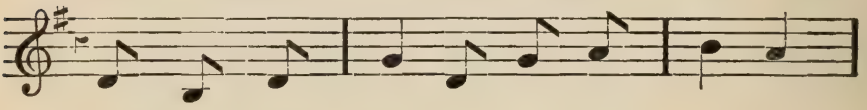


lette en ma - ri - a - ge ; Vou - lez - vous bien me



l'ac-cor - der ? Son ca - rac - tère est doux et ten -dre ;

Son vi - sage est beau comme un cœur :



Ac - cep - tez - moi pour vo - tre gen - dre :

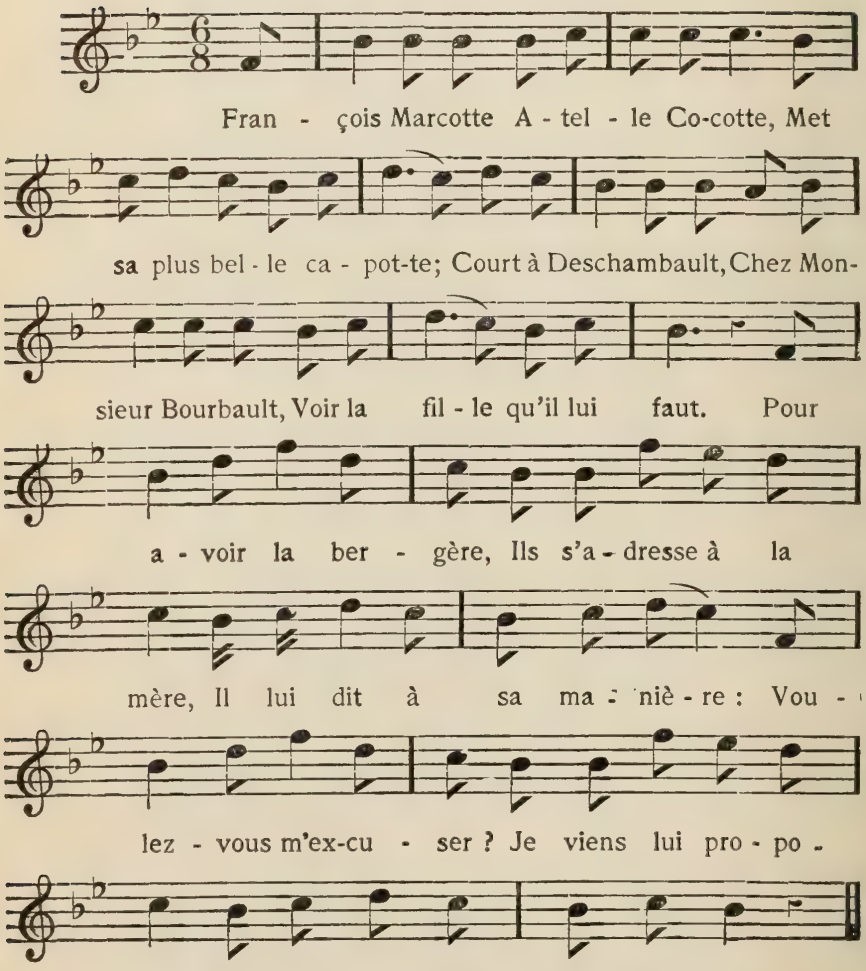
Vous - même en au - rez du bon - heur !

Non, ma fillette est trop indigne:
Ce serait vous désobliger.
Elle réplique, elle trépigne
Lorsque je veux la corriger.
Son humeur est insupportable,
La malice éclate en ses yeux.
C'est moi qui suis la plus aimable:
Epousez-moi, vous ferez mieux! —

Pour une veuve de votre âge
Vos sentiments sont très ardents;
Mais vous avez ride au visage,
Acerbe langue et fortes dents;
Le faux chignon sur votre tête
Ne peut charmer un jeune époux.
Je m'en tiens à votre fillette:
Je la demande, et non point vous! —

Allez, monsieur, votre insolence
Franchit les bornes de l'honneur.
Non, je n'ai pas la patience
D'endurer ce ton ricaneur.
Vous n'aurez ni moi, ni ma fille;
Vous apprendrez à vos dépens
Que pour gagner femme gentille,
Il faut savoir mettre des gants.

Francois Marcotte



Près de la fille
Aimable et gentille,
Monsieur Marcotte babille.
D'un ton familier,
Le beau cavalier
Jase comme un écolier.
Il dit: Mademoiselle,
Vous êtes bonne et belle:
Permettez que j'en appelle
A mes droits d'amitié
Pour qu'il soit ratifié
Que je suis votre moitié. —

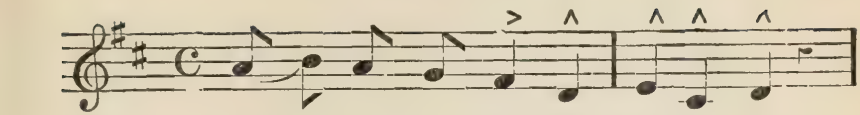
Monsieur Marcotte,
Sans être bigote,
Je ne veux pas être sotte:
Pour l'engagement,
Il faut poliment
De mon papa l'agrément. —
Le faraud se retire;
Il n'a rien à redire;
Mais la bergère l'attire:
Il n'a pas de soupçon
Que pareille façon
Est une dure leçon.

Marcotte espère
Qu'en parlant au père
Il fera mieux son affaire.
Le soir il revient,
Et comme il convient,
Galant et ferme il se tient.
Enfin voilà sa chance,
Vers le père il s'avance,
Lui dit avec révérence:
Voulez-vous m'accepter?
Je viens vous demander
Votre fille à marier.

Le père sage
Dit sans badinage:
Vous avez bien l'avantage
D'un bon jugement,
D'un verbe charmant,
Et d'un bel habillement;
Mais pour avoir ma fille,
Il faut talent qui brille,
Un faraud qui s'émoustille,
Qui se montre en moyen,
Qui possède un beau bien,
Tandis que vous n'avez rien!

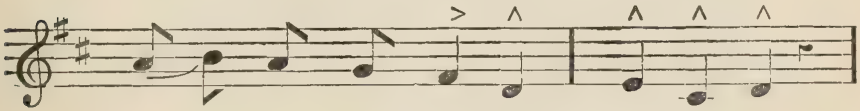
Pauvre Marcotte,
Il prend sa capote
Et s'enfuit avec Cocotte.
Il est tout penaud,
Ne souffle pas mot
De son amour en défaut.
Mais on connaît sa **pelle**:
Vous voyez qu'elle est belle:
Je la chante, est-ce un libelle?..
Arrive que pourra:
Elle nous servira:
Marcotte elle enterrera.

Le Confiteor

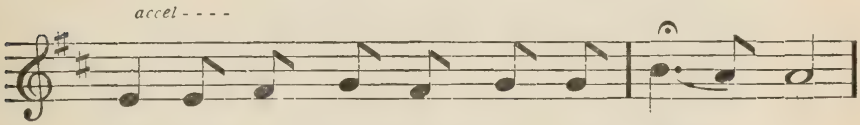


Mon pè - re je viens de-vant vous,

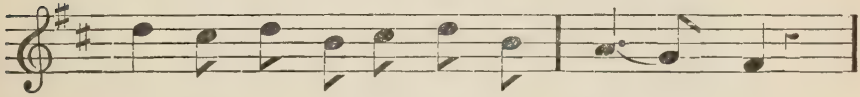
A - vec une â - me sup - pli - an - te :



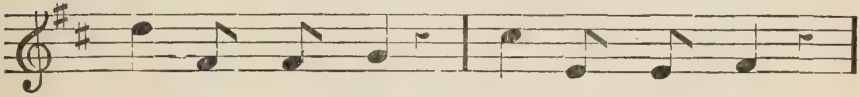
M'ac - cu - se - rai-je à vos ge - noux



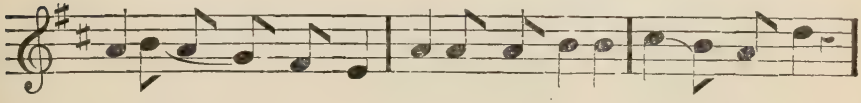
D'a - voir é - té trop con - fi - an - te,



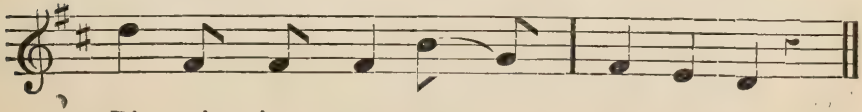
D'a - voir é - té trop con - fi - an - te



En - vers l'a - mant, En - vers l'a - mant



Que j'aime en - cor ? Dirai - je mon con - fi - te - or ?



Di - rai - je mon con - fi - te - or ?

Il m'abondonne . . . oh! quel ennui!
Son image me suit sans cesse;
Et c'est pour vous parler de lui
Que vous me voyez à confesse. (bis)
Son nom, mon père, (bis) est Almanzor;
Dirai-je mon confiteor? (bis)

Ah! oui, père, si vous saviez
Quel charme avait cet infidèle,
Sans doute vous m'excuseriez:
Il me disait que j'étais belle, (bis)
Qu'il m'aimerait (bis) jusqu'à la mort!
Dirai-je mon confiteor? (bis)

Dites-lui, s'il vient devant vous,
Qu'il doit mourir de repentance,
Que le plus grand péché de tous
Est le péché de l'inconstance; (bis)
Oh! dites-lui (bis) qu'il a bien tort!
Dirai-je mon confiteor? (bis)

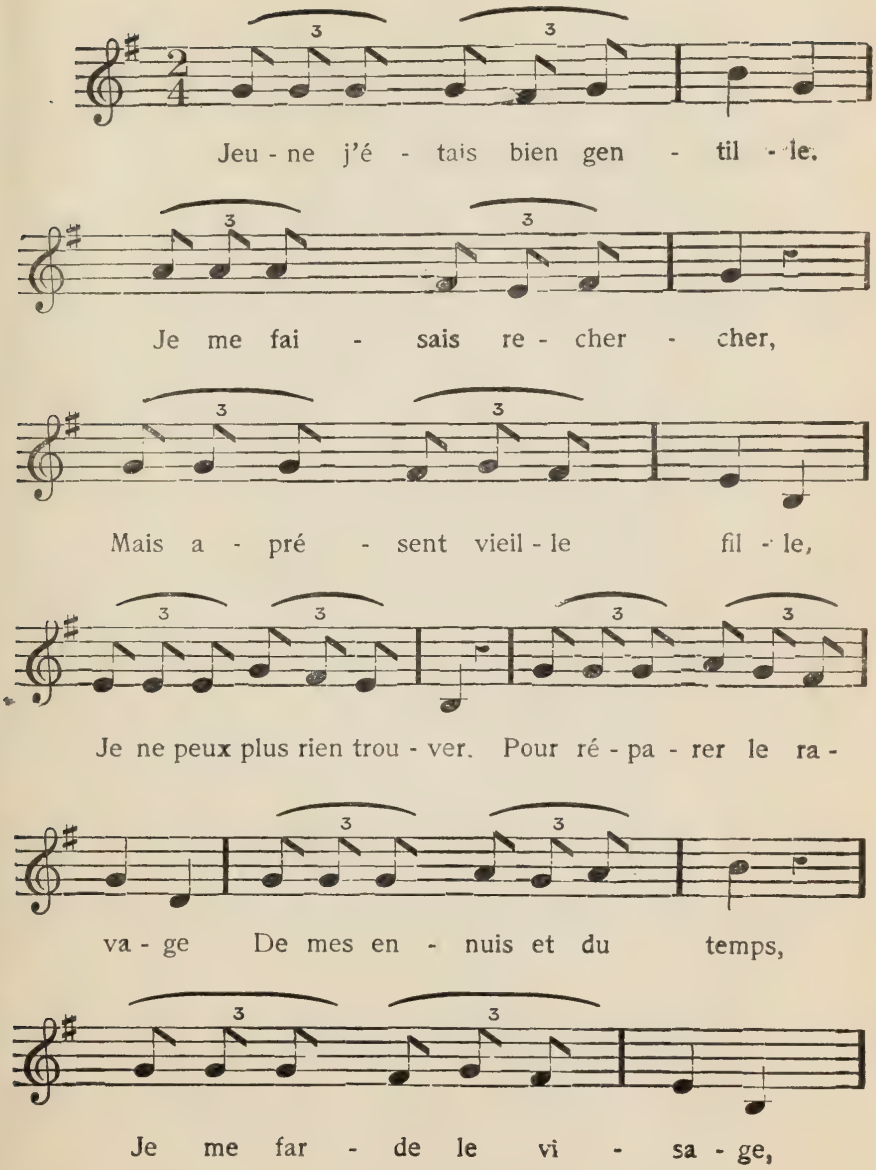
Allez-vous en, ma fille, en paix,
Je plains votre malheur extrême:
Qu'il ne vous arrive jamais
D'aimer à moins que l'on vous aime. (bis)
Défiez-vous (bis) des coeurs ingrats.
Dites votre meâ culpâ. (bis)

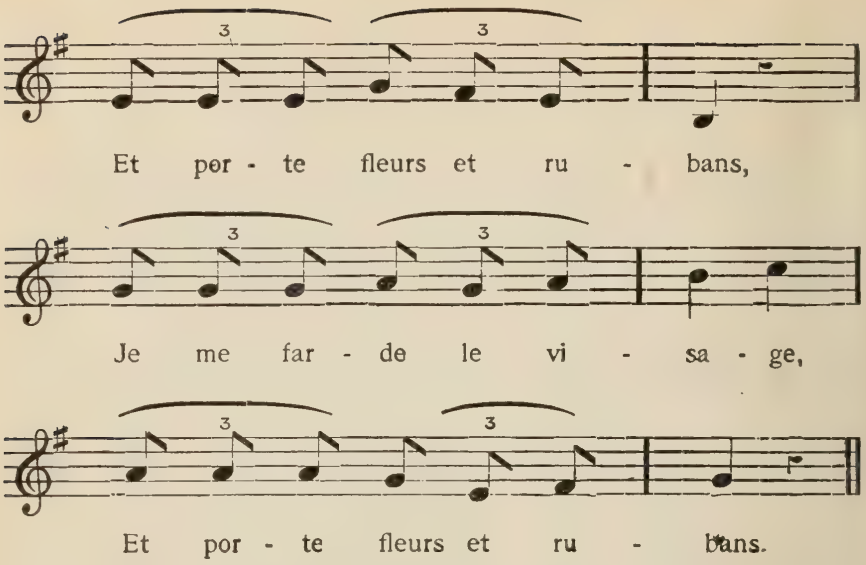
Meâ culpâ, mea culpâ,
Oh! quelle douce pénitence!
Mon père, on vous obéira!
Puisqu'aimer n'est pas une offense, (bis)
Oui j'aimerai (bis) qui m'aimera,
Quitte pour un meâ culpâ. (bis)

Sixieme Partie

Chansons
Comiques
Drolatiques
et Joyeuses

Martyre et Vierge





Je suis toujours précieuse,
Surtout devant les garçons;
Et même capricieuse
Pour me donner des façons.
Lorsqu'à souper on m'invite,
Je mange avant le repas;
A table je dis ensuite:
Oh! je ne prends presque pas.

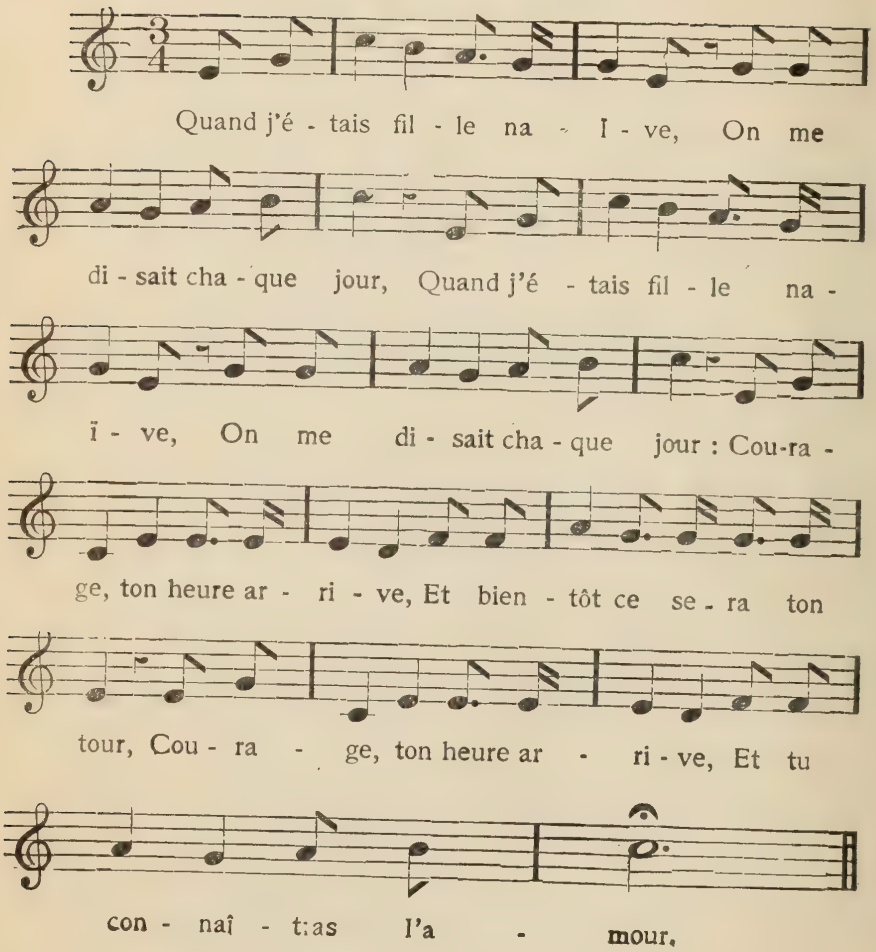
Je vais souvent à la messe,
Surtout pour voir marier,
Et quelquefois à confesse
Avant que de communier.
Si le scrupule m'agite,
C'est pour des riens seulement;
Soir et matin je médite
Qu'il me manque un sacrement.

J'ai beau, de voix la plus tendre,
De tous côtés supplier,
Garçons et veufs, loin d'entendre,
Vont ailleurs se marier.

Oh! qu'ils ont l'âme inhumaine
De tant me faire souffrir!
Je vais donc rester à graine,
Martyre et vierge mourir!

Puisqu'il n'est plus d'espérances
De voir mon sort se changer,
De bagu's, de joncs, d'alliances,
Tous mes doigts vont se charger.
J'aimerai mes blanches chattes,
Ainsi que mon petit chien:
Toutes ces bêtes ingrates
Valent toujours mieux que rien.

Vieille fille, alleluia



Mais enfin je me chagrine
D'attendre toujours en vain,
Quand je vois que ma cousine,
Avec le fils du voisin,
Quand je vois que ma cousine
Va se marier demain.

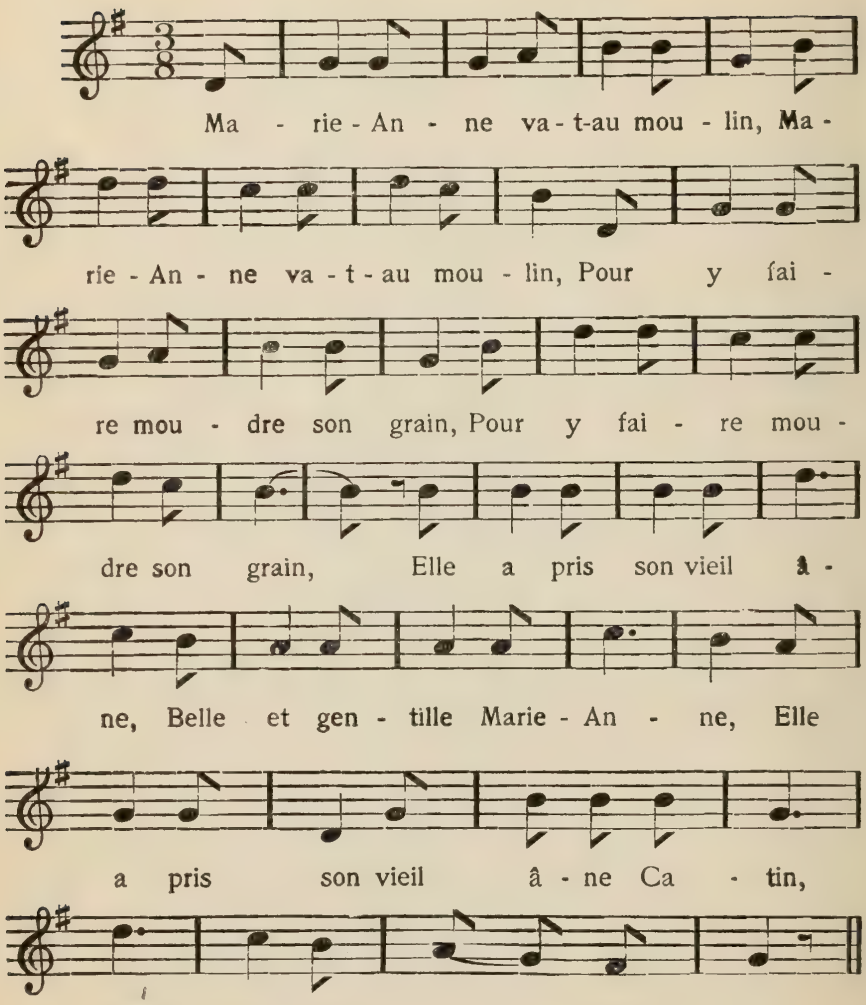
Bis

Ma mère me décourage
En me disant: Tu vois bien,
Pauvre folle, qu'à ton âge
Tu ne trouveras plus rien.
Pauvre folle, qu'à ton âge,
C'est le temps du petit chien!

J'ai beau savoir lire, écrire,
D'un pied ou l'autre danser,
Avec le plus beau sourire
Me piéter, me trémousser,
Avec le plus beau sourire
Je vois les chances passer!

S'il faut ainsi que je meure,
Sur ma tombe on écrira:
Que personne ici ne pleure,
Mais qu'on chante alleluia,
Que personne ici ne pleure:
Une vieille fille est là!

Marie-Anne au moulin



Le meunier qui la voit venir, (bis)
Poli, galant, va l'accueillir: (bis)
Attachez donc votre âne,
Belle et gentille Marie-Anne,
Attachez donc votre âne Catin
Par derrièr' le moulin.

Pendant que le moulin marchait, (bis)
Les loups tout à l'entour rôdaient: (bis)
Les loups ont mangé l'âne,
Belle et gentille Marie-Anne,
Les loups ont mangé l'âne Catin
En arrièr' du moulin.

La belle se mit à pleurer, (bis)
Ne pouvant plus s'en retourner (bis)
A cause de son âne,
Belle et gentille Marie-Anne,
A cause de son âne Catin
Mort derrièr' le moulin.

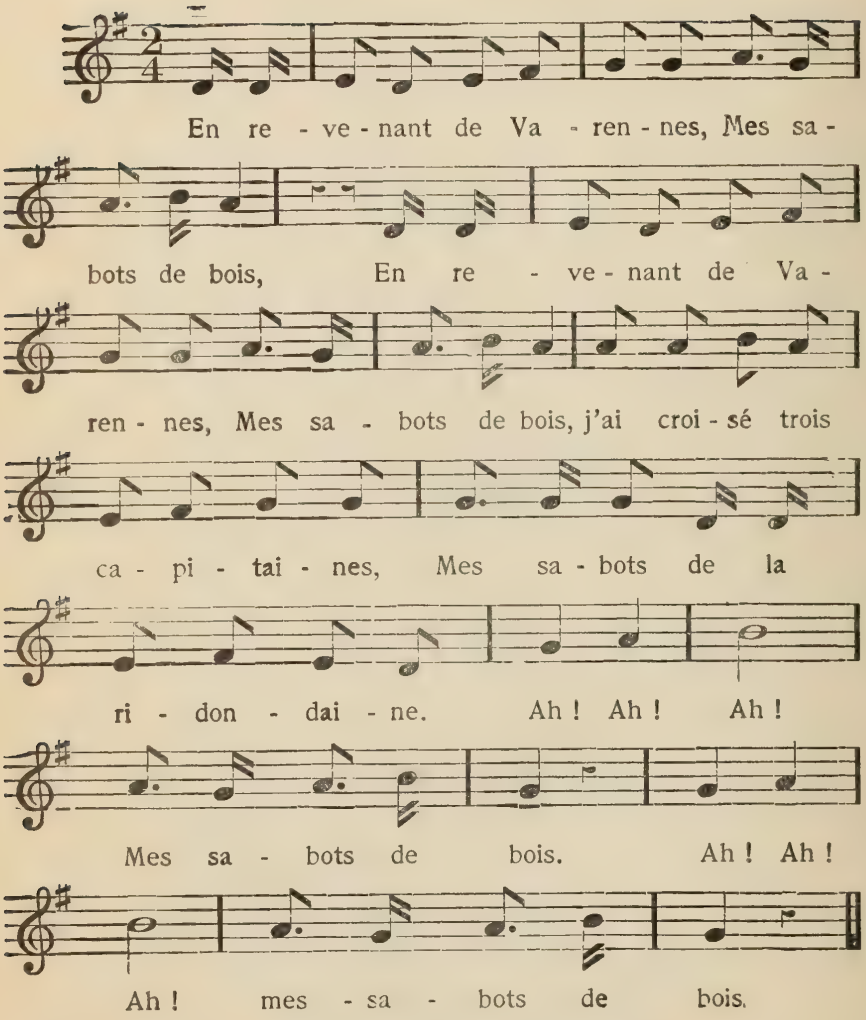
Le meunier, pour la consoler, (bis)
De l'or se mit à lui donner, (bis)
Pour acheter un âne,
Belle et gentille Marie-Anne,
Pour acheter un âne Catin,
Au retour du moulin.

Un âne gris elle acheta, (bis)
Et contente s'en retourna (bis)
Avec son nouvel âne,
Belle et gentille Marie-Anne,
Avec son nouvel âne Catin
Acquis près du moulin.

Son père qui voit l'âne gris, (bis)
Lui demande d'un air surpris: (bis)
Qu'as-tu fais de ton âne,
Belle et gentille Marie-Anne,
Qu'as-tu fait de ton âne Catin
En allant au moulin? —

C'est aujourd'hui la Saint-Michel, (bis)
Que les ânes changent de poil: (bis)
Cet âne est le même âne,
Foi de gentille Marie-Anne,
Cet âne est le même âne Catin
Que j'ai pris au moulin.

Mes sabots de bois



J'ai croisé trois capitaines
Mes sabots de bois; | Bis
Ils m'ont dit: Fille vilaine!
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

Ils m'ont dit: Fille vilaine!
Mes sabots de bois. —
Je leur répliquai sans peine,
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

Je leur répliquai sans peine,
Mes sabots de bois;
Je ne suis pas si vilaine,
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

Je ne suis pas si vilaine,
Mes sabots de bois,
Puisqu'un des fils de la reine,
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

Puisqu'un des fils de la reine,
Mes sabots de bois,
Me veut pour sa châtelaine,
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

Me veut pour sa châtelaine,
Mes sabots de bois,
Il m'a donné pour étrennes,
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

Il m'a donné pour étrennes,
Mes sabots de bois,
Une belle croix d'ébène,
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

Une belle croix d'ébène,
Mes sabots de bois,
Et un rosier marjolaine,
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

Et un rosier marjolaine,
Mes sabots de bois,
S'il fleurit je serai reine,
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

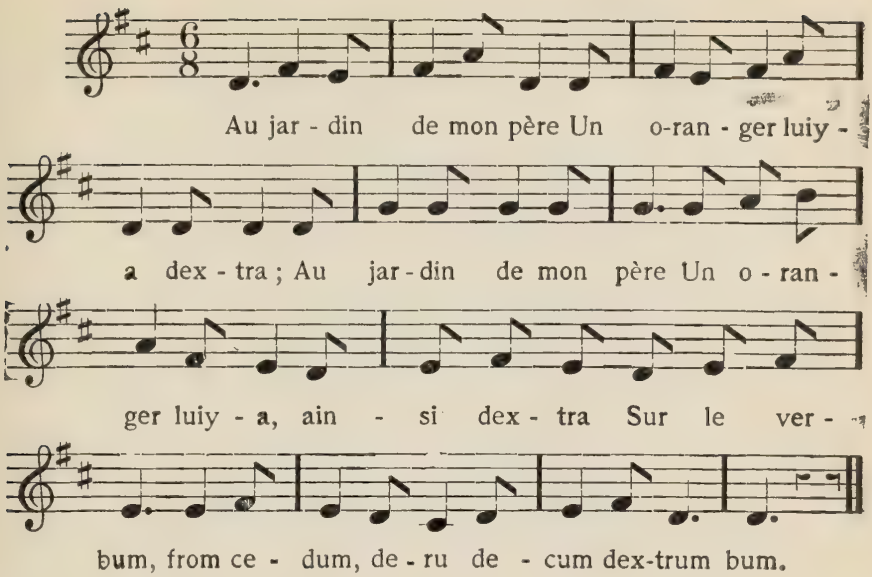
S'il fleurit je serai reine,
Mes sabots de bois,
Sinon je serai vilaine,
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

Sinon je serai vilaine,
Mes sabots de bois,
Il fleurit, j'en suis certaine,
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

Il fleurit, j'en suis certaine,
Mes sabots de bois,
Je ne suis donc pas vilaine,
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

Je ne suis donc pas vilaine,
Mes sabots de bois,
Puisque je dois être reine,
Mes sabots de la ridondaine,
Ah! ah! ah! mes sabots de bois. (bis)

Oranges et fils d'avocat



Qu'est si chargé d'oranges,
Qu'on croit qu'il en rompra dextra;
Qu'est si chargé d'oranges
Qu'on croit qu'il en rompra.

Les oranges sont mûres,
Il en tombe déjà dextra;
Les oranges sont mûres,
Il en tombe déjà.

Je pris une échelette
Et mon panier au bras, dextra.
Je pris une échelette
Et mon panier au bras.

Je cueillis les plus mûres
Laissant les autres là, dextra,
Je cueillis les plus mûres
Laissant les autres là.

Je partis pour les vendre
En allant à grands pas, dextra,
Je partis pour les vendre
En allant à grands pas.

Le premier qui m'accoste
Est un fils d'avocat, dextra,
Le premier qui m'accoste
Est un fils d'avocat.

Qu'avez-vous donc, la belle,
Dans ce panier au bras, dextra,
Qu'avez-vous donc, la belle,
Dans ce panier au bras ?

Monsieur c'est des oranges,
En désirez-vous pas ? dextra,
Monsieur c'est des oranges,
En désirez-vous pas ?

Il choisit les plus grosses,
Mais ne les paya pas, dextra;
Il choisit les plus grosses,
Mais ne les paya pas. —

Allez donc voir ma mère,
C'est elle qui paiera, dextra;
Allez donc voir ma mère,
C'est elle qui paiera. —

J'eus beau chercher sa mère,
Je ne la trouvai pas, dextra;
J'eus beau chercher sa mère,
Je ne la trouvai pas.

M'ayant ainsi trompée,
Le fripon s'esquiva, dextra;
M'ayant ainsi trompée,
Le fripon s'esquiva.

De loin je le vis rire,
Je lui criai: goujat! dextra:
De loin je le vis rire,
Je lui criai: goujat!

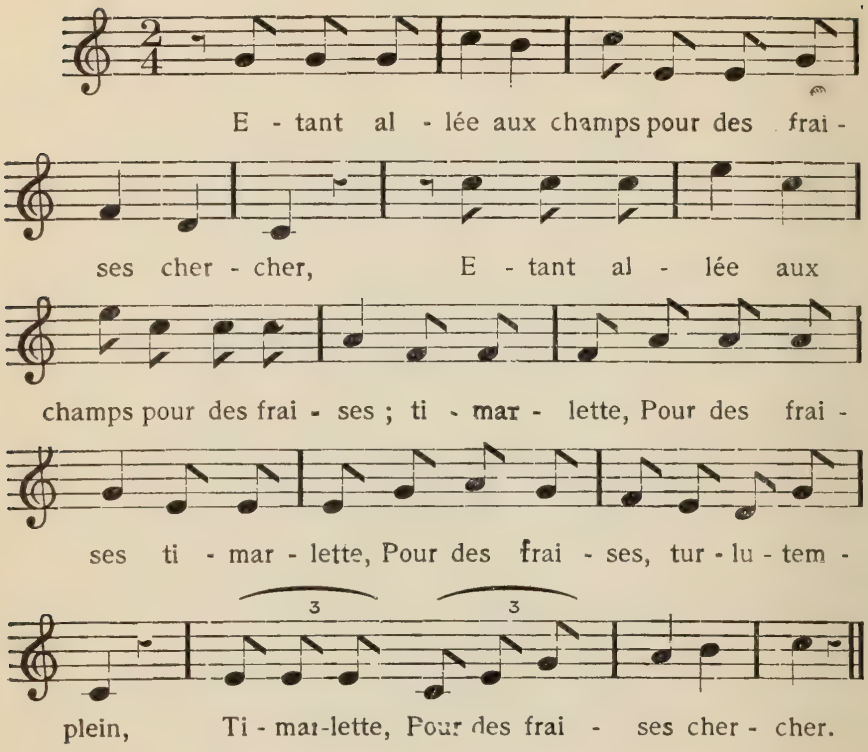
Ce ne fut pas sans peine
Que je partis de là, dextra;
Ce ne fut pas sans peine
Que je partis de là.

Mon amour du commerce
A jamais se passa, dextra;
Mon amour du commerce
A jamais se passa.

Et maintenant je chante:
Bien fin qui m'y prendra, dextra;
Et maintenant je chante:
Bien fin qui m'y prendra.

Au diable les mensonges
Et les tour d'avocats, dextra.
Au diable les mensonges
Et les tours d'avocats.

PETITE FILLE AUX FRAISES



Je me suis endormie au-dessous d'un pommier,
Je me suis endormie au-dessous d'un, timarlette,
Au-dessous d'un, timarlette
Au-dessous d'un turlutemplein,
Timarlette, au-dessous d'un pommier.

Il vint un bon vieillard qui m'a pris mon panier,
Il vint un bon vieillard qui m'a pris mon, timarlette
Qui m'a pris mon, timarlette,
Qui m'a pris mon turlutemplein,
Timarlett', qui m'a pris mon panier.

C'était mon grand-papa qui voulait ricaner,
C'était mon grand-papa qui voulait ri, timarlette
Qui voulait ri-timarlette,
Qui voulait ri turlutemplein,
Timarlett', qui voulait ricaner.

Rendez-moi, grand-papa, rendez-moi mon panier,
Rendez-moi, grand-papa, rendez-moi mon, timarlette
Rendez-moi mon, timarlette,
Rendez-moi mon turlutemplein,
Timarlett', rendez-moi mon panier. —

Je te le rendrai bien si tu veux m'embrasser,
Je te le rendrai bien si tu veux m'en, timarlette,
Si tu veux m'en, timarlette,
Si tu veux m'en turlutemplein,
Timarlett', si tu veux m'embrasser. —

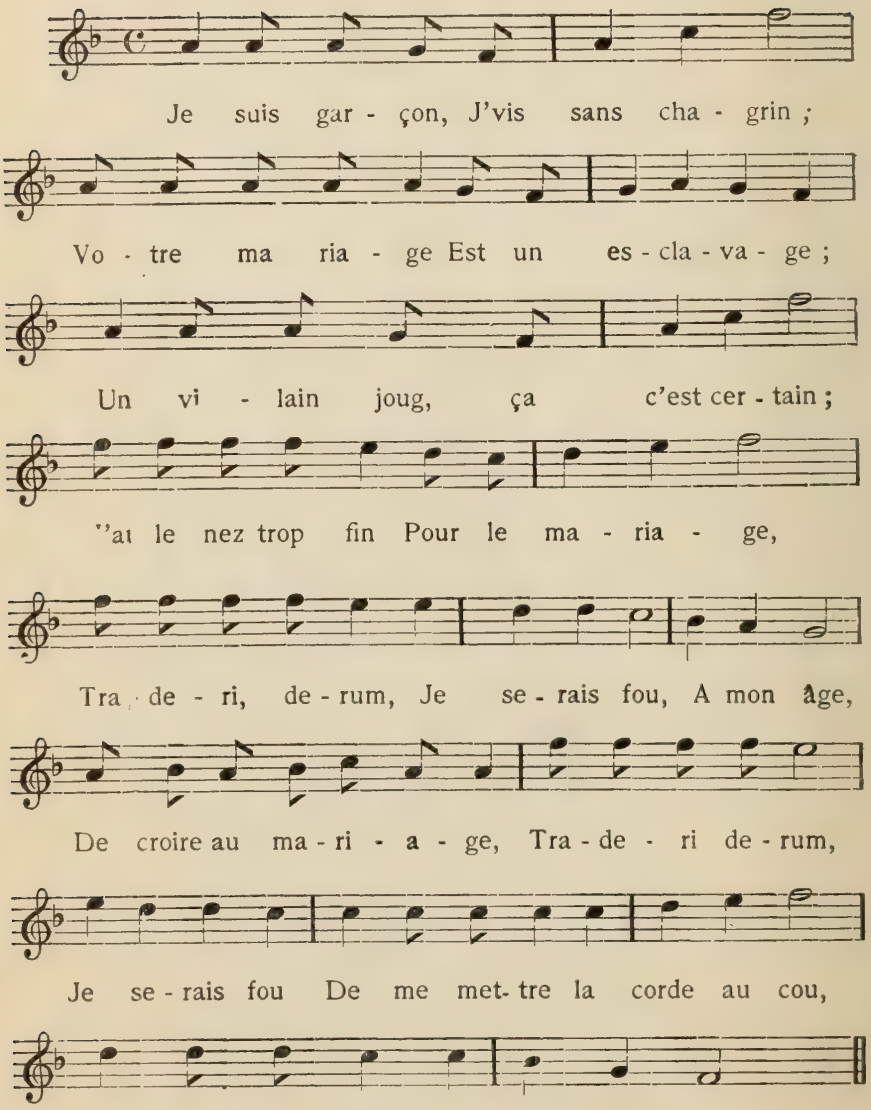
Etant petite fille, oh! oui, bien volontiers,
Etant petite fille, oh! oui, bien vo, timarlette,
Oh! oui, bien vo, timarlette
Oh! oui, bien vo turlutemplein,
Timarlette, oh! oui, bien volontiers.

Mais si j'étais grand'rille il faudrait me prier,
Mais si j'étais grand'fille il faudrait me, timarlette
Il faudrait me, timarlette,
Il faudrait me turlutemplein,
Timarlette, il faudrait me prier

Pour mes fraises ravoir j'accordai le baiser,
Pour mes fraises ravoir j'accordai le, timarlette,
J'accordai le, timarlette,
J'accordai le turlutemplein,
Timarlett', j'accordai le baiser.

Le bon vieillard content m'a rendu mon panier
Le bon vieillard content m'a rendu mon, timarlette,
M'a rendu mon, timarlette,
M'a rendu mon turlutemplein,
Timarlett', m'a rendu mon panier.

Pas de corde au cou



Te faire aimer tu n'sauras pas,
Me disait ma mère
En grande colère,
Quand je tirais la queue du chat;
Petit scélérat,
Je disais sans rire:
Traderi derum
Je serais fou
Le chat tire,
Ce n'est pas moi qui tire
Traderi derum
Je serais fou
De me mettre la corde au cou. (bis)

Quand je montrais, pour m'amuser
Mille pacotilles
Aux petites filles,
En les voyant se jalouser,
Disputer, jaser,
Je les trouvais folles:
Traderi derum
Je serais fou
Têtes folles,
Seront toujours frivoles,
Traderi derum
Je serais fou
De me mettre la corde au cou. (bis)

J'ai vu souvent et sans faiblir,
Des filles plus mûres
En amour plus sûres
Aux artifices recourir
Pour me conquérir
A force de charmes:
Traderi derum
Je serais fou
De ces charmes
Je pouvais rire aux larmes:
Traderi derum
Je serais fou
De me mettre la corde au cou. (bis)

J'ai connu le suprême assaut
De ces vieilles filles,
Et veuves gentilles.
Qui me croyaient assez nigaud
Pour tomber tout chaud
Dans leurs petits pièges:
Traderi derum
Je serais fou
Tous ces pièges
Ne sont que sortilèges,
Traderi derum
Je serais fou
De me mettre la corde au cou. (bis)

Le plus drôle de ma chanson
Est que ces boutades
Ne sont que charades:
Je ne veux pas mourir garçon:
Sans plus de façon,
Je veux prendre femme!
Traderi derum
On est bien fou
Sur mon âme,
De mépriser la femme
Traderi derum
On est bien fou
De l'appeler la corde au cou. (bis)

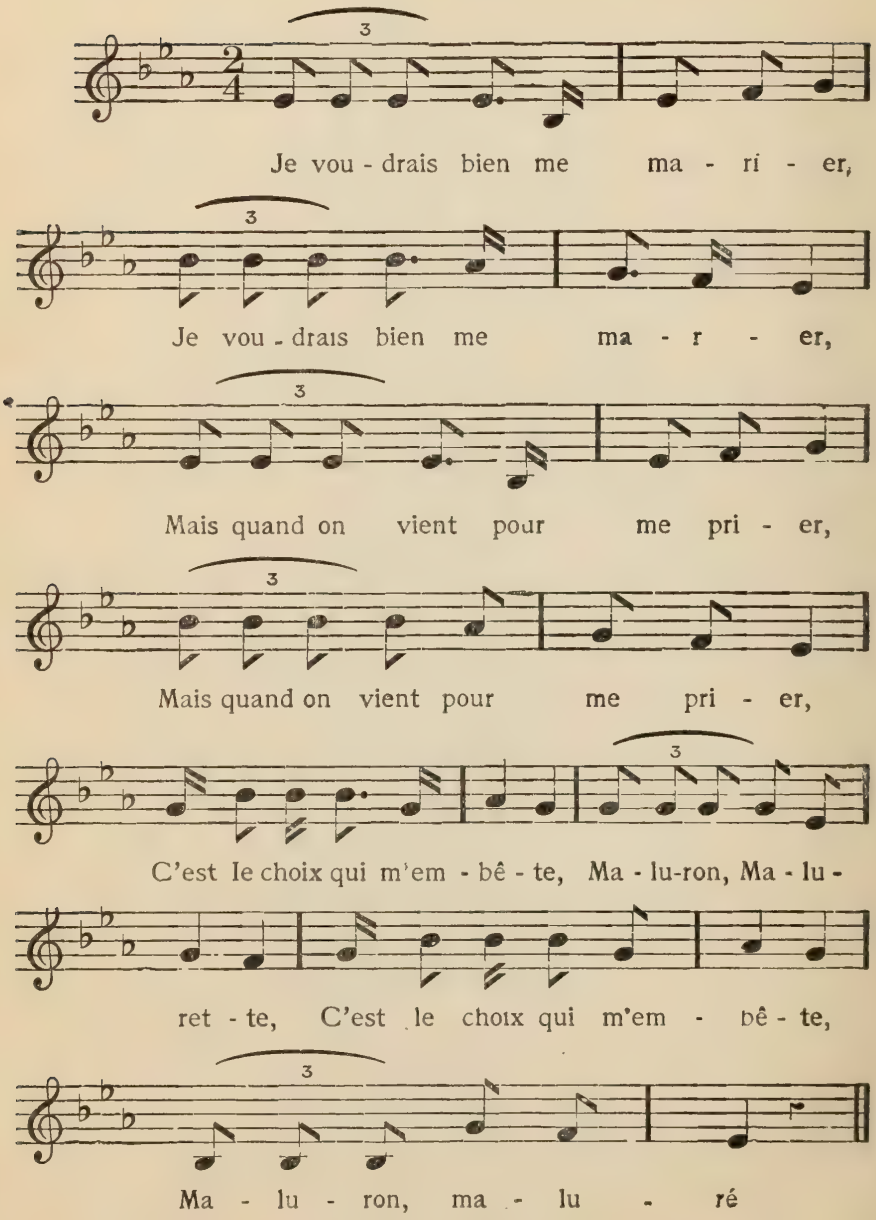
Pour nous poser fil et boutons,
Mettre à nos chemises
De fines reprises,
Raccommoder bas et chaussons
Et nos pantalons,
Il nous faut la femme!
Traderi, derum
On est bien fou
Sur mon âme,
De mépriser la femme
Traderi, derum
On est bien fou
De l'appeler la corde au cou. (bis)

Pour nous faire la soupe aux pois
Les bonnes fritures
Et les confitures
Avec pâtés de premier choix,
A bas les Chinois,
Meilleure est la femme!
Traderi, derum
On est bien fou
Sur mon âme,
De mépriser la femme
Traderi, derum
On est bien fou
De l'appeler la corde au cou. (bis)

Pour du soleil autour de nous,
Pour fleurs et sourires
Aux époques pires,
Quand tout est sens dessus dessous.
Notre sort est doux
D'avoir une femme!
Traderi, derum
On est bien fou
Sur mon âme
De mépriser la femme
Traderi, derum
On est bien fou
De l'appeler la corde au cou. (bis)

Pour donner la vie au foyer,
Y mettre des anges,
Ces bijoux étranges
Que Dieu veut bien nous envoyer,
Qu'on aime à choyer,
Hourra pour la femme!
Traderi, derum
On est bien fou
Sur mon âme
De mépriser la femme
Traderi, derum
On est bien fou
De l'appeler la corde au cou. (bis)

Vieille fille à marier



Je ne veux pas d'un imprimeur
Au **caractère** si trompeur
Dans journal et gazette!

Je ne voudrais pas d'un sellier
Qui me mettrait dans le **collier,**
Même sur la **sellette.**

Un boulanger, c'est bien malin:
Il me mettrait dans le **pétrin**
Comme pâte à galette.

Je ne voudrais pas d'un tanneur:
Qu'il me **tanne** j'ai bien trop peur:
Pas encore assez **bête!**

Je ne veux pas d'un plâtrier
Qui ne ferait que me **plâtrer**
En me contant fleurette.

Je ne voudrais pas d'un plombier
Dont je connais en amitié
La **soudure** imparfaite.

Un peintre, non, je n'en veux pas:
Toujours **berné** de haut en bas,
Des pieds à la casquette.

Je ne voudrais pas d'un tailleur
Me demandant, d'un ton railleur,
Si ma **taille** est parfaite.

Je ne voudrais pas d'un chasseur:
S'il me **chassait** avec fureur,
J'en serais stupéfaite.

Je ne veux pas d'un serrurier
Qui ne fait que nous fabriquer
Mille **pènes** secrètes.

Un brasseur est bien alarmant:
Je ne verrais pas sans tourment
Ma **bière** toujours prête.

Ne craignez pas, pour mon mari,
Que je **souffre** ce mistigri:
Un faiseur d'allumettes.

Je ne voudrais pas d'un maçon
Qui n'a **d'aplomb** qu'avec son plomb
Son fil et sa planchette.

Je ne voudrais pas d'un bedeau
Qui nous **sonne** jusqu'au tombeau
Avec cloche et clochette

Je ne voudrais pas d'un laitier
Qui, pour la **crême** du métier,
Met de l'eau dans la traite.

Je ne veux pas d'un menuisier:
Toujours à nous **cogner**, nous **scier**,
Et nous **casser la tête**.

Je ne voudrais pas d'un pompier
Qui, jour et nuit, s'en va pomper,
Et s'en revient **pompette!**

Un gendarme je n'en veux pas:
Tout en faisant les cinq cents pas,
Il s'amuse en cachette.

Je ne veux pas d'un hôtellier:
Ce fondateur et ce pilier
Des bars et des buvettes.

Je ne veux pas d'un conducteur
Qui mène avec trop de hauteur
Les gens sur la banquette.

Un facteur ne me sourit pas,
Courant avec malle en ses bras
Maison et maisonnettes.

Je ne voudrais pas d'un commis
En petit maître toujours mis
Et toujours en courbettes.

Je ne veux pas d'un habitant:
Quoi de plus triste et rebutant
Que charrue et charette?

Je ne veux pas d'un jardinier
Qui ne fait que terre manier
Et pousser la brouette.

Je ne veux pas d'un forgeron:
Toujours du fer et du charbon
Et jamais la main nette.

Un machiniste, point du tout:
D'huile et de graisse est plein partout
Sur frac et salopettes.

Je ne veux pas d'un ferblantier:
Monté sur toit ou sur clocher,
J'en serais trop inquiète.

Je ne poudrais pas d'un meunier,
Tout aussi blanc qu'un farinier:
Malheur à ma toilette!

Je ne veux pas d'un tisserand
Qu'on voit d'un oeil indifférent
Jouer de la navette.

Je ne voudrais pas d'un cocher
Qui pourrait sa bête écorcher
Lorsque son bras la fouette.

J'ai du dégoût pour un barbier:
Vaudrait-il pas me barbouiller
Avec sa savonnette?

Je ne veux pas d'un cordonnier:
Toujours sur banc à talonner,
Jamais dans son assiette.

Je ne veux pas d'un cuisinier,
Car c'est toujours à plein panier
Ce qu'il gaspille et jette.

Je ne veux pas d'un tonnelier
Qui ne ferait, pour m'ennuyer,
Que baquets et cuvettes.

Je ne voudrais pas d'un pêcheur:
Ce qu'il prend n'a pas la grosseur
De ses historiettes.

Qu'on me délivre d'un chauffeur:
Dans sa course pleine d'horreur
Met tout en aiguillettes.

Je ne veux pas d'un écrivain,
Ce qui veut dire un crève-faim,
Surtout s'il est poète.

Je ne veux pas d'un député:
Pour son pécule et sa santé
Votant à l'aveuglette.

Je ne veux pas d'un échevin
Qui connaît ça, les pots-de-vin
Et les marionnettes.

Un meublier ne me plaît pas:
Pourrait me mettre en mauvais drap
Et mauvaise couchette.

Je ne veux pas d'un épicier
Qui pourrait prendre et falsifier
La poudre d'escampette.

Je ne voudrais pas d'un boucher
Assez cruel pour égorger
Agneau, poule et poulette.

Je ne veux pas d'un charcutier
Dont le coeur est trop carnassier
Pour parler d'amourettes!

Je ne veux pas d'un voyageur
Qui se prétend explorateur
De lune et de planètes.

Je ne veux pas d'un bijoutier
Qui ne fait que nous filouter
Avec ses épinglettes.

Je ne veux pas d'un commerçant
Qui nous arrache coeur et sang
Par ses prix malhonnêtes.

Un astrologue est ennuyeux,
Ne découvrant, au fond des cieux,
Que vents, guerre et tempêtes.

Je ne veux pas d'un armurier
Moi qui ne peux voir sans crier
D'un fusil la baguette.

Un architecte est dangereux:
Avec ses plans dispendieux
C'est la ruine complète.

Je ne veux pas d'un horloger
Qui veut toujours nous arranger
Comme horloge à sonnette.

Je ne veux pas d'un opticien
Qui n'a pour sujet d'entretien
Que lorgnons et lorgnettes.

Un libraire, je n'en veux pas:
Trop de romans et d'almanachs
Sur comptoirs et tablettes.

Je ne voudrais pas d'un caissier
Que je verrais bientôt filer
Avec caisse et cassette.

Je ne veux pas d'un musicien
Ne me donnant, pour tout soutien,
Que trompe et que trompette.

Un photographe, oh! non jamais,
N'étant jamais de mes portraits
Contente et satisfaite.

Je ne veux pas d'un arpenteur
Qu'on voit avec tant de rigueur
Etendre sa chaînette.

Un notaire je n'en veux pas:
Avec tous ses mauvais contrats
On est toujours en dettes.

Délivrez-moi des avocats,
Car la chicane et le tracas
Font leurs plus belles fêtes!

Pour un huissier, je n'en veux point:
Partout on lui montre le poing
Quand on voit sa binette.

Je ne veux pas d'un médecin
Ayant toujours pilule en main,
La prise ou la lancette.

Je ne veux pas d'un pharmacien
Qui prépare, ne valant rien,
Mille fausses recettes.

Un dentiste, je n'en veux pas:
Car c'est toujours cris et combats
A chaque dent extraite.

Je ne veux pas d'un chirurgien
Qui vous dépèce un bon chrétien
Et vous le met en miettes.

Un avare, je n'en veux pas:
D'argent et d'or ayant des tas,
Mais rien pour mes emplettes.

Un fumeur ne me convient pas:
J'ai trop d'horreur pour le tabac,
Cigare et cigarette.

Un ivrogne, n'en parlez pas:
Toujours à faire des sabbats
Et toujours en goguettes.

Je ne veux pas d'un matelot
Qui nous menace, au moindre mot,
Des coups de sa garcette.

Je ne voudrais pas d'un soldat:
N'a-t-il pas l'air d'un scélérat
Avec sa baïonnette?

Gardez pour vous l'aviateur.
J'en éprouve trop de frayeur
Quand il fait ses pirouettes.

Les pilotes sont incontestants,
Virant en mer à tous les vents,
Pareils à des girouettes.

Loin de moi l'électricien:
N'a-t-il pas un fil qui peut bien
Tuer fille et fillette?

CONCLUSION

Je marierais un officier
Qui sait si bien, sans souciler,
Embrasser en pincettes!

On me verrait, sur les pavés,
Marcher légère à ses côtés:
J'en serais si coquette!

Un chapelier fort bien coiffé,
Coiffant de même sa moitié,
Serait noble conquête.

J'aurais la gloire des chapeaux
Et les plus chics et les plus beaux:
C'est ça qui serait chouette.

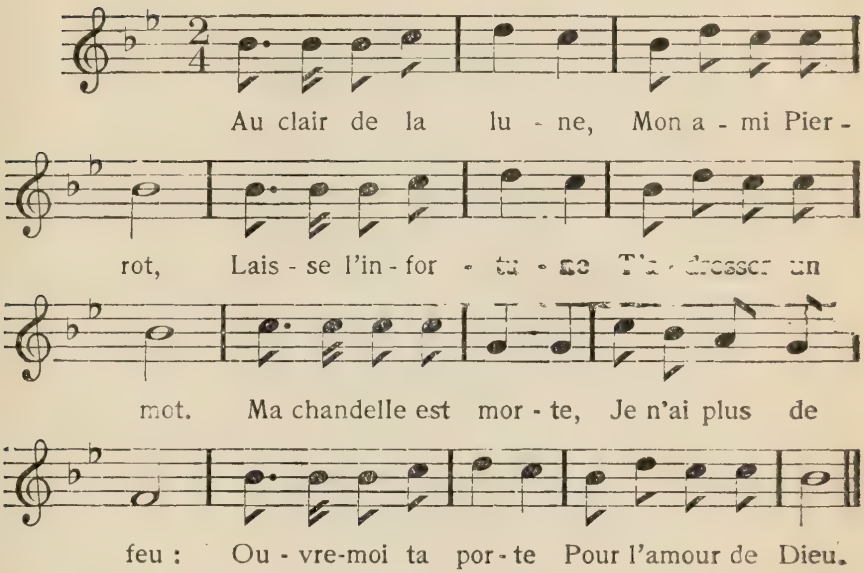
Mais le meilleur à marier
Est bien celui qu'on peut trouver
Sans trop voir l'étiquette.

Je vous le dis sincèrement:
J'aime l'amour fait rondement
A la bonne franquette.

Envoyez-moi veuf ou garçon:
Je lui promets belle façon
Et noces bientôt faites.

Priez plutôt que le Seigneur
Me donne enfin, pour mon bonheur
L'homme que je souhaite.

AU CLAIR DE LA LUNE



Mon armoire est vide,
Je souffre de faim;
Par mon front livide
Tu vois mon chagrin;
Je suis bien en peine
Pour vivre demain:
Toi, ta huche est pleine,
Prête-moi du pain.

Je n'ai plus à boire
Que l'eau du ruisseau;
Si tu veux m'en croire,
Au diable cette eau;
Ma soif est bien grave,
J'en meurs à la fin:
Descends à la cave
Me chercher du vin.

En mauvaise affaire
J'ai besoin d'argent:
Pour me satisfaire
Sois donc indulgent;
Vois ma bourse plate,
Pas un sous dedans;
La foule est ingrate,
Mais toi, tu m'entends.

J'ai ma vache à traire,
A faire mon train;
Pour semer ma terre
Je n'ai pas de grain;
Je n'ai ni charrue,
Ni herse ni boeufs;
Je vais dans la rue
Comme un pauvre gueux.

Toutes mes misères
Je ne puis compter:
De mille manières
Tu peux m'assister;
Mais la plus gentille
C'est de me donner
Ta plus belle fille
Pour la marier.

Maintenant je brûle
De fumer un peu;
L'espoir s'accumule
Au coin de ton feu.
De faire la lippoe
Enfin je suis las;
Passe-moi ta pipe
Et ton bon tabac.

Dans ta garde-robe
Sont de beaux habits:
Comme un garçon probe
Ne puis-je être mis?

Le corps en guenille
Et le caquet bas
Marier ta fille
Je ne pourrais pas.

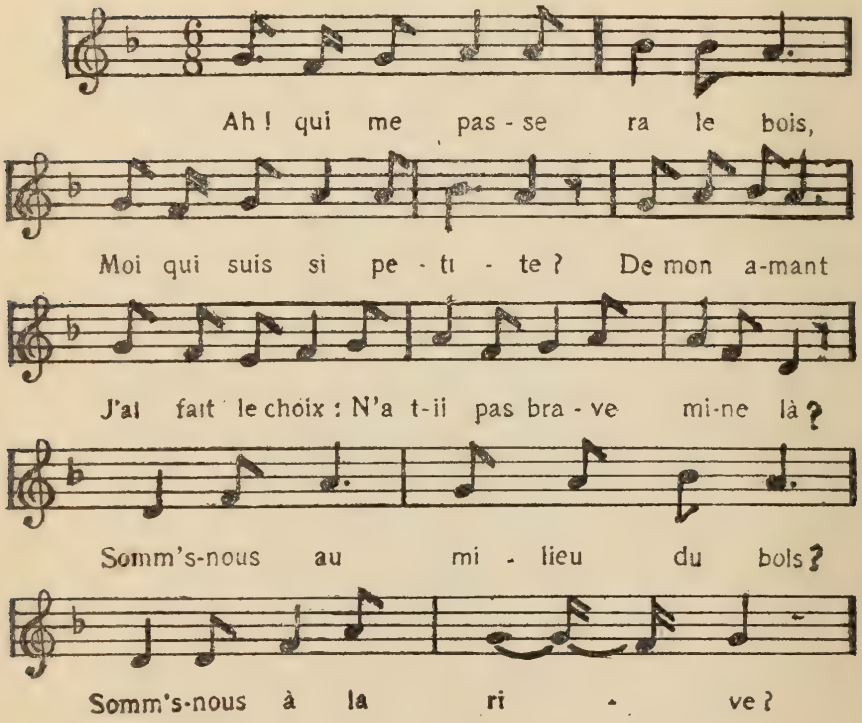
Là, sur la tablette,
Je vois ton rasoir
Et ta savonnette
Au pied du miroir:
Pour grâce finale
Et pour t'amuser,
Ma barbe étant sale,
Veux-tu me raser? —

En fait de rasage,
Dit l'ami Pierrot,
Voilà que j'enrage,
Vraiment c'en est trop
C'est toi qui me rases
Jusqu'à m'écorcher;
C'est assez de phrases,
Vas-tu me lâcher? —

Faisant la grimace
Pierrot s'emporta;
Vengeance et menace
Il manifesta;
Debout en colère,
Un fouet il brandit;
Mais le pauvre hère
Humblement lui dit:

Pourquoi cette verge,
Pierrot, dans ta main?
Contre ma peau vierge
C'est trop inhumain,
Puisque je t'ennuie
Je vais te laisser:
Pour que je m'enfuie
Laisse-moi passer.

Ah! qui me passera le bois



De mon amant j'ai fait le choix:
N'a-t-il pas brave mine?
Il me dit: Belle, je vous crois. —
Aussitôt nous partîmes là.

Il me dit: Belle, je vous crois. —
Aussitôt nous partîmes.
Tout-à-coup, au milieu du bois,
Il fut pris d'épouvante là.

Tout-à-coup, au milieu du bois,
Il fut pris d'épouvante.
Je lui criai, d'un ton narquois:
Qu'avez-vous à tant craindre là?

Je lui criai, d'un ton narquois:
Qu'avez-vous à tant craindre?
Il répondit: Les loups des bois
Qui sont bien redoutables là.

Il répondit: Les loups des bois
Qui sont bien redoutables. —
Je répliquai: "Je le conçois",
Et m'éclatai de rire là.

Je répliquai: "Je le conçois",
Et m'éclatai de rire.
Il s'écria, comme aux abois:
Qu'avez-vous à tant rire là?

Il s'écria, comme aux abois:
Qu'avez-vous à tant rire?
Je ris des fantômes du bois,
Je ris de cette frousse là.

Je ris des fantômes du bois,
Je ris de cette frousse,
D'avoir pris l'écho de nos voix
Pour des loups redoutables là.

D'avoir pris l'écho de nos voix
Pour des loups redoutables.
C'est un lièvre que j'aperçois,
Sous l'apparence humaine là.

C'est un lièvre que j'aperçois,
Sous l'apparence humaine;
Et ce lièvre au milieu du bois,
N'est autre que vous-même là.

AVIS DES EDITEURS

Poussés, d'une part, par la modicité du prix que nous fixâmes, à l'origine, pour cet ouvrage, d'autre part par la hausse extraordinaire, suvenue depuis ce temps-là, dans les prix du papier, nous avons résolu, à notre vif et profond regret, de supprimer la répétition du premier couplet de presque toutes nos chansons, en nous disant: Ne suffit-il pas que ce premier couplet, avec et avant le refrain, soit inséré dans le cadre de la musique?

Notre but évident était de compenser autant que possible, par cette économie, le dommage considérable dont nous sommes victimes. Car nous livrons au public, à $2.00 l'exemplaire, un ouvrage de $3.00.

Mais il en est résulté cet inconvénient: que le premier couplet dans la musique, n'étant pas distinctement séparé du refrain, on ne reconnaît pas celui-ci tout de suite, à vue d'oeil, comme si on le voyait sous sa rubrique propre, à la suite du premier couplet répété hors du tableau musical.

Nous espérons que l'encouragement du public nous permettra bientôt, dans un tirage postérieur, de réparer cette lacune en suivant intégralement le texte et le plan de l'auteur dans la distribution de la matière.

En attendant, nous prions le public de vouloir bien nous excuser et de faire lui-même provisoirement la correction de l'erreur par le moyen facile qui suit:

Comptez le nombre de vers dans les couplets subséquents; ce nombre vous donnera la longueur normale du premier couplet dans le cadre de la musique; et le reste du tableau sera précisément le refrain que l'on cherche.

Ce moyen est clairement illustré par notre deuxième chanson "CREDO DU PAYSAN", où la longueur normale des couplets est indiquée par les huit vers dont se composent le deuxième et le troisième couplet. Prenant donc huit vers dans le texte de la musique, on a le premier couplet. le reste constitue le refrain.

Ainsi du reste, à peu d'exceptions près, telles que la chanson "IVROGNE ET PENITENT" qui commence par un prélude, et n'a pas d'autre refrain que la répétition de tous les quatrième vers.

LES EDITEURS

Erreurs Typographiques à Corriger

Page X: Au lieu de TROISIEME PARTIE, lisez TROISIEME CLASSE.

Page XVI: La 10e ligne après la 7e, et la 9e ensuite.

Page 35: Dans la quatrième ligne de la musique, lisez: *jaune*, au lieu de *j'aime*.

Page 82: Dernière ligne, lisez: *De si loin.*

Page 96: Dernière ligne l'avant-dernière, et *vice versa.*

Page 127: Première ligne après musique, il faut mettre *Cueillez des fleurs*, au lieu de *Cueillir des fleurs.*

Page 128: La dernière ligne au bas de la page, appartient au couplet suivant.

Page 190: La troisième ligne du 5e couplet doit être mise à sa place qui est la première.

Page 216: Lisez plutôt: DERNIER REFRAIN.

Page 228: Pour titre de la chanson, lisez: ERREUR DE MARIAGE au lieu de ERREUR DU MARIAGE! Affreuse coquille que les éditeurs s'empressent de répudier, et pour laquelle ils demandent bien humblement pardon au public, surtout à l'Eglise.

Pages 246 et 248: Mettre *bis* entre parenthèses, après les deux dernières lignes de chaque couplet.

Table Alphabetique des Chansons

	Page
Adam et Eve (Complainte d')	20
Adieu, ma bonne mère, adieu	170
Ange à la voix tendre	200
Ange aux ailes d'or	198
Arrête, arrête	179
Au clair de la lune	273
Belle batelière (La)	215
Belle rencontre (La)	212
Bonheur du monastère	14
Cadieux (Complainte de) sa légende	70
Cadieux (Complainte de) ; sa mort	80
Canada (Amour au)	62
Canada (Grandeurs du)	21
Canada (Foi du)	44
Canada (O) douce patrie	82
Canada (O) terre chérie	47
Canadien (Le) brave habitant	64
Canadien (Un) errant	67
Canadienne (Vive la)	50
Canot d'écorce (Le)	96
Causerie d'amour	195
Chant de la bergère	88
Chant des oiseaux	32
Chantiers (Dans les)	94
Chasse (La) aux perdrix	234
Châtelain (Prière du)	6

Page

Condamné sur l'échafaud (Complainte du) 176
Confiteor (Le) 241
Credo (Le) du paysan 3

Dans un champ d'pois 115
Désespoir d'un amant 222
Désespoir d'une amante 224
Dollard (Apothéose de) 71
Double vocation 10
Douleur et résignation 161

Enfants perdus et retrouvés 128
Entrée en religion 12
Erreur de mariage 228

Fiancé (Le) et la fiancée 204
Fille (La) du voisin 117
Fille (La) ou la mère 236
François Marcotte 238

Gai la là, joli rosier 86
Guignolée (La) 92

Hiver (L') 39

Ivrogne (L') et le tempérant 182

Jean Noël 110
Jeanne d'Arc (Prière de) 8
Jeunesse et vieillesse 126
Jour de l'An (Le) 88
Jour (Le) du mariage 105
Juif errant (Complainte du) 25

Là, sur la fougère 232

Page

Loi de la religieuse 17
Loin des yeux, près du coeur 230

Malbrough (Mort de) 112
Marianson (Complainte de) 143
Marie-Anne au moulin 250
Martyre et vierge 245
Matelot qui ne revient pas 174
Mère (Ma) hélas! si loin 132
Mort de l'orphelin 157
Mort d'une jeune fille 164
Mort d'un jeune homme 167
Mort du pêcheur 135
Moutons blancs (Les) 107

Nicholas (Légende de Saint) 188

Oiseau (L') en cage 35
Oiseaux (Les) dans leurs nids 30
Oranges et fils d'avocat 255
Orphelin (L') au cimetière 151
Orphelin (L) aveugle 153
Orphelin (Doublement) 149
Orphelin si jeune 155
Orphelins et orphelinats 159

Pardon (Le) de l'amour 226
Partant pour la Syrie 207
Pas de corde au cou 260
Passagère hirondelle 141
Patrie (Vive notre) 55
Petit navire 209
Petite fille aux fraises 258
Petits enfants dans la prairie 122

Page

Philomène aux atocas 120
Pour se mettre en ménage 220

Qui me passera le bois? 276

Retour glorieux du soldat 137
Rose (La) blanche 210

Sabots (Les) de bois 252
Soldat mort dans les bras de sa mère 163
Soldat qui ne revient pas 172
Suicide (L'homme au) 185
Sur le grand mât 130
Sylvie (O) 217

Transformations d'amour 100

Un plus doux mystère 203

Vacance (Enfants en) 124
Valse (La) des feuilles 37
Veille des noces (La) 103
Vieille fille, alleluia 248
Vieille fille à marier 264
Voile à la grande hune 147
Voix de la nature 1

— FIN —

M 860452
1678
B92 Burque, François Xavier (ed.
Chansonnier canadien-
francais

MAR 2 '65

M Burque, François Xavier (ed.)
1678 Chansonnier canadien-
B92 francais
Music